REVUE

DES

DEUX MONDES.

QUATRIÈME SÉRIE.

TOME VII. — 1er JUILLET 1836.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME SEPTIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

1836.

LES EXHIBITIONS
DE PEINTURE
ET
DE SCULPTURE
A LONDRES EN 1836.

I.

Un critique consciencieux, mais pressé, qui viendrait à Londres du continent avec mission d'examiner à la hâte la peinture et la sculpture anglaises de la saison, courrait le risque de ne rapporter à ses commettans que des notions fort incomplètes.

A moins, en effet, qu'il n'arrive bien informé d'avance et suffisamment introduit, peut-être se contentera-t-il de suivre la foule qui se presse à *Somerset-House*. Cependant, tandis que l'exhibition principale de l'Académie a les deux battans de sa porte ouverts, en des lieux de la ville différens, trois autres exhibitions importantes, mais moins populaires, convient simultanément le public à les visiter. On ne se ferait donc qu'une idée très imparfaite touchant l'œuvre annuelle de l'art en Angleterre (et, une fois pour

toutes, qu'il soit bien entendu que l'*art* signifie uniquement ici l'art de peindre et de sculpter), si l'on n'avait pas étudié les quatre collections.

Mais il ne sera pas inutile de dire comment et pourquoi elles sont ainsi séparées.

Nous n'avons ni la volonté ni le loisir de censurer l'Académie royale. Fondée en 1768, et composée de quarante académiciens, sans compter les associés, use-t-elle ou abuse-t-elle, depuis soixante ans, des priviléges de sa charte, toujours est-il qu'elle emplit annuellement *Somerset-House* des peintures et des sculptures de ses membres et de leurs élèves, au détriment des concurrens étrangers qu'il lui plaît d'exclure.

Eût-elle voulu libéralement exercer son autorité, la chose n'eût pas été facile. Son local resserré ne lui permet pas d'exposer à la fois plus de mille à douze cents ouvrages.

Or, devenus dans l'art une vraie puissance, les peintres d'aquarelle estiment, en 1804, que l'Académie ne leur fait point, à ses solennités, une place suffisante. Ils marcheront seuls désormais. Unissant leurs forces, ils établissent la société qui convoque Londres, cette année, à sa trente-deuxième exhibition.

Cet exemple d'indépendance, que le succès couronne, n'est pas pour rester sans imitateurs. Divers artistes éminens se sont lassés enfin de solliciter vainement les fauteuils et les médailles d'or de l'Académie. Une société nouvelle est fondée, qui accueillera les toiles et les marbres quels qu'ils soient, repoussés ou non de *Somerset-House*. Cette association des artistes britanniques se recommande aujourd'hui par sa treizième exhibition, composée de près de mille ouvrages.

Il n'y a rien qui gâte comme la fortune. Oublieux de leur commencement, les peintres d'aquarelle, associés en 1804, s'étaient insensiblement montrés plus exclusifs et jaloux des débutans que ne l'avaient été jamais les académiciens eux-mêmes. Heureusement la ressource des associations est inépuisable. Les mécontens se réunissent; ils invoquent la protection publique; leur appel est encouragé, et une nouvelle société de peintres d'aquarelle affiche présentement dans la ville sa cinquième exhibition.

Voilà donc quatre exhibitions distinctes, qui réclament l'attention et la faveur à des titres inégaux, mais dont aucune n'est à

dédaigner. Si nous additionnons les chiffres de leurs quatre livrets, nous trouvons qu'elles produisent, en 1836, deux mille six cent soixante-treize ouvrages de dessin, de sculpture et de peinture (1).

Il serait plus simple et jusqu'à un certain point plus convenable que tout cela fût rassemblé, comme au Louvre, en un seul bâtiment commun. Toutefois, je n'affirmerai point que la division n'ait pas ses avantages. Sans doute l'émulation naîtra partout du contact immédiat des œuvres; mais une concurrence décidée et presque hostile n'excite-t-elle pas mieux le progrès de l'art?

En ce qui regarde la commodité du curieux et de l'amateur, la légère peine de visiter quatre expositions différentes, est bien compensée, j'imagine, par le soulagement de n'en avoir point sur les bras une seule générale, qui vous écrase et vous fait stupide.

Je reprocherais plutôt à ces exhibitions anglaises de ne point être gratuites. Le tort est pardonnable au moins à celles qui ne se supportent qu'à leurs propres frais. Mais que l'Académie royale, logée splendidement aux frais du public, le frappe encore d'un impôt à la porte, c'est un abus inexcusable. Ce shelling exigé n'est pas une forte somme ; il ne pèse guère au riche désœuvré qui vient une fois ; il grève l'homme de goût pauvre, qui vient chaque jour; il exclut absolument le peuple, qui n'échangera jamais contre son dîner le droit d'entrer. Et il y a là une double faute : cette consigne fiscale au seuil du sanctuaire est illibérale ; en outre, l'artiste n'est pas sans y perdre d'utiles leçons. Je veux bien que l'avis du cordonnier ne vaille rien au-dessus de la jambe ; mais n'est-il pas compétent au-dessous?

Vous êtes donc avertis que nous n'avons pas moins de quatre exhibitions à voir. La besogne est rude; c'est pourquoi nous les traverserons rapidement l'une après l'autre, nous bornant à observer le caractère général et les œuvres saillantes de chacune. Nous essaierons ensuite d'apprécier la valeur de l'ensemble.

(1) Environ cinq cents de plus que l'exposition de Paris, cette année.

II.

Montons d'abord au troisième étage de Somerset-House, et faisons le tour de ses trois salons. Si nous ne voyons pas aussi impartialement que nous le souhaitons, ce sera peut-être un peu la faute du mois de mai, qui ne se presse pas d'ouvrir la petite session de soleil qu'il accorde d'ordinaire à Londres.

Au premier aspect, ce qui frappe surtout, c'est l'excessive quantité des portraits de toute taille. Sauf une ou deux exceptions, toutes les grandes toiles sont des portraits. C'est une foule éblouissante de pairs et de pairesses, de juges, de shériffs, d'aldermen, de lords-maires, d'amiraux, de généraux, de maréchaux, qui se pressent et se coudoient, traînant à l'envi les robes de satin et de velours, les manteaux de pourpre et d'écarlate. Je voudrais avoir à louer davantage dans cette cohue de hauts dignitaires, d'autant plus que le meilleur nombre s'est fait peindre par des académiciens. Mais, hélas! des sept portraits qu'expose sir Martin Shee, président actuel de l'Académie, en est-il un qui témoigne autre chose qu'un savoir-faire matériel et vulgaire? Je ne connais point M. Chantrey, mais je doute fort que cet admirable sculpteur ait littéralement l'épaisse expression de marguillier que lui attribue son collègue. Sir Martin Shee a succédé à sir Thomas Lawrence, mais ne l'a guère remplacé. Il a deux cordes à son arc : il s'adonne à la poésie didactique en même temps qu'à la peinture à l'huile, et se croit pour cela, dit-on, une moitié de Michel-Ange. Il s'en faut du tout.

C'est un échec académique plus solennel que le portrait de lord Lyndhurst, par M. Phillips. Vainement cherchez-vous la physionomie rusée, méchante, colère, méphistophélique de ce pair sans conscience, qui se venge des whigs, coûte que coûte, dût-il se perdre lui et les tories de la chambre haute, aveugles instrumens entre ses mains. Au lieu de cet homme d'état rongé de mauvaises passions éloquentes, vous avez une vieille figure grimacière, avec la perruque, le sac et la robe d'un chancelier. Mais ces détails de costume, dites-vous, sont très adroitement rendus. Et qu'importe? N'était-ce pas le factieux politique qu'il fallait donner, plutôt que sa toge?

J'adresserais bien des reproches analogues à M. Briggs, à

M. Pickersgill, à M. Reinagle, si je prenais un à un leurs nombreux portraits. Ce n'est pas la peine. Au moins une sorte de lueur poétique éclaire les traits rêveurs de miss Beresford et de miss Wood, peintes l'une et l'autre par sir William Beechey. Le lord Montagu de M. Wilkie rayonne de coloris sinon d'expression.

Le tort de messieurs les académiciens peintres de portraits semble uniforme et systématique. Ils ont un procédé et le plus grossier de tous. Ils peignent soigneusement les habits et les corps; ils négligent l'esprit et le caractère. Ce n'est pas à des professeurs qu'il sied de conseiller l'étude des maîtres. L'Académie estime sans doute que le Titien a été indiscret, qu'il a montré trop à nu les ames; mais Van-Dyck y a mis plus de ménagement. C'était aussi un peintre fashionable, un peintre de cour, et pourtant il a laissé autre chose que des fourreaux de satin et des pourpoints de velours.

En fait de portraits, les élèves, les débutans, les étrangers, paraissent avoir décidément le pas, cette année, sur les académiciens.

Je m'arrête tout ému, devant une douce figure élégante et gracieuse. Comment! cette femme fut autrefois Ada, la fille tant aimée de lord Byron! c'est à elle que le poète disait :

Sleep on, my child; the slumber brief
Too soon shall melt away to grief,
Too soon the dawn of wo shall break
And bring rills bedew that cheek;
Too soon shall sadness quench those eyes,
That breast be agonised with sighs!

Aujourd'hui, c'est lady King, une grande dame! l'âge des douleurs lui est venu, et elle est restée l'enfant paisible et souriant qu'elle était au berceau. Remercions mistress Carpenter, son pinceau a été bien inspiré. Ada est heureuse. N'eût été cette toile vivante, nous n'aurions pas osé croire que les craintes paternelles s'étaient trompées.

Je n'ai que des éloges à donner au duc de Wellington en pied, de M. Simpson. Voilà bien le soldat énergique, raide, opiniâtre; voilà bien le favori de la fortune. L'artiste a dégagé et saisi le bon côté de son modèle. Peut-être l'a-t-il beaucoup idéalisé et grandi;

je ne m'en plains pas. Et puis ce n'est point le chef timide d'une opposition impopulaire qui nous est représenté : c'est le général prédestiné et triomphant; car j'imagine que Sa Grace portait la tête d'un autre air à Waterloo qu'à la chambre des lords.

Le maréchal Beresford, du même peintre, se distingue par une vigueur d'exécution semblable et une particularité de costume, digne d'être signalée. Debout sur le champ de bataille, un canon à sa droite, ce noble lord, avec l'habit de combat du général, a la culotte, les bas de soie, et les escarpins de bal. Je ne rendrai pas M. Simpson responsable de cette étrange toilette. Apparemment, l'illustre pair, en se faisant peindre, aura été possédé d'une double vanité. Il aura voulu paraître sous l'habit le plus guerrier possible, tout en montrant sa belle jambe à son meilleur avantage. Cette fantaisie suffirait pour immortaliser le maréchal Beresford, quand même il n'aurait pas livré cette singulière bataille d'Albuhera, qui n'eut ni vainqueur ni vaincu.

Un dernier portrait, qui n'est pas à négliger, c'est celui de lord Brougham. Ici l'ex-chancelier whig n'a pas été, comme lord Lyndhurst, mal à propos affublé de son ci-devant costume officiel. Il est en noir, dans son cabinet, les jambes croisées, un livre fermé à la main. Il est au repos; il est calme, aussi calme que peut l'être lord Brougham; car toute l'ardente inquiétude de cet indomptable esprit s'agite dans la convulsion de ses traits et de son regard. Prenez garde, imprudens tories, que son absence rassure; prenez garde, whigs ingrats qui l'avez renié. Cette puissante peinture de M. Morton vous avertit que le redoutable orateur est plein de vie encore. Prenez garde, il va se lever et parler.

Il y a un certain nombre de larges toiles qu'on devrait à la rigueur ranger parmi les portraits, mais qui veulent évidemment être classées à part.

Tel est premièrement le *Macready* de M. Maclise, dans la première scène du quatrième acte de *Macbeth*. Cependant cette apparition échevelée n'est pas Macready; ce n'est pas Macbeth davantage. On dirait plutôt l'un des fantômes-rois que vont évoquer les sorcières. Mais ces sorcières elles-mêmes, accroupies autour du chaudron, n'ont rien des *veird sisters* de Shakspeare. Ce ne sont pas les êtres monstrueux qui sembleraient des femmes,

n'étaient leurs barbes. Ainsi l'artiste n'a rendu ni l'acteur ni le poète. Qu'a-t-il donc prétendu? De quelle famille est son ouvrage?

Voici de la peinture académique, plus difficile encore à caractériser. De jolis enfans couchés sur la soie et sur l'édredon parmi des chiens de toute grandeur; de jeunes lords en promenade avec leurs gens et leur bétail. Partout, au milieu du parc ou dans le salon, partout la nature animale et la nature humaine sur un même pied d'intimité. M. Landseer ne laisse jamais aller seules ses créatures raisonnables; il faut inévitablement qu'il leur donne une escorte de quadrupèdes. Je ne contesterai jamais la fantaisie d'un artiste supérieur. Certes tous ces dogues sont d'admirables bêtes. Ils sautent, ils courent, ils lèchent, ils aboient. Vous avancez la main afin de les caresser, ou vous la retirez de peur qu'ils ne mordent. M. Landseer a bien le droit de leur attribuer le principal rôle. Je voudrais seulement qu'ils l'eussent plus décidément. Je voudrais qu'à voir les tableaux de cet excellent artiste, on ne fût pas contraint à se demander lequel des deux, de l'homme ou du chien, y est l'accessoire.

Deux autres académiciens distingués excellent pareillement à peindre la vie animale. Comme ils en renferment la représentation dans des cadres plus étroits, peut-être leurs compositions conviennent-elles mieux. Je dois citer *l'Aigle blessé* de M. Ward. L'oiseau royal reconnaît que ses propres plumes ont conduit à son cœur la flèche qui le perce. Il se raidit contre la mort, et jette au soleil un dernier regard. C'est là une illustration de huit beaux vers de lord Byron. Cette petite toile est elle-même une noble strophe ailée.

M. Abraham Cooper pousse ses meutes en plaine, et met le cerf aux abois. Il nous mène au chenil, au haras et à l'écurie. Il donne aussi parfois, à ses chevaux, de hardis cavaliers, et les envoie bravement l'un portant l'autre à la mêlée. Sa *Bataille d'Hastings* est une jolie page de chevalerie.

Il faut que je m'approche beaucoup d'une autre bataille plus moderne, si je veux distinguer l'engagement des troupes anglaises et françaises, et le général sir John Moore étendu mourant. Ce tableau de M. George Jones vaut la peine qu'on l'examine. Ses armées lilliputiennes sont charmantes. Pourtant ce bijou historique a failli m'échapper. Eût-ce été ma faute? Pourquoi, tandis que les portraits

s'étalent partout et se pavanent si démesurés, les batailles se réduisent-elles aux proportions d'un devant de cheminée?

Les portraits, quand cesseront-ils de nous poursuivre? N'est-ce pas encore un double portrait que cette soi-disant *Entrevue de Pie VII et de Napoléon à Fontainebleau?* De signification politique, ce nuageux ouvrage n'en a aucune. Mais comme il traduit infidèlement la grande figure de l'empereur! Napoléon a-t-il été jamais cet adolescent bouffi et vaporeux?

Est-ce un système chez M. Wilkie que de rajeunir et de gonfler ses héros. Ce gros général écrivant à Louis XVIII la veille de Waterloo, a-t-il rien en lui du duc de Wellington? Sa Grace n'était déjà plus un jeune homme il y a vingt ans; mais je m'assure qu'à vingt ans même elle n'avait pas davantage cet air bien portant et sentimental.

Dans l'insignifiante esquisse qui montre une jeune fille que le poinçon d'or enrichit douloureusement de ses premiers pendans d'oreille, je ne reconnais guère l'auteur ingénieux du *Ménétrier aveugle*.

L'Intérieur d'une chaumière irlandaise suffit cependant à soutenir cette année le renom de M. Wilkie. C'est une page énergique d'histoire contemporaine. Un jeune paysan, poussé par le besoin au vol et au meurtre, est rentré dans sa hutte les mains teintes de sang. Sans doute, afin de s'étourdir, il aura vidé la fiole de whiskey pendue au mur, car il s'est jeté à terre et caresse insoucieusement son enfant nu. Mais sa femme et sa sœur ne partagent point cette effrayante tranquillité. Les soldats viennent; on les entend; elles écoutent, penchées à la porte, pâles et transies. Cette scène est fortement dramatique. Elle raconte et résume pathétiquement les intolérables misères de tout un grand peuple opprimé.

On n'a pas le courage de relever particulièrement les fautes de cette œuvre touchante, mais elles suggèrent quelques remarques générales sur le talent de M. Wilkie. Quiconque ne le connaîtrait que par ses peintures d'autrefois n'aurait de lui nulle idée correcte. Il n'est plus, en effet, le même qui écrivait si soigneusement de petits drames de la vie rustique et ouvrière; il n'est plus celui que l'admiration de ses compatriotes couronnait du double génie d'Hogarth et de Teniers : il est bien davantage, au dire des admirateurs. A dater de son retour d'Espagne, c'est un homme renouvelé. Il a pris le large vol; il est entré en pleine poésie. De fait, la trans-

formation lui a-t-elle aussi glorieusement réussi qu'à Rembrandt, que nous voyons substituer à son premier faire, si fini, cette seconde manière, négligente des détails, qui ne demande ses sublimes effets qu'à la distribution idéale de l'ombre et de la clarté? Nous sommes loin de le croire. L'artiste a gagné quelque chose en variété; il a perdu beaucoup en finesse et en perfection. Il n'est pas jusqu'à son séduisant coloris, sa principale originalité, qui ne se soit terni et enveloppé d'un voile grisâtre, d'un brouillard à peine pénétrable. Pour ce qu'il a rapporté du dehors, vraiment M. Wilkie eût mieux fait de ne jamais sortir de son pays.

M. Eastlake semble avoir profité plus franchement de ses excursions sous le ciel méridional. Sa nature italienne n'a presque plus rien d'anglais. On ne saurait dire, par exemple, que cet artiste soit doué de fécondité. Il se borne à exposer une réduction de sa toile principale de l'an passé. Nous ne nous plaignons pas de revoir un sujet qui nous avait plu; mais pourquoi la copie reproduit-elle toutes les taches de l'original? Ces pélerins qui se prosternent à l'aspect de la ville éternelle sont toujours plus exténués que dévots et contrits. Ils sont moins ravis d'approcher de la source céleste où s'abreuvent les ames, que de la terrestre fontaine qui désaltère les corps.

Il serait impardonnable de ne pas recommander les compositions mythologiques de M. Etty. L'art actuel ne veut pas tant de mal qu'on dit à cette douce poésie de la fable. Les esprits grossiers ont prostitué long-temps et avili ses graces : honorons les esprits délicats qui tentent présentement de la réhabiliter. M. Etty est du petit nombre de ceux qui mèneront à bon port cette restauration. Il a rendu à Vénus la magie de sa ceinture, et à l'aveugle-dieu l'infaillibilité de ses flèches. Ajoutons que ce rénovateur n'a pas eu le mauvais goût de ressusciter les Psychés colossales du siècle dernier; c'est l'ame antique, ailée, transparente, et pourtant, palpable qu'il a ranimée. Et puis il a eu la discrétion d'encadrer étroitement ses élégantes scènes de paganisme. On les dirait autant d'idylles d'André Chénier.

Voici bien des années que le vieux M. Westall ne se lasse point de renouveler les éditions de ses folles à genoux sur la grève, regardant les flots soulevés, et de ses petites filles, debout, pieds nus, au seuil d'une chaumière. Il rapporte aujourd'hui les mêmes éternels échantillons. Je l'avoue, enjolivées par un burin coquet, ces

sortes de choses sont agréables dans un livre d'étrennes relié en soie et doré sur tranche; mais quelle créature raisonnable s'est prise jamais à souhaiter de voir les vignettes d'un *keepsake* par le verre grossissant d'un télescope? Or c'est justement cet effet d'illustrations d'almanach démesurément grossies que vous font à l'œil nu les larges peintures de M. Westall. Ne voilà-t-il pas du gentil bien gigantesque?

M. Mulready et M. Leslie n'ont envoyé que deux esquisses, mais chacune est un petit chef-d'œuvre. Amusons-nous d'abord de celui de M. Mulready. Une belle poire mûre a été trouvée par un jeune paysan. — Part à moi seul! — Part à nous deux, crie son camarade. — Peu s'en est fallu que la querelle ne se décidât selon la raison du plus fort. Mais un compromis intervient : le trouveur gardera sa poire, quand le réclamant aura mordu une bouchée. L'exécution du pacte est le moment représenté. Le possesseur n'a pas eu l'imprudence de se dessaisir du fruit en litige; il le tient vigoureusement empoigné, tandis que le prétendant ouvre une bouche capable d'engloutir tout ensemble et la poire et les dix doigts qui la défendent. Le triomphe de cette charmante comédie rustique, c'est qu'il est impossible de dire laquelle des deux physionomies aux prises montre le plus d'avidité gourmande.

L'*Autolicus* de M. Leslie n'a pas moins de finesse et de verve divertissantes. Shakspeare a été rendu ici avec autant de fidélité que de bonheur, ce qui est rare. La scène choisie est l'une des plus piquantes de *Winter's Tale*. Le malin *pickpocket* transformé en colporteur étale sa fausse marchandise devant les fillettes ébahies. Comme l'adroit fripon a bien l'œil et la main au guet, tout en amusant son crédule auditoire, tout en disaint : — Voici une autre ballade d'un poisson qui a paru sur la côte mercredi, le quatre-vingtième jour d'avril, à quarante milles brasses de hauteur au-dessus du niveau de la mer, d'où il chanta la susdite ballade contre la dureté de cœur des jeunes filles! — Nulle part le pinceau n'avait si spirituellement traduit la gaieté de Shakspeare, ce caprice, léger, moqueur, inattendu, — délicieux sourire que le divin poète fait soudain éclore sur les lèvres de sa muse, tout-à-l'heure sublime de tristesse, échevelée et en pleurs.

Laisse-t-on un moment les académiciens, on a peu de chose à dire ici des autres artistes. Je vous avais avertis. Qu'elle ait tort

ou raison, l'Académie se fait surtout à elle-même les honneurs de ses salles. Ce qu'elle accueille d'étranger n'est d'ordinaire ni bien nombreux ni bien hors de ligne.

Parmi les ouvrages non académiques, il convient cependant de nommer les *Condottieri* de M. Herbert, qui vaudraient davantage si la vigueur et l'audace de quelques-unes de leurs figures n'étaient pas trop nettement empruntées de Van-Dyck; — les tragédies et les élégies romaines de M. Uwins, dont la poésie réelle est souvent gâtée par l'exagération mélodramatique, et enfin l'*Arrivée à l'école* et la *Sortie de classe* de M. Webster, deux aimables croquis d'écoliers espiègles et d'enfans mutins que ne désavouerait pas Charlet.

Rentrons en pleine académie. Abordons ses paysagistes, sa gloire la plus incontestable et aussi bien celle de la présente exhibition de *Somerset-House*.

J'ai regret que M. Stanfield ait laissé sa barque dériver si loin cette année, et qu'il ait perdu de vue la côte que nul ne savait mieux reconnaître et peindre. Sa mêlée navale contentera, j'espère, le *Senior united service club*, qui l'a commandée; je doute qu'elle satisfasse l'artiste lui-même. Quoi! ce groupe si calme de gros navires paisiblement désemparés et démâtés, c'est la triple armée de Trafalgar! Le livret me dit bien : à votre gauche, vous avez le vice-amiral Collingwood sur le *Souverain Royal* avec sa prise, la *Santa Anna*. A votre droite, sont le *Bucentaure* et la *Santissima Trinidad*, criblés sous le feu du *Neptune* et du *Leviathan*. Au centre, c'est la *Victoire*, à bord de laquelle lord Nelson vient de mourir. C'est au mieux. Je sais à merveille l'ordre du combat. Mais où est l'ame, où est la pensée, où est l'horreur de cette terrible action? Quoi! sous tant de vaisseaux déchirés, sous tant de débris en flamme et croulans, sous cette ruine immense, rien que de belles vagues paisibles et transparentes! Pas un flot frémissant et irrité! Oh! cette mer n'a pas le sentiment de la grande bataille qu'elle porte! Elle ne serait ni plus calme ni plus indifférente, menant vers le port une flotte joyeuse et pavoisée. Je ne prétends pas que cet essai soit concluant contre M. Stanfield; pourtant qu'il y regarde désormais à deux fois avant de reporter la guerre sur le capricieux élément. Ces combats de mer veulent une autre chaleur d'ame, une autre force de bras, un pinceau trempé en d'autres couleurs

que ne le demandent le golfe riant où glissent les voiles pacifiques, et la falaise pittoresque, tantôt souriante et splendide au soleil, tantôt éplorée et en deuil sous l'orage.

La critique anglaise, quand elle daigne critiquer l'art, a parfois des blâmes et des éloges singuliers. Voici comme elle traitait, l'autre jour, la nature indienne toute spéciale de M. Daniell.

« Nous aimons l'étrangeté des sujets de cet artiste, disait un indulgent aristarque; elle attire malgré qu'on en ait; elle procure des contrastes piquans et une agréable variété dans l'exhibition. »

Au contraire, le journaliste mécontent, s'écriait :

« Où avez-vous pris, M. Daniell, les serpens démesurés que vous dévidez? Rapportez-vous un certificat de leur longueur? Nous ne savons pas de famille d arbres orientaux qu'on puisse dire parente même éloignée des vôtres, ni de pagode le moins du monde affiliée à votre architecture. »

Il y a de part et d'autre une sorte de vérité dans cette double critique d'*humoristes*.

La bizarrerie des effets vous arrête et vous retient devant ces compositions provoquantes de M. Daniell, mais vous ne les examinez guère que comme la fantasque combinaison des figures d'un casse-tête. C'est que l'ardente atmosphère de l'Inde n'est point là; c'est que cette froide peinture vous transporte mal dans le climat étouffant qui a nourri le choléra. Alors vous devenez défiant et injuste. Vous contestez sans droit de la localité que vous ne connaissez pas. Vous pousseriez presque la mauvaise humeur jusqu'à préférer aux estimables et curieux tableaux de M. Daniell, les piquans, mais impossibles caprices d'un paravent de laque.

Ce nous est toute joie présentement d'en être venus à ces quatre illustres artistes qui ne nous laissent plus d'embarras que celui de les louer dignement. Ce n'est pas entre de pareils hommes qu'il convient d'assigner des rangs. Rechercher et marquer les différences de leurs talens est l'unique tâche imposée ici.

M. Callcott se plaît surtout à baigner de ruisseaux, de larges rivières, les rives fleuries de ses campagnes, les quais brillans et animés de ses villes. Jamais son ciel n'est tout-à-fait pur; toujours vous le voyez un peu nuageux; l'horizon est humide, limpide et argenté. Il semble qu'il ait toujours plu la veille sur les paysages de ce peintre, tant l'air y est frais, vivifiant, embaumé.

M. Collins nous conduira plus rarement au bord des eaux; ou s'il nous mène près d'un étang, le flot est si tiède, qu'il ne nous rafraîchit pas; nous voudrions nous baigner. Il y a une chaleur d'été et une force de soleil jusque sous ses plus épais feuillages qui ouvrent les pores, et dilatent tout votre être, qui vous emplissent de toute la vie féconde de juillet et d'août.

Mais quelle est cette tombe au fond d'une double rangée de peupliers maigres et couronnés? Des gouttes brillantes scintillent aux feuilles maladives qui tremblent. Une biche craintive traverse l'avenue et se dérobe. D'où vient que cette composition si simple vous remue si profondément? Ce n'est certes pas parce que, sur la pierre du monument, vous lisez le nom célèbre de sir Joshua Reynolds. Tout le secret de votre impression est entre votre ame et celle du peintre. C'est que M. Constable est maître parmi les maîtres du domaine idéal. Aussi, n'est-il pas intelligible à tous, ni même aux élus à toute heure. Vous-même qui pleurez maintenant, vous n'avez pas toujours vu la nature telle que cette toile passionnée vous la montre; mais vous l'avez aperçue ainsi soit un matin, soit un soir, quand vous alliez aux champs, le cœur palpitant et gonflé, regardant vaguement à travers vos pleurs, sans savoir, sans vous demander s'ils étaient de joie ou de souffrance.

Votre regard recule ébloui. Voici une ville d'or et d'argent dans une nuit d'azur, une ville en fête, une ville inondée de masques, embrasée de feux d'artifice, confuse, folle, enivrée, pleine de flambeaux sur la rivière et dans les rues; — et puis, là-bas c'est une autre ville, rayonnante, enflammée aussi, mais d'une autre flamme, de la flamme du ciel: c'est Rome, la ville éternelle, tout allumée sous les rayons d'un soleil en feu qui se couche; — plus loin, c'est un coin du monde inconnu, que la seconde vue seule de M. Turner a découvert. Une montagne à votre droite a pour diadème de sublimes palais radieux, qui semblent une cité du ciel; bien loin au-dessous serpentent, dans la plaine, des ruisseaux d'opale liquide, et se dressent les collines tapissées d'émeraudes, jonchées de rubis, de turquoises, de topazes, d'améthistes, où les chèvres et les génisses blanches passent, en se jouant, la tête à travers les touffes de ces fleurs étincelantes. Une lumière impossible à soutenir submerge toute cette fantastique perspective. — Combien d'hommes ont vu ces choses ailleurs que sur les toiles de

M. Turner? dites-vous, surpris et incrédule.—Vous avez raison : bien peu les ont vues ; et ceux qui les voient, ce sont les inspirés ou les malades, les artistes choisis, les poètes.

Il ne faut pas s'étonner que des étrangers n'admettent pas d'emblée toute la puissance et toute l'originalité de ce téméraire génie. A peine est-il bien reconnu chez les siens. Il n'a même là qu'un nombre fort limité de véritables admirateurs. Au moins ceux-là sont-ils dévoués et fanatiques. On émettait devant l'un d'eux le doute que le ciel eût jamais eu la couleur jaune d'ocre que M. Turner lui avait donnée dans l'un de ses plus féeriques paysages :—Tant pis pour le ciel, s'écria le croyant; s'il n'a pas pris encore cette couleur, il a eu grand tort, et il la prendra certainement quelque jour.

Redescendons vite au second étage; les petits cadres et les petits portraits ne nous retiendront guère, malgré leur respectable quantité.

J'estime fort, mais voilà tout, les nombreuses aquarelles-portraits de M. Chalon, l'académicien.

Deux copies sur émail, de M. Bone, d'après Van-Dyck, sont d'habiles et heureuses reproductions de leurs glorieux modèles.

Il y aurait beaucoup à louer de détails, dans la foule serrée des miniatures, beaucoup de soin, de délicatesse, de savoir-faire et de fini. Il conviendrait de recommander principalement M. Barclay, M. Denning, M. Roberston, M. Ross, M. Booth, M. Rochard et M. Newton. Parmi tous les petits chefs-d'œuvre de grace extérieure et d'exécution matérielle qu'ont exposés ces artistes divers, je confesse toutefois avoir cherché vainement un visage qui me montrât son ame et m'y laissât lire, comme la moins achevée des figures de Mme de Mirbel.

Nous sommes au rez-de-chaussée, où nous attendaient les sculptures, et dans une obscurité presque complète, grace à la proximité du sol et aux ténèbres que continue de nous faire le mois de mai. N'importe; la blancheur des marbres percera bientôt cette nuit malencontreuse.

C'eût été un beau sujet, placé à la porte de la salle où nous entrons, que la Sculpture pleurant le repos de M. Chantrey. M. Chantrey ne se lasse pas de son inaction; il n'a rien produit encore cette année. Ce n'est pas l'âge pourtant qui lui a engourdi la main

et en a fait tomber le ciseau. Serait-ce que, couronné du laurier académique, satisfait de ce qu'il a obtenu de gloire méritée, il juge son œuvre accomplie, et ne plus rien devoir au présent ni à l'avenir? Il se tromperait fatalement alors. Shakspeare ne lui a-t-il pas dit quel grand calomniateur est le Temps, et comme il obscurcit promptement les noms les plus illustres, qui ne se rappellent pas eux-mêmes à leurs contemporains par une action de chaque jour?

M. Baily est le seul des académiciens sculpteurs qui ne se soit point profondément endormi dans son fauteuil. Malheureusement, tout ce qu'il a produit est loin d'être parfait. Sa *Nymphe assoupie,* son morceau principal, me choque surtout et me mécontente. Est-ce là une nymphe d'abord? Cette fille bouffie, aux membres robustes, a-t-elle été jamais de ces légères et sveltes beautés qui suivaient Diane à la chasse et devançaient les biches à la course? Et puis, à ne la prendre que pour une très réelle et saisissable mortelle d'aujourd'hui, cette femme ne dort pas; jamais vous ne la verrez s'éveiller. Elle est ensevelie dans son lit de marbre; elle est morte.

Au moins l'*Évêque de Limerick*, du même artiste, offre-t-il une belle attitude pensive et un fidèle ressouvenir de cette profonde expression recueillie qui rendait si frappante la physionomie du savant prélat.

C'est une ingrate et inutile besogne que de critiquer de laborieux efforts auxquels le succès n'a point répondu. Je passe devant nombre de figures et de groupes mythologiques sans signification, sans caractère, et je m'approche de la foule des bustes.

Je regrette d'abord de trouver parmi eux, les dépassant à peine de la tête, une petite statue de lord John Russell, drapée en sénateur romain. Lord John Russell sculpté de cette taille et sous ce costume, voilà une idée doublement malheureuse! Eût-il voulu grossir sa collection de caricatures anglaises, M. Dantan ne s'y fût pas pris autrement. Rien de moins noble, rien de moins grandiose, que l'air et les attitudes du noble lord, et par conséquent rien de moins propre à la toge antique. En outre, la stature de ce ministre est si exiguë, si chétive; l'avez-vous vu une fois, vous avez gardé de sa personne un si imperceptible souvenir, que vous avez bonne envie de le croire représenté ici de grandeur naturelle. Il se peut que le célèbre fils du duc de Bedford ait eu la faiblesse de se com-

mander ainsi lui-même, afin d'avoir place plus aisément sur les cheminées; sinon, c'est M. Francis lui-même qui l'a rendu méchamment bien ridicule.

M. Francis a fait meilleure justice à lord Melbourne. Il l'a saisi où il le fallait saisir, en un de ses magnifiques mouvemens de colère éloquente; il a bien irrité son marbre, il lui a bien dressé la tête, gonflé les artères, ouvert la narine, enflammé l'œil. Oui, c'est là le chef du cabinet whig à la chambre des pairs, lorsque provoqué, poussé à bout par l'imprudente opposition des tories, il s'élance enfin, éclate et les foudroie de sa tonnante parole.

La tête colossale de Charles Kemble est une étude pleine de sincérité : de grands traits inertes, des muscles, de la force, nulle expression, pas un souffle d'ame, pas une lueur au front! C'est cela! Mais le buste était facile. Ce comédien était déjà de marbre avant d'être sculpté.

Deux petits bas-reliefs sollicitent de nous un dernier regard à la sortie de la salle.

L'un prétend figurer la chute de trois mauvais anges. J'en demande pardon à M. Archer, mais jamais ces trois grimaciers convulsionnaires qu'il précipite, n'ont eu d'auréole au front, dans le ciel. Si c'était de la lucarne d'une maison de fous furieux qu'il les fît tomber, à la bonne heure.

L'ange gardien d'une clochette bleue, légère sylphide qui se balance, blottie au fond de la fleur dont elle est l'ame, caractérise bien le jeune talent délicat et gracieux de M. R. Westmacott, et nous laisse quitter *Somerset-House* un sourire satisfait sur les lèvres.

III.

C'est l'association des artistes anglais que nous visitons, ce matin, *Suffolk Street*. Ici nous avons toute notre exhibition de plain-pied, en un seul vaste appartement de cinq pièces. Nul comfort n'a été ménagé. De joyeuses cheminées où brillent d'excellens feux de charbon de terre, nous réjouissent la vue dès l'entrée, car le mois de mai continue d'être aussi glacé qu'il est sombre.

Je vous ai dit que cette exhibition était l'exhibition libérale et hospitalière, le palais public et commun élevé contre le palais

exclusif et privilégié de *Somerset-House*. Conséquemment se sont établies en ces salles, et ont pris possession du terrain, trouvant les deux battans ouverts, des légions de peintures qu'on eût sagement consignées à la porte, partout où la police de l'art aurait eu un factionnaire. Mais ce ne sera pas moi qui condamnerai jamais l'abus même de la liberté. Seulement je profiterai de mon droit d'abréger notre visite et de ne vous présenter que le nombre fort restreint des artistes dignes de l'introduction.

Et d'abord détournons avec soin le regard de quatre ou cinq immenses toiles effroyables, et de je ne sais combien de portraits en pied, qui ont accaparé une bonne partie du salon principal. Les portraits, je vous en avertis, ne sont pas en moindre force à ce bout du *Strand* qu'à l'autre. Prenez garde surtout aux *sheriffs* et à leurs robes rouges. Ne laissez pas imprudemment errer votre œil de leur côté.

Allons droit vers le patron de céans, M. Haydon, le robuste et courageux Atlas qui porte presque à lui seul toute l'association sur ses épaules, bien qu'il n'en soit pas lui-même membre officiel. M. Haydon est le grand antagoniste de l'Académie royale qu'il bat en brèche incessamment dans ses lectures publiques; il l'accuse d'avoir dégradé l'art : elle a, déclare-t-il (et c'est le crime irrémissible), elle a intronisé le portrait et le paysage, et chassé l'histoire du temple. En homme consistant, M. Haydon soutient son dire de son pinceau; il peint de l'histoire tant qu'il peut.

Or, voici, de sa façon, un sujet historique, ou plutôt religieux : *le Christ ressuscitant le fils de la veuve.*

L'école anglaise a sobrement exploité le pieux domaine de l'Écriture. La raison en est simple. Le protestantisme fermant son église aux peintures sacrées, quel sanctuaire les accueillerait? Toutefois le défunt président West a tenté la représentation de quelques scènes du Nouveau-Testament; mais, quoiqu'il les ait tenues lui-même de son vivant pour chefs-d'œuvre, elles sont demeurées aussi chefs-d'œuvre que ses autres ouvrages profanes.

Son prédécesseur au fauteuil le plus justement célèbre, sir Joshua Reynolds, eut un jour la mauvaise pensée de créer aussi sa *Sainte Famille*. On la peut voir maintenant dans la *Galerie nationale* de Londres; et Dieu sait, à la honte ineffable de l'illustre baronet, quel rôle joue là ce groupe hébété de figures anglaises, rou-

ges de grog, en la compagnie des familles vraiment saintes d'André del Sarto et du Titien!

M. Haydon, ce terrible pourfendeur d'académiciens, a-t-il mieux interprété l'Écriture que ces deux présidens d'Académie? A peine, hélas! Son Christ n'a rien du Christ. Ce n'est pas le Sauveur qui rappelle une ame; c'est un homme vulgaire qui regarde stupidement se ranimer un corps. La face convulsive du fils n'est pas celle d'un mort réveillé se levant du tombeau, mais bien d'un vivant désespéré qui veut y descendre. Pourtant, malgré son attitude pénible et mal précipitée, elle est belle cette mère tenant embrassé son enfant, rassurée déjà, calme et souriante. Elle ne craint plus, elle se confie; car ce cœur, hier insensible sous sa main, revit à présent, la repousse et palpite. Certes le sien lui bat aussi et chaudement la poitrine, à l'artiste qui a senti cette sublime joie maternelle, et l'a exprimée avec ce bonheur. Quelle pitié qu'une pareille puissance d'ame s'étouffe elle-même sous tant d'énormes défauts et soit si souvent insuffisante à les racheter!

Le respect dû au mérite fourvoyé me fait éviter une autre large toile historique de M. Haydon, où je blâmerais tout inhumainement, jusqu'à un bout de ciel du Tintoret, que j'admire fort chez le maître auquel il est dérobé, mais qu'il n'est plus permis d'approuver ailleurs.

Deux esquisses, d'une dimension fort restreinte, nous vont montrer une nouvelle face du talent de M. Haydon.

La première est empruntée du grand prêteur des peintres anglais, de Shakspeare. C'est après la fameuse aventure de Gadsh'll, dans la première partie de *Henri IV*. Le prince a bien son air parfaitement malicieux, moqueur et méprisant. Mais c'est le gros chevalier surtout qu'il faut admirer :

« D'ye think I did not know ye, Hall? »

Et, en aventurant son insidieuse question, il traverse du regard Henry tout entier. L'expression complexe de sa physionomie est incomparable; la curiosité, l'inquiétude, l'effronterie, l'astuce, l'indifférence, rien ne manque; chaque passion a son muscle mis en mouvement. Oh! voilà le vrai Falstaff, l'unique que nous ayons rencontré parmi les milliers d'usurpateurs de son nom. Le peintre a

compris que cet immortel héros de trois drames immortels était tout autre chose qu'un ignoble bouffon empêtré de graisse et l'ame au ventre.

John Bull à déjeuner, John Bull inondé d'embonpoint, goutteux, impotent, John Bull entouré de monceaux de *roast-beef* et de jambon, qui s'écrie mélancoliquement : — *Nous sommes une nation ruinée!* — ce John Bull-là est une délicieuse personnification de l'égoïsme britannique, — plaisanterie d'autant plus exquise qu'elle est grave et triste comme le peuple qu'elle individualise.

Possesseur de si éminentes qualités, de qualités si voisines du génie, malheureusement M. Haydon les obscurcit par trop de fautes inexcusables. C'est un hasard qu'il prenne la peine ou le temps de composer ; il est plus rare encore qu'il veuille dessiner et peindre. Ses œuvres ne sont guère que des ébauches d'une exécution hâtive et grossière. Mais ces torts, la plupart volontaires, ne sont-ils pas doublement inconséquens et maladroits chez un homme qui prétend fonder une école, restaurer l'art soi-disant détrôné, enfin démolir une académie très digne encore et très capable de défendre son rempart?

M. Hurlstone n'est pas uniquement un peintre de portraits consciencieux et habile ; ses baronets, ses honorables ladies, ses membres du parlement sont bien Anglais jusqu'au bout des doigts. Il a fait pleine justice à l'auguste gravité de ses fiers compatriotes. Du reste il ne s'est point abstenu d'aller chercher ailleurs la vraie beauté, l'expression naïve et la poésie. Sa *Paysanne de Frascati* et ses *Jeunes muletiers des Abruzzes* vous invitent de l'air, du sourire, de la parole, et vous emmènent tout d'abord sous leur ciel béni.

Rien de séduisant comme le coloris des tableaux de M. Hurlstone. Néanmoins je n'ose l'approuver absolument. J'ai peur qu'il ne soit une certaine combinaison d'emprunts déguisés. On dirait un coloris de coalition ; notre artiste n'aurait-il pas, par exemple, fondu sur sa palette et mêlé quelques-uns des tons vaporeux de sir Joshua Reynolds et de Murillo?

Il y a de l'air, du soleil, de l'animation ; il y a de l'Italie dans la plupart des paysages italiens de M. Linton, quoiqu'il faille leur reprocher un peu de confusion et l'abus des teintes dorées. Je m'afflige de ne pouvoir accorder aucun de ces éloges restrictifs

à l'immense toile sur laquelle M. Linton avait fondé sans doute l'espoir principal de son année. Servile imitation d'un style interdit surtout aux imitateurs, sa *Jérusalem sous les ténèbres pendant la mise en croix* rappelle uniquement l'absence de M. Martin. Où se dérobe-t-il, ce grand poète biblique qui s'est trompé d'instrument et a pris un pinceau au lieu d'une harpe? Exclu si durement des honneurs académiques, qu'il briguait, ne se console-t-il pas de cette injure? N'a-t-il plus seulement le courage de protester *Suffolk-Street* contre les préventions de *Somerset-House?* Ou bien serait-ce qu'il a épuisé sa puissante, mais stérile antithèse de lumière et d'obscurité, d'architecture colossale et d'imperceptibles humains? Serait-ce qu'il ne lui reste rien à dire?

M. Davis est l'Abraham Cooper de l'association des artistes britanniques. Ses portraits de chevaux sont frappans, affirment tous ceux qui connaissent les modèles. On admire fort aussi l'ardeur et la fougue de ses courses. Ses chasses ne sont pas moins populaires. La foule ébahie se presse autour de ses rubans encadrés où les escadrons de cavaliers et la longue traînée des chiens sillonent la plaine, haletans, ventre à terre. Pour moi, je reconnais volontiers la valeur de ces chaudes peintures des joies nationales anglaises; mais je me confesse incapable de me pâmer long-temps devant elles.

Je n'ai pas cité les vastes intérieurs d'églises espagnoles que M. Roberts a produits à *Somerset-House;* je ne crois point devoir citer davantage les vastes intérieurs d'églises françaises qu'il expose à *Suffolk-Street*. Ce dessinateur n'est à son aise et ne triomphe que dans le petit. Ses illustrations des *keepsakes* de Grenade et d'Andalousie sont de jolies vignettes. Elles traduisent d'ailleurs l'Espagne comme on a traduit jusqu'à présent Don Quichotte.

Et quand je parle ainsi dédaigneusement du petit, observez que je ne traite point de petite toute œuvre d'une dimension étroite et réduite. Eussé-je cette impertinence, en la salle même où nous sommes, les délicieux paysages-miniatures de M. Creswick me donneraient un démenti bien formel et fondé.

Des sculptures de Suffolk-Street, nous aurons la générosité de n'en point parler, ou du moins d'en très peu parler.

Sur trente bustes environ, à peine cinq ou six accusent-ils un

certain savoir-faire et quelque facilité de ciseau; aucun ne nous montre de physionomie vivante et qu'éclaire un rayon d'ame.

Ce qui vaut mieux que tout le reste, c'est un petit nombre d'esquisses en glaise et en cire, et de bas-reliefs ébauchés. Sérieusement repris et développés dans le marbre, ces essais se pourraient transformer un jour en œuvres véritables; jusqu'à présent il n'est permis de les considérer que comme des indications heureuses.

IV.

Si nous consultions uniquement la somme de mérite que produit cette année la société des peintres d'aquarelle, nous nous arrêterions longuement dans la jolie salle fashionable de *Pall-Mall-East;* mais nous n'y avons à étudier qu'un seul genre de peinture. Nous irons donc encore plus vite à travers cette brillante exhibition.

Parmi les féconds artistes associés qui l'enrichissent péridioquement, M. Copley Fielding est sans contredit le plus fécond et l'un aussi des plus méritans. Prendre une à une toutes ses aquarelles, ce serait impossible. Il n'en expose guère cette fois que quarante; mais c'est de sa part discrétion inaccoutumée : d'ordinaire il va au-delà des cinquante. Et qu'on ne lui reproche pas la monotonie des sujets : il se varie et se renouvelle incessamment. Vous ne le voyez pas, il est vrai, s'éloigner beaucoup de ses îles britanniques; mais quelle falaise de leurs côtes, quelle de leurs montagnes ou de leurs plaines, quel lac perdu de l'Ecosse, quel antique manoir anglais enseveli sous son parc ombreux, quel recoin du pays ne fouille-t-il pas et laisse-t-il inexploré? Ce n'est pas même pourtant l'exigence de son art qui le pousse à parcourir ainsi les trois royaumes. Vous l'enfermeriez dans le seul comté de Middlesex qu'il ne serait pas plus empêché de fournir à *Pall-Mall* son contingent annuel. De fait, quand on possède ce sentiment de la nature qu'il a si profond et intense, en quel lieu pauvre et stérile n'est-elle point suffisante? Donnez-lui ce matin pour prison de sa journée quelque pelouse chauve et maladive, qui n'ait pas une cabane, pas un arbre, pas une fleur, pourvu qu'il garde la vue libre, pourvu qu'il puisse suivre le soleil de son aurore à son coucher, traversant

un ciel pur ou sombre; demain, s'il lui plaît, il vous montrera quatre pages merveilleuses, où triompheront le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, — les quatre saisons du jour.

M. Copley Fielding, ce grand accapareur des panneaux de *Pall-mall*, ne s'y est cependant pas établi le seul paysagiste. Quoiqu'il soit incontestablement le premier, plusieurs après lui seraient très dignes d'être nommés.

Je mentionnerai seulement la fraternité singulière de deux artistes très capables de voler chacun de leurs propres ailes, mais qui préfèrent souvent associer leurs mérites distincts : je veux parler de M. Tayler, que vous voyez menant ses troupeaux et ses bergers par les champs et les pâturages de M. Barret.

M. Prout semble avoir hérité de quelques-unes des touches du pinceau de Bonington. Ses vieilles rues et ses intérieurs nous arrachent de la solitude des champs, et nous replongent dans la foule des hameaux et des villes.

John Bull, cet infatigable *touriste*, qui connaît si parfaitement les moindres peuplades des quatre parties du monde, ne sait rien de l'Irlande, sa sœur, si ce n'est qu'elle meurt de faim à la porte de l'Angleterre. M. Evans supplée aujourd'hui, par sa peinture, à cette ignorance. Il montre la noblesse affable de ces Irlandais que le torisme transformait en sauvages, la grace touchante, la suave beauté de leurs femmes; et, afin que John Bull, qui est comme Thomas, ne doute point, il le mène partout dans leurs cités, dans leurs villages, dans leurs marchés, dans leurs cabanes. Il ne cache pas leur misère, loin de là; mais il la représente digne et sûre d'obtenir son droit. John Bull profitera sans doute de l'instruction. Elle fortifiera la bonne intention qu il a présentement de faire justice à sa sœur, et de lui jeter quelques miettes de sa table splendide.

Du reste, les scènes irlandaises de M. Evans portent avec elles un caractère auquel il n'est pas permis de se méprendre. Vous n'avez pas visité le beau pays malheureux qu'elles ont révélé, et vous êtes certain pourtant de l'avoir vu en elles. Combien ne préférez-vous pas l'éloge simple et vrai qu'elles lui décernent, à la friperie poétique dont O'Connell habille sa verte Erin, au bout de toutes ses harangues, éternellement les mêmes?

Un autre artiste, plus brillant, non pas supérieur, se recom-

mande hautement en vertu d'un titre pareil à celui de M. Evans. Il a su découvrir également une mine vierge et en dégager aussitôt le filon d'or. Le bonheur de M. Lewis a été grand. Il est le premier de tous les peintres qui ait compris les mœurs du peuple espagnol et su extraire leur poésie.

Voici déjà plusieurs années que M. Lewis exploite abondamment ce riche terrain qu'il s'est approprié. Jusqu'à présent, il s'était borné à nous conduire par les rues de Séville et de Grenade, dans leurs couvens et dans leurs églises ; cette fois il varie son spectacle. Nous sommes introduits à l'amphithéâtre; nous allons voir les taureaux courir.

Les deux courses qu'expose M. Lewis ne sont point des morceaux achevés, mais elles offrent un nombre infini d'admirables détails. Le luxe de costume des *toreros* amassés aux barrières, leur expression, leur air, leurs attitudes, l'empressement et la cohue aux portes, tout cela est dit merveilleusement et d'une saisissante vérité. A pénétrer plus avant dans l'arène, nous sommes moins satisfaits. L'action est surchargée de trop d'incidens. Or, la tragédie de la place des taureaux est la plus simple de toutes, en même temps que la plus terrible. Jamais l'intérêt ne s'y divise; jamais deux points divers qui l'attirent et se le disputent. Un seul, un point unique absorbe et retient rivées les dix mille ames humaines entassées là, regardant, palpitantes, la vie d'une de leurs sœurs, pendue à un fil. Nous ferons à notre artiste une autre chicane : curieux et sagace observateur comme il est des choses et des figures locales, nous trouvons qu'il n'a pas suffisamment étudié tous ses personnages. Ces pauvres chevaux des courses, tout invalides et squelettes qu'ils paraissent, ne sont pas de purs rossinantes; ils témoignent jusqu'à la fin de leur sang andalou. Nous les voyons, aux trois quarts éventrés, courir encore bravement à la charge, et la tête haute, offrir le poitrail au coup mortel. Le peintre n'a pas traité beaucoup plus fidèlement ses taureaux; il a fait de très respectables taureaux ordinaires, non pas des taureaux espagnols, ce qui est tout autre chose. Ces torts, véniels pour nous, seraient irrémissibles aux yeux d'un *aficionado* véritable. C'est qu'au cirque le cheval et le taureau ne sont point de simples comparses. L'acteur principal est le taureau peut-être.

Mais où M. Lewis triomphe surtout, c'est dans son troisième

tableau, qui montre l'extérieur d'une taverne de Grenade un jour de course. Et ne blâmez pas le choix de ce troisième sujet, si analogue aux autres. L'art peut puiser sans crainte à toute source où bouillonne une forte passion populaire; l'onde fécondante y est inépuisable. Ici rien qui ne soit irréprochable et excellent. Le désordre est l'action; la confusion, le mouvement. La foule acclame et bat des mains aux *toreros* qui passent. Pour elle, le spectacle a commencé déjà. Deux *picadors* à cheval vident le dernier verre de *mansanilla*, le coup de l'étrier. Ils s'étourdissent, ils boivent l'oubli du danger. Un *matador*, plus raffiné, s'enivre de pure galanterie. Il part, deux adorables *majas* aux bras; l'une, sa maîtresse, vivra ce soir, s'il est vivant. A la porte du cabaret s'est arrêté un *calesin*, qu'emplit largement la rotondité d'un dominicain. Le bon père vient confesser les mourans. On lui apporte en bouteille le courage dont aura besoin son pieux ministère. Cependant un frère quêteur va fort activement de groupe en groupe; l'habile homme n'ignore pas que l'émotion et la joie font la charité plus abondante. Enfin, partout c'est l'originalité des scènes, la naïve barbarie des mœurs, la rudesse des contrastes, épiées âprement et prises sur le fait; c'est toute cette neuve poésie du terroir ramassée à pleines mains et mise ardemment en œuvre. Une page semblable en conte plus à elle seule de l'Andalousie, que tous les milliers de voyages accumulés depuis vingt ans par les *touristes*.

Un ouvrage de M. Cattermole commande une double attention, et par son importance et par la juste célébrité de l'artiste. Autant M. Copley-Fielding est en avant des paysagistes de *Pall-Mall*, autant M. Cattermole précède les peintres du style gothique. Examiner l'œuvre de ce dernier, c'est choisir le meilleur échantillon pour juger le *moyen-âge* de l'exhibition.

M. Cattermole avait exposé, l'an passé, une cellule d'abbé, selon nous admirée fort au-delà de ses mérites. Certes, c'était une brillante fantaisie. Toutes les richesses y ruisselaient dans les flots d'un éblouissant coloris. Mais ce n'était pas là vraiment qu'il fallait vider la corne d'abondance. Ce n'était pas là le lieu de tant de guirlandes, de tant de fruits, de fleurs, et de cassolettes. Le luxe des moines n'a jamais été si délicat. Bref, à notre avis, l'artiste avait peint un rêve, non point restitué une scène des vieux temps. Il n'avait point paré la vérité; il l'avait travestie et fardée.

Cette fois, M. Cattermole s'en prend à un sujet tout sanglant et terrible. C'est le meurtre de l'évêque de Liége, la grande scène du roman de Walter Scott qu'il représente. Beaucoup de parties de cette vaste composition sont dignes d'un haut éloge. Le contraste surtout est magnifique entre la vénérable et paisible figure de la victime sous le sabre du bourreau et la hideuse convulsion des traits de l'assassin. Rarement on avait mieux mis le crime et la vertu face à face. Toutefois, si la verve abonde dans l'exécution, l'énergie déborde peut-être. Le peintre semble manquer un peu de mesure et de discrétion. J'ai peur qu'il n'ait ici abusé de l'horrible, comme, dans la cellule de l'abbé, il avait fait des lys et des roses. Je sais quelle méchante et sauvage compagnie était celle du *Sanglier des Ardennes*, mais je ne crois pas qu'il n'eût de convives à sa table que les bêtes fauves qui hurlent à l'épouvantable festin où nous convie l'artiste.

Une dernière observation qui s'adresse, non pas seulement à M. Cattermole, quoiqu'il la provoque principalement, mais à plusieurs autres notables peintres de *Pall-Mall* et même légèrement à M. Lewis.

Une idée téméraire préoccupe évidemment ces artistes estimables. Ils jugent l'aquarelle omnipotente et capable de rivaliser en tout point avec la peinture à l'huile. Bien mieux, hommes conséquens qu'ils sont, ils essaient de fortifier leur dire par leurs œuvres; nous ne sommes point accoutumés à décourager les tentatives difficiles et hardies; pourtant nous confessons n'avoir en celle-là qu'une médiocre confiance. Il se conçoit qu'en de certaines occasions l'aquarelle emprunte le secours d'une force et d'une énergie de moyens qui ne sont pas de son essence; — il ne se conçoit point qu'elle se veuille faire absolument énergique et forte contre sa nature. Du reste, elle peut, s'il lui plaît, étaler un papier égal en dimension aux plus larges toiles; elle peut le noircir à son aise et le charger de gomme; mais je tremble qu'elle n'ait le sort de la grenouille envieuse du bœuf. A cet effort immodéré, sans acquérir la puissance de sa rivale, ne perdra-t-elle pas la légèreté, la morbidesse, la transparence, ses qualités principales et essentielles?

A quoi bon d'ailleurs dépenser son talent en usurpations hasardeuses? A quoi bon cette rage de déplacer les limites sagement

posées des genres? Qui vous contraint de vous enfermer dans la salle étroite de Pall-Mall? Si la gloire de Claude et du Titien vous empêche de dormir, que ne trempez-vous votre pinceau aux mêmes couleurs éternelles où ils trempaient le leur? Dût *Somerset-House* vous fermer ses portes, ignorez-vous comme vous seriez bienvenus et fêtés chez vos frères, les associés libres de *Suffolk-Street?*

V.

Nous avons redescendu le *Strand*. Entrons à *Exeter-Hall*, où s'est établie la nouvelle société des peintres d'aquarelle. Cette dernière visite, si courte qu'elle soit, nous sera méritoire; car ce que nous avons vu d'exhibitions était bien pour nous satisfaire, et ce n'est pas la meilleure qui nous reste à voir.

Mais nous avons promis d'être équitables; nous avons promis de tout montrer, de ne soustraire aucune des pièces utiles aux juges. Achevons donc paisiblement notre besogne de rapporteur.

Ce qui recommande surtout la société nouvelle, c'est sa tendance marquée vers l'amélioration. Ainsi sa présente exhibition, qui est seulement la cinquième, est de beaucoup supérieure aux précédentes. L'année dernière encore, la salle était à peine tenable dix minutes, tant le méchant et le médiocre y dominaient; cette année, avec du loisir, on y peut passer une heure agréable.

Voilà les bénéfices que produit l'esprit d'association appliqué à l'art. L'association est doublement féconde. En assurant les progrès individuels, elle favorise le progrès général.

Ici, peu d'ouvrages frappent par l'habileté de l'ordonnance, le fini, la perfection du travail. Presque tout est à l'état d'ébauche; mais, sous la rude écorce de bien des essais informes, frémit une sève qui jaillira un jour en de luxurians feuillages.

Dans le très petit nombre des choses vraiment achevées, il convient de citer les bijoux de M. Downing. Ce sont le plus souvent des vues de la Tamise en hiver. C'est le grand fleuve où glissent les barques et les navires voilés de brume. Le ciel de Londres est là chargé de toutes ses vapeurs. C'est assurément le brouillard de la rivière, lui-même, que l'artiste a trouvé moyen de mettre sous

verre et d'encadrer. Ces jolies miniatures sont toutes, je l'avoue, un peu tristes; mais est-ce la faute de M. Downing, si le soleil est six mois de l'année sans vouloir luire pour la capitale de l'Angleterre?

Les marines et les paysages de M. Sheperd ne manquent ni de relief ni de vie. Mais l'inexpérience s'y trahit évidente. On reconnaît que le peintre tâtonne et cherche encore. Il n'est pas le maître de sa composition. Il caresse et prodigue les détails outre mesure. Ses peintures vous fatiguent et vous éblouissent. C'est qu'elles n'ont aucun centre. Il oublie d'y marquer le point visuel.

M. Warren, le dernier que nous ayons à nommer, possède une imagination vive et fertile; c'est dommage que le pinceau lui résiste autant et réalise si incomplètement sa pensée. Quelques-uns de ses trop nombreux ouvrages doivent être cependant mis à part, où la verve et l'originalité rachètent presque l'incorrection et la négligence.

L'Embarcation de la reine Élisabeth à Greenwich est une chaude et brillante illustration de la célèbre scène du roman de *Kenilworth*.

Il y a de la grandeur, il y a de l'orient dans cette peinture où nous voyons les statues colossales de Thèbes, au milieu de l'inondation du Nil, paisiblement assises sur leurs siéges de granit, et regardant, souriantes, le fleuve débordé qui monte à peine mouiller leurs pieds.

Une autre composition moins sérieuse caractérise mieux peut-être l'esprit d'invention de l artiste.

Des sylphes et des sylphides ont sommeillé tout le jour dans leurs calices de roses. Éveillés à la brune, voilà qu ils commencent de courir le jardin, sautant de touffes de fleurs en touffes de fleurs. Mais, grande aventure! sur une large feuille d'hortensia a resplendi tout à coup un ver luisant. Aussitôt les mains s'enlacent. Une ronde se forme autour de l'insecte radieux. L'orchestre même ne manquera pas à ce bal improvisé. L'un des sylphes a pris un pétale de chevrefeuille et l'embouche comme une trompette, tandis qu'un autre touche des fils d'une toile d'araignée, ainsi que d'une harpe. Entendez-vous le bruit des pas de la danse et les accords de la musique? vraiment il y a là un souffle de poésie fantastique tout shakspearien. Cette folie des fées de M. Warren ne déshonorerait pas les folles fantaisies de la reine Mab et de sa cour.

VI.

Nous avons promené le curieux à travers les quatre exhibitions où nous nous étions engagé de le conduire. Nous lui avons été le plus exact et le plus fidèle *cicerone* que nous avons pu. Si nous n'avons pas tout montré, au moins espérons-nous n'avoir rien omis qui dût être particulièrement admiré. Nous n'avons négligé aucun nom recommandé hautement par son mérite ou son illustration. Face à face avec les célébrités, nous nous sommes appliqué à découvrir le caractère habituel et général de leurs talens, plutôt qu'à détailler leur œuvre du jour. Ainsi avons-nous essayé, non pas tant d'asseoir notre propre appréciation sur une large base, que de mettre chacun en état de prononcer de soi-même, en parfaite connaissance.

A cet effet, quelques observations, déjà indiquées, veulent être rappelées et rapprochées, afin d'éclairer davantage la matière.

On a vu qu'en Angleterre même, d'honorables antagonistes de l'Académie déploraient amèrement et flétrissaient l'abandon des hautes régions de l'art. Mais cet abandon très réel provient de causes qui l'expliquent et l'excusent.

Il est incontestable que l'artiste ne saurait travailler uniquement pour la gloire. Il faut qu'il travaille d'abord pour vivre. La dure nécessité lui prescrit donc de faire, avant tout, des tableaux capables de plaire à ceux qui achètent. Michel-Ange lui-même n'aurait jamais peint la chapelle Sixtine, pour l'unique plaisir d'y empreindre gratuitement son immortalité.

Chez nos voisins, la difficulté d'aborder les sujets religieux serait double. L'église protestante les a arrachés de ses murs comme images profanes. Ainsi non-seulement il ne s'agit pas de les lui vendre, mais l'enthousiaste M. Haydon eût-il la fantaisie de se hisser jusqu'au dôme de Saint-Paul, afin de le décorer bénévolement, il courrait le risque d'être jeté hors du temple et poursuivi en sacrilége.

D'autre part, le gouvernement ne commande aucune sorte de tableaux. L'honorable chambre des communes n'a jamais estimé que le moindre *farthing* du budget dût être employé à l'encouragement de la peinture historique ou non historique. Parce qu'un club

s'est pris du désir d'avoir en son salon une bataille navale, c'est là pure exception, nullement coutume.

Or, à quel patronage l'art a-t-il été contraint d'avoir recours? Au patronage qui s'est offert. Au patronage des lords, au patronage des riches; mais quelles peintures demandaient les riches et les lords? Bien entendu ce n'était pas la grande histoire ; ce n'était ni la grande histoire religieuse, ni la grande histoire profane ; c'étaient de grands portraits en pied, pour les plus grands panneaux de leurs appartemens; et, pour les coins, de l'histoire en miniature, des chasses, du paysage et de l'aquarelle.

Ces considérations pesées, dont l'importance est grave, quand on veut impartialement juger la situation de l'art en Angleterre, il s'agit surtout d'examiner, si, dans les bornes encore larges et honorables où l'a enfermé la force majeure, il est suffisamment fécond et prospère, s'il compte assez de noms excellens qui l'autorisent et le recommandent. Là dessus, notre avis est affirmatif et nous pensons l'avoir établi de façon à ce que plus d'un autre s'y range.

Mais au milieu de tant de prospérité et d'excellence, s'écrie-t-on, y a-t-il une école anglaise? Y a-t-il une école anglaise plus qu'il n'y a une école française?

Oui, répondrons-nous encore, quoique moins absolument. Il n'y a point d'école anglaise si vous exigez le caractère rigoureusement tranché des vieilles écoles flamande, italienne et espagnole. Il y a une école anglaise plus qu'il n'y a une école française, en ce sens que l'art anglais s'est inspiré davantage et plus exclusivement du sol natal, de la nature indigène, du ciel du pays; en ce sens qu'il a traité plus de sujets purement nationaux et presque inintelligibles au dehors.

Mais l'art anglais est-il l'égal de l'art français? lui est-il supérieur?

Nous serions fort empêchés de répondre formellement à cette dernière question.

Toute comparaison est délicate et téméraire entre les gloires analogues de deux peuples rivaux, lorsque, des deux parts, les titres sont authentiques, nombreux, fortement appuyés.

Le rapprochement conviendrait mieux, si la balance penchait à ce point d'un côté, qu'il ne fût guère possible de garder un doute

sur la prééminence. Nous serions requis, par exemple, de déclarer notre opinion, touchant la double littérature des deux pays, que nous n'hésiterions pas à dire : la nouvelle littérature française arrive ; la nouvelle littérature anglaise s'en va.

Tel n'est point le cas en ce qui touche l'art. En France effectivement il arrive, il est arrivé; mais en Angleterre il est arrivé aussi et ne témoigne nul empressement de partir. Seulement, peut-être a-t-il chez les uns en élévation ce que chez les autres il regagne en largeur. Chez les Français, l'arbre, bouillonnant de sève, dresse vers le ciel une superbe cime. Chez leurs voisins, ses hautes branches se sont desséchées, mais il couvre la plaine d'épais et vastes rameaux.

Londres, le 10 juin 1836.

LORD FEELING.

IL NE FAUT
JURER DE RIEN.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

VAN BUCK, négociant.
VALENTIN VAN BUCK, son neveu.
UN ABBÉ.
UN MAÎTRE DE DANSE.
UN AUBERGISTE.
UN GARÇON.
LA BARONNE DE MANTES.
CÉCILE, sa fille.

(La scène est à Paris.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La chambre de Valentin.

VALENTIN assis. — Entre VAN BUCK.

VAN BUCK.

Monsieur mon neveu, je vous souhaite le bonjour.

VALENTIN.

Monsieur mon oncle, votre serviteur.

VAN BUCK.

Restez assis; j'ai à vous parler.

VALENTIN.

Asseyez-vous; j'ai donc à vous entendre. Veuillez vous mettre dans la bergère, et poser là votre chapeau.

VAN BUCK, s'asseyant.

Monsieur mon neveu, la plus longue patience et la plus robuste obstination doivent, l'une et l'autre, finir tôt ou tard. Ce qu'on tolère devient intolérable, incorrigible ce qu'on ne corrige pas; et qui vingt fois a jeté la perche à un fou qui veut se noyer, peut être forcé un jour ou l'autre de l'abandonner ou de périr avec lui.

VALENTIN.

Oh! oh! voilà qui est débuter, et vous avez là des métaphores qui se sont levées de grand matin.

VAN BUCK.

Monsieur, veuillez garder le silence, et ne pas vous permettre de me plaisanter. C'est vainement que les plus sages conseils, depuis trois ans, tentent de mordre sur vous. Une insouciance ou une fureur aveugle, des résolutions sans effet, mille prétextes inventés à plaisir, une maudite condescendance, tout ce que j'ai pu ou puis faire encore (mais, par ma barbe! je ne ferai plus rien!)...... Où me menez-vous à votre suite? Vous êtes aussi entêté....

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère.

VAN BUCK.

Non, monsieur, n'interrompez pas. Vous êtes aussi obstiné que je me suis, pour mon malheur, montré crédule et patient. Est-il croyable, je vous le demande, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans passe son temps comme vous le faites? De quoi servent mes remontrances, et quand prendrez-vous un état? Vous êtes pauvre, puisqu'au bout du compte vous n'avez de fortune que la mienne; mais, finalement, je ne suis pas moribond, et je digère encore vertement. Que comptez-vous faire d'ici à ma mort?

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère, et vous allez vous oublier.

VAN BUCK.

Non, monsieur, je sais ce que je fais; si je suis le seul de la famille qui se soit mis dans le commerce, c'est grace à moi, ne l'oubliez pas, que les débris d'une fortune détruite ont pu encore se relever. Il vous sied bien de sourire quand je parle; si je n'avais pas vendu du guingan à Anvers, vous seriez maintenant à l'hôpital, avec votre robe de chambre à fleurs. Mais, Dieu merci, vos chiennes de bouillottes....

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, voilà le trivial; vous changez de ton; vous vous oubliez; vous aviez mieux commencé que cela.

VAN BUCK.

Sacrebleu! tu te moques de moi. Je ne suis bon apparemment qu'à payer tes lettres de change? J'en ai reçu une ce matin: soixante louis! Te railles-tu des gens? il te sied bien de faire le fashionable (que le diable soit des mots anglais!) quand tu ne peux pas payer ton tailleur! C'est autre chose de descendre d'un beau cheval pour retrouver au fond d'un hôtel une bonne famille opulente, ou de sauter à bas d'un carrosse de louage pour grimper deux ou trois étages. Avec tes gilets de satin, tu demandes, en rentrant du bal, ta chandelle à ton portier, et il regimbe quand il n'a pas eu ses étrennes. Dieu sait si tu les lui donnes tous les ans! Lancé dans un monde plus riche que toi, tu puises chez tes amis le dédain de toi-même; tu portes ta barbe en pointe et tes cheveux sur les épaules, comme si tu n'avais pas seulement de quoi acheter un ruban pour te faire une queue. Tu écrivailles dans les gazettes, tu es capable de te faire saint-simonien quand tu n'auras plus ni sou ni maille, et cela viendra, je t'en réponds. Va, va, un écrivain public est plus estimable que toi. Je finirai par te couper les vivres, et tu mourras dans un grenier.

VALENTIN.

Mon bon oncle Van Buck, je vous respecte et je vous aime. Faites-moi la grace de m'écouter. Vous avez payé ce matin une lettre de change à mon intention. Quand vous êtes venu, j'étais à la fenêtre, et je vous ai vu arriver; vous méditiez un sermon juste aussi long qu'il y a d'ici chez vous. Épargnez, de grace, vos paroles. Ce que vous pensez, je le sais; ce que vous dites, vous ne le pensez pas toujours; ce que vous faites, je vous en remercie. Que j'aie des dettes et que je ne sois bon à rien, cela se peut; qu'y voulez-vous faire? Vous avez soixante mille livres de rente....

VAN BUCK.

Cinquante.

VALENTIN.

Soixante, mon oncle; vous n'avez pas d'enfans, et vous êtes plein de bonté pour moi. Si j'en profite, où est le mal? Avec soixante bonnes mille livres de rente....

VAN BUCK.

Cinquante, cinquante; pas un denier de plus.

VALENTIN.

Soixante; vous me l'avez dit vous-même.

VAN BUCK.

Jamais. Où as-tu pris cela?

VALENTIN.

Mettons cinquante. Vous êtes jeune, gaillard encore, et bon vivant. Croyez-vous que cela me fâche, et que j'aie soif de votre bien? Vous ne me faites pas tant d'injure, et vous savez que les mauvaises têtes n'ont pas toujours les plus mauvais cœurs. Vous me querellez de ma robe de chambre : vous en avez porté bien d'autres. Ma barbe en pointe ne veut pas dire que je sois un saint-simonien : je respecte trop l'héritage. Vous vous plaignez de mes gilets; voulez-vous qu'on sorte en chemise? Vous me dites que je suis pauvre, et que mes amis ne le sont pas; tant mieux pour eux, ce n'est pas ma faute. Vous imaginez qu'ils me gâtent et que leur exemple me rend dédaigneux : je ne le suis que de ce qui m'ennuie, et puisque vous payez mes dettes, vous voyez bien que je n'emprunte pas. Vous me reprochez d'aller en fiacre : c'est que je n'ai pas de voiture. Je prends, dites-vous, en rentrant, ma chandelle chez mon portier : c'est pour ne pas monter sans lumière; à quoi bon se casser le cou? Vous voudriez me voir un état : faites-moi nommer premier ministre, et vous verrez comme je ferai mon chemin. Mais quand je serai surnuméraire dans l'entresol d'un avoué, je vous demande ce que j'y apprendrai, sinon que tout est vanité. Vous dites que je joue à la bouillotte : c'est que j'y gagne quand j'ai brelan; mais soyez sûr que je n'y perds pas plus tôt que je me repens de ma sottise. Ce serait, dites-vous, autre chose, si je descendais d'un beau cheval, pour entrer dans un bon hôtel : je le crois bien; vous en parlez à votre aise. Vous ajoutez que vous êtes fier, quoique vous ayez vendu du guingan; et plût à Dieu que j'en vendisse! ce serait la preuve que je pourrais en acheter. Pour ma noblesse, elle m'est aussi chère qu'elle peut vous l'être à vous-même; mais c'est pourquoi je ne m'attèle pas, ni plus que moi les chevaux de pur sang. Tenez, mon oncle, ou je me trompe, ou vous n'avez pas déjeuné. Vous êtes resté le cœur à jeun sur cette maudite lettre de change; avalons-la de compagnie, je vais demander le chocolat. (Il sonne. On sert à déjeuner.)

VAN BUCK.

Quel déjeuner! Le diable m'emporte! tu vis comme un prince.

VALENTIN.

Eh! que voulez-vous? quand on meurt de faim, il faut bien tâcher de se distraire. (Ils s'attablent.)

VAN BUCK.

Je suis sûr que, parce que je me mets là, tu te figures que je te pardonne.

VALENTIN.

Moi? pas du tout. Ce qui me chagrine, lorsque vous êtes irrité, c'est qu'il vous échappe malgré vous des expressions d'arrière-boutique. Oui, sans le savoir, vous vous écartez de cette fleur de politesse qui vous distingue particulièrement; mais quand ce n'est pas devant témoins, vous comprenez que je ne vais pas le dire.

VAN BUCK.

C'est bon, c'est bon, il ne m'échappe rien. Mais brisons là, et parlons d'autre chose; tu devrais bien te marier.

VALENTIN.

Seigneur, mon Dieu! qu'est-ce que vous dites?

VAN BUCK.

Donne-moi à boire. Je dis que tu prends de l'âge, et que tu devrais te marier.

VALENTIN.

Mais, mon oncle, qu'est-ce que je vous ai fait?

VAN BUCK.

Tu m'as fait des lettres de change. Mais quand tu ne m'aurais rien fait, qu'a donc le mariage de si effroyable? Voyons, parlons sérieusement. Tu serais, parbleu, bien à plaindre quand on te mettrait ce soir dans les bras une jolie fille bien élevée, avec cinquante mille écus sur ta table pour t'égayer demain matin au réveil. Voyez un peu le grand malheur, et comme il y a de quoi faire l'ombrageux! Tu as des dettes, je te les paierais; une fois marié, tu te rangeras. Mademoiselle de Mantes a tout ce qu'il faut.....

VALENTIN.

Mademoiselle de Mantes! Vous plaisantez?

VAN BUCK.

Puisque son nom m'est échappé, je ne plaisante pas. C'est d'elle qu'il s'agit, et si tu veux...

VALENTIN.

Et si elle veut. C'est comme dit la chanson :

Je sais bien qu'il ne tiendrait qu'à moi
De l'épouser, si elle voulait.

VAN BUCK.

Non; c'est de toi que cela dépend. Tu es agréé; tu lui plais.

VALENTIN.

Je ne l'ai jamais vue de ma vie.

VAN BUCK.

Cela ne fait rien; je te dis que tu lui plais.

VALENTIN.

En vérité?

VAN BUCK.

Je t'en donne ma parole.

VALENTIN.

Eh bien donc! elle me déplaît.

VAN BUCK.

Pourquoi?

VALENTIN.

Par la même raison que je lui plais.

VAN BUCK.

Cela n'a pas le sens commun, de dire que les gens nous déplaisent, quand nous ne les connaissons pas.

VALENTIN.

Comme de dire qu'ils nous plaisent. Je vous en prie, ne parlons plus de cela.

VAN BUCK.

Mais, mon ami, en y réfléchissant (donne-moi à boire), il faut faire une fin.

VALENTIN.

Assurément, il faut mourir une fois dans sa vie.

VAN BUCK.

J'entends qu'il faut prendre un parti, et se caser. Que deviendras-tu? Je t'en avertis, un jour ou l'autre, je te laisserai là malgré moi. Je n'entends pas que tu me ruines, et si tu veux être mon héritier, encore faut-il que tu puisses m'attendre. Ton mariage me coûterait, c'est vrai, mais une fois pour toutes, et moins en somme que tes folies. Enfin, j'aime mieux me débarrasser de toi; pense à cela : veux-tu une jolie femme, tes dettes payées, et vivre en repos?

VALENTIN.

Puisque vous y tenez, mon oncle, et que vous parlez sérieusement, sérieusement je vais vous répondre; prenez du pâté, et écoutez-moi.

VAN BUCK.

Voyons, quel est ton sentiment?

VALENTIN.

Sans vouloir remonter bien haut, ni vous lasser par trop de préambules, je commencerai par l'antiquité. Est-il besoin de vous rappeler la manière dont fut traité un homme qui ne l'avait mérité en rien, qui toute sa vie fut d'humeur douce, jusqu'à reprendre, même après sa

faute, celle qui l'avait si outrageusement trompé? Frère d'ailleurs d'un puissant monarque, et couronné bien mal à propos....

VAN BUCK.

De qui diantre me parles-tu?

VALENTIN.

De Ménélas, mon oncle.

VAN BUCK.

Que le diable t'emporte et moi avec! Je suis bien sot de t'écouter.

VALENTIN.

Pourquoi? Il me semble tout simple....

VAN BUCK.

Maudit gamin! cervelle fêlée! il n'y a pas moyen de te faire dire un mot qui ait le sens commun. (Il se lève.) Allons! finissons! en voilà assez. Aujourd'hui la jeunesse ne respecte rien.

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous allez vous mettre en colère.

VAN BUCK.

Non, monsieur; mais, en vérité, c'est une chose inconcevable. Imagine-t-on qu'un homme de mon âge serve de jouet à un bambin? Me prends-tu pour ton camarade, et faudra-t-il te répéter....

VALENTIN.

Comment! mon oncle, est-il possible que vous n'ayez jamais lu Homère?

VAN BUCK, se rasseyant.

Eh bien! quand je l'aurais lu?

VALENTIN.

Vous me parlez de mariage; il est tout simple que je vous cite le plus grand mari de l'antiquité.

VAN BUCK.

Je me soucie bien de tes proverbes. Veux-tu répondre sérieusement?

VALENTIN.

Soit; trinquons à cœur ouvert; je ne serai compris de vous que si vous voulez bien ne pas m'interrompre. Je ne vous ai pas cité Ménélas pour faire parade de ma science, mais pour ne pas nommer beaucoup d'honnêtes gens; faut-il m'expliquer sans réserve?

VAN BUCK.

Oui, sur-le-champ, ou je m'en vais.

VALENTIN.

J'avais seize ans, et je sortais du collége, quand une belle dame de

notre connaissance me distingua pour la première fois. A cet âge-là, peut-on savoir ce qui est innocent ou criminel? J'étais un soir chez ma maîtresse, au coin du feu, son mari en tiers. Le mari se lève et dit qu'il va sortir. A ce mot, un regard rapide, échangé entre ma belle et moi, me fait bondir le cœur de joie. Nous allions être seuls! Je me retourne, et vois le pauvre homme mettant ses gants. Ils étaient en daim de couleur verdâtre, trop larges, et décousus au pouce. Tandis qu'il y enfonçait ses mains, debout au milieu de la chambre, un imperceptible sourire passa sur le coin des lèvres de la femme, et dessina comme une ombre légère les deux fossettes de ses joues. L'œil d'un amant voit seul de tels sourires, car on les sent plus qu'on ne les voit. Celui-ci m'alla jusqu'à l'ame, et je l'avalai comme un sorbet. Mais, par une bizarrerie étrange, le souvenir de ce moment de délices se lia invinciblement dans ma tête à celui de deux grosses mains rouges se débattant dans des gants verdâtres; et je ne sais ce que ces mains, dans leur opération confiante, avaient de triste et de piteux, mais je n'y ai jamais pensé depuis sans que le féminin sourire ne vînt me chatouiller le coin des lèvres, et j'ai juré que jamais femme au monde ne me ganterait de ces gants-là.

VAN BUCK.

C'est-à-dire qu'en franc libertin, tu doutes de la vertu des femmes, et que tu as peur que les autres ne te rendent le mal que tu leur as fait.

VALENTIN.

Vous l'avez dit; j'ai peur du diable, et je ne veux pas être ganté.

VAN BUCK.

Bah! c'est une idée de jeune homme.

VALENTIN.

Comme il vous plaira, c'est la mienne; dans une trentaine d'années, si j'y suis, ce sera une idée de vieillard, car je ne me marierai jamais.

VAN BUCK.

Prétends-tu que toutes les femmes soient fausses, et que tous les maris soient trompés?

VALENTIN.

Je ne prétends rien, et je n'en sais rien. Je prétends, quand je vais dans la rue, ne pas me jeter sous les roues des voitures; quand je dîne, ne pas manger de merlan; quand j'ai soif, ne pas boire dans un verre cassé, et, quand je vois une femme, ne pas l'épouser; et encore je ne suis pas sûr de n'être ni écrasé, ni étranglé, ni brèche-dent, ni...

VAN BUCK.

Fi donc! mademoiselle de Mantes est sage et bien élevée; c'est une bonne petite fille.

VALENTIN.

A Dieu ne plaise que j'en dise du mal! elle est sans doute la meilleure du monde. Elle est bien élevée, dites-vous? Quelle éducation a-t-elle reçue? La conduit-on au bal, au spectacle, aux courses de chevaux? Sort-elle seule en fiacre, le matin, à midi, pour revenir à six heures? A-t-elle une femme de chambre adroite, un escalier dérobé? A-t-elle vu *la Tour de Nesle*, et lit-elle les romans de M. de Balzac? La mène-t-on, après un bon dîner, les soirs d'été, quand le vent est au sud, voir lutter aux Champs-Élysées dix ou douze gaillards nus, aux épaules carrées? A-t-elle pour maître un beau valseur, grave et frisé, au jarret prussien, qui lui serre les doigts quand elle a bu du punch? Reçoit-elle des visites en tête-à-tête, l'après-midi, sur un sopha élastique, sous le demi-jour d'un rideau rose? A-t-elle à sa porte un verrou doré, qu'on pousse du petit doigt en tournant la tête, et sur lequel retombe mollement une tapisserie sourde et muette? Met-elle son gant dans son verre lorsqu'on commence à passer le champagne? Fait-elle semblant d'aller au bal de l'Opéra, pour s'éclipser un quart d'heure, courir chez Musard, et revenir bâiller? Lui a-t-on appris, quand Rubini chante, à ne montrer que le blanc de ses yeux, comme une colombe amoureuse? Passe-t-elle l'été à la campagne chez une amie pleine d'expérience, qui en répond à sa famille, et qui, le soir, la laisse au piano, pour se promener sous les charmilles, en chuchotant avec un hussard? Va-t-elle aux eaux? A-t-elle des migraines?

VAN BUCK.

Jour de Dieu! qu'est-ce que tu dis là!

VALENTIN.

C'est que si elle ne sait rien de tout cela, on ne lui a pas appris grand'-chose; car, dès qu'elle sera femme, elle le saura, et alors qui peut rien prévoir?

VAN BUCK.

Tu as de singulières idées sur l'éducation des femmes. Voudrais-tu pas qu'on les suivît?

VALENTIN.

Non; mais je voudrais qu'une jeune fille fût une herbe dans un bois, et non une plante dans une caisse. Allons, mon oncle, venez aux Tuileries, et ne parlons plus de tout cela.

VAN BUCK.

Tu refuses mademoiselle de Mantes?

VALENTIN.

Pas plus qu'une autre, mais ni plus ni moins.

VAN BUCK.

Tu me feras damner; tu es incorrigible. J'avais les plus belles espérances; cette fille-là sera très riche un jour; tu me ruineras, et tu iras au diable; voilà tout ce qui arrivera. Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que tu veux?

VALENTIN.

Vous donner votre canne et votre chapeau, pour prendre l'air, si cela vous convient.

VAN BUCK.

Je me soucie bien de prendre l'air! Je te déshérite, si tu refuses de te marier.

VALENTIN.

Vous me déshéritez, mon oncle?

VAN BUCK.

Oui, par le ciel! j'en fais serment! Je serai aussi obstiné que toi, et nous verrons qui des deux cédera.

VALENTIN.

Vous me déshéritez par écrit, ou seulement de vive voix?

VAN BUCK.

Par écrit, insolent que tu es!

VALENTIN.

Et à qui laisserez-vous votre bien? Vous fonderez donc un prix de vertu, ou un concours de grammaire latine?

VAN BUCK.

Plutôt que de me laisser ruiner par toi, je me ruinerai tout seul et à mon plaisir.

VALENTIN.

Il n'y a plus de loterie ni de jeu; vous ne pourrez jamais tout boire.

VAN BUCK.

Je quitterai Paris; je retournerai à Anvers; je me marierai moi-même, s'il le faut, et je te ferai six cousins germains.

VALENTIN.

Et moi, je m'en irai à Alger; je me ferai trompette de dragons, j'épouserai une Ethiopienne, et je vous ferai vingt-quatre petits neveux, noirs comme de l'encre, et bêtes comme des pots.

VAN BUCK.

Jour de ma vie! si je prends ma canne.....

VALENTIN.

Tout beau, mon oncle! prenez garde, en frappant, de casser votre bâton de vieillesse.

VAN BUCK (l'embrassant).

Ah! malheureux! tu abuses de moi!

VALENTIN.

Écoutez-moi; le mariage me répugne; mais pour vous, mon bon oncle, je me déciderai à tout. Quelque bizarre que puisse vous sembler ce que je vais vous proposer, promettez-moi d'y souscrire sans réserve, et, de mon côté, j'engage ma parole.

VAN BUCK.

De quoi s'agit-il? Dépêche-toi.

VALENTIN.

Promettez d'abord, je parlerai ensuite.

VAN BUCK.

Je ne le puis pas sans rien savoir.

VALENTIN.

Il le faut, mon oncle; c'est indispensable.

VAN BUCK.

Eh bien! soit, je te le promets.

VALENTIN.

Si vous voulez que j'épouse mademoiselle de Mantes, il n'y a pour cela qu'un moyen, c'est de me donner la certitude qu'elle ne me mettra jamais aux mains la paire de gants dont nous parlions.

VAN BUCK.

Et que veux-tu que j'en sache?

VALENTIN.

Il y a pour cela des probabilités qu'on peut calculer aisément. Convenez-vous que si j'avais l'assurance qu'on peut la séduire en huit jours, j'aurais grand tort de l'épouser?

VAN BUCK.

Certainement. Quelle apparence?...

VALENTIN.

Je ne vous demande pas un plus long délai. La baronne ne m'a jamais vu, non plus que la fille; vous allez faire atteler, et vous irez leur faire visite. Vous leur direz qu'à votre grand regret, votre neveu reste garçon; j'arriverai au château une heure après vous, et vous aurez soin de ne pas me reconnaître; voilà tout ce que je vous demande, le reste ne regarde que moi.

VAN BUCK.

Mais tu m'effraies. Qu'est-ce que tu veux faire? A quel titre te présenter?

VALENTIN.

C'est mon affaire ; ne me reconnaissez pas, voilà tout ce dont je vous charge. Je passerai huit jours au château ; j'ai besoin d'air, et cela me fera du bien. Vous y resterez si vous voulez.

VAN BUCK.

Deviens-tu fou? et que prétends-tu faire? Séduire une jeune fille en huit jours? Faire le galant sous un nom supposé? La belle trouvaille! Il n'y a pas de conte de fées où ces niaiseries ne soient rebattues. Me prends-tu pour un oncle du Gymnase?

VALENTIN.

Il est deux heures, allons-nous-en chez vous. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

Au château.

LA BARONNE, CÉCILE, UN ABBÉ, UN MAITRE DE DANSE.

(La baronne, assise, cause avec l'abbé en faisant de la tapisserie. Cécile prend sa leçon de danse.)

LA BARONNE.

C'est une chose assez singulière que je ne trouve pas mon peloton bleu.

L'ABBÉ.

Vous le teniez il y a un quart d'heure ; il aura roulé quelque part.

LE MAITRE DE DANSE.

Si mademoiselle veut faire encore la poule, nous nous reposerons après cela.

CÉCILE.

Je veux apprendre la valse à deux temps.

LE MAITRE DE DANSE.

Madame la baronne s'y oppose. Ayez la bonté de tourner la tête, et de me faire des oppositions.

L'ABBÉ.

Que pensez-vous, madame, du dernier sermon? ne l'avez-vous pas entendu?

LA BARONNE.

C'est vert et rose, sur fond noir, pareil au petit meuble d'en haut.

L'ABBÉ.

Plait-il ?

LA BARONNE.

Ah ! pardon, je n'y étais pas.

L'ABBÉ.

J'ai cru vous y apercevoir.

LA BARONNE.

Où donc ?

L'ABBÉ.

A Saint-Roch, dimanche dernier.

LA BARONNE.

Mais oui, très bien. Tout le monde pleurait ; le baron ne faisait que se moucher. Je m'en suis allée à la moitié, parce que ma voisine avait des odeurs, et que je suis dans ce moment-ci entre les bras des homœopathes.

LE MAITRE DE DANSE.

Mademoiselle, j'ai beau vous le dire, vous ne faites pas d'oppositions. Détournez donc légèrement la tête, et arrondissez-moi les bras.

CÉCILE.

Mais, monsieur, quand on veut ne pas tomber, il faut bien regarder devant soi.

LE MAITRE DE DANSE.

Fi donc ! C'est une chose horrible. Tenez, voyez ; y a-t-il rien de plus simple ? Regardez-moi ; est-ce que je tombe ? Vous allez à droite, vous regardez à gauche ; vous allez à gauche, vous regardez à droite ; il n'y a rien de plus naturel.

LA BARONNE.

C'est une chose inconcevable que je ne trouve pas mon peloton bleu.

CÉCILE.

Maman, pourquoi ne voulez-vous donc pas que j'apprenne la valse à deux temps ?

LA BARONNE.

Parce que c'est indécent. Avez-vous lu *Jocelyn ?*

L'ABBÉ.

Oui, madame, il y a de beaux vers ; mais le fond, je vous l'avouerai...

LA BARONNE.

Le fond est noir ; tout le petit meuble l'est ; vous verrez cela sur du palissandre.

CÉCILE.

Mais, maman, miss Clary valse bien, et mesdemoiselles de Raimbaut aussi.

LA BARONNE.

Miss Clary est Anglaise, mademoiselle. Je suis sûre, l'abbé, que vous vous êtes assis dessus.

L'ABBÉ.

Moi, madame! sur miss Clary!

LA BARONNE.

Eh! c'est mon peloton, le voilà. Non, c'est du rouge; où est-il passé?

L'ABBÉ.

Je trouve la scène de l'évêque fort belle; il y a certainement du génie, beaucoup de talent, et de la facilité.

CÉCILE.

Mais, maman, de ce qu'on est Anglaise, pourquoi est-ce décent de valser?

LA BARONNE.

Il y a aussi un roman que j'ai lu, qu'on m'a envoyé de chez Mongie. Je ne sais plus le nom, ni de qui c'était. L'avez-vous lu? C'est assez bien écrit.

L'ABBÉ.

Oui, madame. Il semble qu'on ouvre la grille. Attendez-vous quelque visite?

LA BARONNE.

Ah! c'est vrai; Cécile, écoutez.

LE MAITRE DE DANSE.

Madame la baronne veut vous parler, mademoiselle.

L'ABBÉ.

Je ne vois pas entrer de voiture; ce sont des chevaux qui vont sortir.

CÉCILE, s'approchant.

Vous m'avez appelée, maman?

LA BARONNE.

Non. Ah! oui. Il va venir quelqu'un; baissez-vous donc que je vous parle à l'oreille. C'est un parti. Etes-vous coiffée?

CÉCILE.

Un parti?

LA BARONNE.

Oui, très convenable. — Vingt-cinq à trente ans, ou plus jeune; non, je n'en sais rien; très bien; allez danser.

CÉCILE.

Mais, maman, je voulais vous dire...

LA BARONNE.

C'est incroyable où est allé ce peloton. Je n'en ai qu'un de bleu, et il faut qu'il s'envole.

(Entre Van Buck.)

VAN BUCK.

Madame la Baronne, je vous souhaite le bonjour. Mon neveu n'a pu venir avec moi; il m'a chargé de vous présenter ses regrets, et d'excuser son manque de parole.

LA BARONNE.

Ah, bah! vraiment? il ne vient pas? Voilà ma fille qui prend sa leçon; permettez-vous qu'elle continue? Je l'ai fait descendre, parce que c'est trop petit chez elle.

VAN BUCK.

J'espère bien ne déranger personne. Si mon écervelé de neveu...

LA BARONNE.

Vous ne voulez pas boire quelque chose? Asseyez-vous donc. Comment allez-vous?

VAN BUCK.

Mon neveu, madame, est bien fâché...

LA BARONNE.

Écoutez donc que je vous dise. L'abbé, vous nous restez, pas vrai? Eh bien! Cécile, qu'est-ce qui t'arrive?

LE MAÎTRE DE DANSE.

Mademoiselle est lasse, madame.

LA BARONNE.

Chansons! si elle était au bal, et qu'il fût quatre heures du matin, elle ne serait pas lasse, c'est clair comme le jour. Dites-moi donc, vous: (bas à Van Buck) est-ce que c'est manqué?

VAN BUCK.

J'en ai peur; et s'il faut tout dire...

LA BARONNE.

Ah, bah! il refuse? Eh bien! c'est joli.

VAN BUCK.

Mon dieu, madame, n'allez pas croire qu'il y ait là de ma faute en rien. Je vous jure bien par l'ame de mon père...

LA BARONNE.

Enfin il refuse, pas vrai? C'est manqué?

VAN BUCK.

Mais, madame, si je pouvais, sans mentir....

LA BARONNE.

(On entend un grand tumulte au dehors.)

Qu'est-ce que c'est? regardez donc, l'abbé.

L'ABBÉ.

Madame, c'est une voiture versée devant la porte du château. On apporte ici un jeune homme qui semble privé de sentiment.

LA BARONNE.

Ah ! mon Dieu, un mort qui m'arrive ! Qu'on arrange vite la chambre verte. Venez, Van Buck, donnez-moi le bras. (Ils sortent.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une allée sous une charmille.

Entrent VAN BUCK et VALENTIN, qui a le bras en écharpe.

VAN BUCK.

Est-il possible, malheureux garçon, que tu te sois réellement démis le bras?

VALENTIN.

Il n'y a rien de plus possible; c'est même probable, et, qui pis est, assez douloureusement réel.

VAN BUCK.

Je ne sais lequel, dans cette affaire, est le plus à blâmer de nous deux. Vit-on jamais pareille extravagance !

VALENTIN.

Il fallait bien trouver un prétexte pour m'introduire convenablement. Quelle raison voulez-vous qu'on ait de se présenter ainsi incognito à une famille respectable? J'avais donné un louis à mon postillon en lui demandant sa parole de me verser devant le château. C'est un honnête homme, il n'y a rien à lui dire, et son argent est parfaitement gagné; il a mis sa roue dans le fossé avec une constance héroïque. Je me suis démis le bras, c'est ma faute ; mais j'ai versé, et je ne me plains pas. Au contraire, j'en suis bien aise; cela donne aux choses un air de vérité qui intéresse en ma faveur.

VAN BUCK.

Que vas-tu faire? et quel est ton dessein?

VALENTIN.

Je ne viens pas du tout ici pour épouser mademoiselle de Mantes, mais

uniquement pour vous prouver que j'aurais tort de l'épouser. Mon plan est fait, ma batterie pointée; et, jusqu'ici, tout va à merveille. Vous avez tenu votre promesse comme Régulus ou Hernani. Vous ne m'avez pas appelé mon neveu, c'est le principal et le plus difficile; me voilà reçu, hébergé, couché dans une belle chambre verte, de la fleur d'orange sur ma table, et des rideaux blancs à mon lit. C'est une justice à rendre à votre baronne, elle m'a aussi bien recueilli que mon postillon m'a versé. Maintenant, il s'agit de savoir si tout le reste ira à l'avenant. Je compte d'abord faire ma déclaration, secondement écrire un billet.....

VAN BUCK.

C'est inutile, je ne souffrirai pas que cette mauvaise plaisanterie s'achève.

VALENTIN.

Vous dédire! comme vous voudrez; je me dédis aussi sur-le-champ.

VAN BUCK.

Mais, mon neveu.....

VALENTIN.

Dites un mot, je reprends la poste et retourne à Paris; plus de parole, plus de mariage; vous me déshériterez si vous voulez.

VAN BUCK.

C'est un guêpier incompréhensible, et il est inoui que je sois fourré là. Mais enfin, voyons, explique-toi!

VALENTIN.

Songez, mon oncle, à notre traité. Vous m'avez dit et accordé que, s'il était prouvé que ma future devait me ganter de certains gants, je serais un fou d'en faire ma femme. Par conséquent, l'épreuve étant admise, vous trouverez bon, juste et convenable qu'elle soit aussi complète que possible. Ce que je dirai, sera bien dit; ce que j'essaierai, bien essayé, et ce que je pourrai faire, bien fait; vous ne me chercherez pas chicane, et j'ai carte blanche en tous cas.

VAN BUCK.

Mais, monsieur, il y a pourtant de certaines bornes, de certaines choses — Je vous prie de remarquer que si vous allez vous prévaloir — Miséricorde! comme tu y vas!

VALENTIN.

Si notre future est telle que vous la croyez et que vous me l'avez représentée, il n'y a pas le moindre danger, et elle ne peut que s'en trouver plus digne. Figurez-vous que je suis le premier venu; je suis amoureux de mademoiselle de Mantes, vertueuse épouse de Valentin Van Buck; songez comme la jeunesse du jour est entreprenante et hardie! que ne fait-on

pas, d'ailleurs, quand on aime? Quelles escalades, quelles lettres de quatre pages, quels torrens de larmes, quels cornets de dragées! Devant quoi recule un amant? De quoi peut-on lui demander compte? Quel mal fait-il, et de quoi s'offenser? il aime, ô mon oncle Van Buck! Rappelez-vous le temps où vous aimiez.

VAN BUCK.

De tout temps j'ai été décent, et j'espère que vous le serez, sinon je dis tout à la baronne.

VALENTIN.

Je ne compte rien faire qui puisse choquer personne. Je compte d'abord faire ma déclaration; secondement, écrire plusieurs billets; troisièmement, gagner la fille de chambre; quatrièmement, rôder dans les petits coins; cinquièmement, prendre l'empreinte des serrures avec de la cire à cacheter; sixièmement, faire une échelle de cordes, et couper les vitres avec ma bague; septièmement, me mettre à genou par terre en récitant *la Nouvelle Héloïse*; et huitièmement, si je ne réussis pas, m'aller noyer dans la pièce d'eau; mais je vous jure d'être décent, et de ne pas dire un seul gros mot, ni rien qui blesse les convenances.

VAN BUCK.

Tu es un roué et un impudent; je ne souffrirai rien de pareil.

VALENTIN.

Mais pensez donc que tout ce que je vous dis là, dans quatre ans d'ici un autre le fera, si j'épouse mademoiselle de Mantes; et comment voulez-vous que je sache de quelle résistance elle est capable, si je ne l'ai d'abord essayé moi-même? Un autre tentera bien plus encore, et aura devant lui un bien autre délai; en ne demandant que huit jours, j'ai fait un acte de grande humilité.

VAN BUCK.

C'est un piége que tu m'as tendu; jamais je n'ai prévu cela.

VALENTIN.

Et que pensiez-vous donc prévoir, quand vous avez accepté la gageure?

VAN BUCK.

Mais, mon ami, je pensais, je croyais — je croyais que tu allais faire ta cour... mais poliment... à cette jeune personne, comme par exemple, de lui... de lui dire... Ou si par hasard... et encore je n'en sais rien... Mais que diable! tu es effrayant.

VALENTIN.

Tenez! voilà la blanche Cécile qui nous arrive à petits pas. Entendez-vous craquer le bois sec? La mère tapisse avec son abbé. Vite, fourrez-

vous dans la charmille. Vous serez témoin de la première escarmouche, et vous m'en direz votre avis.

VAN BUCK.

Tu l'épouseras si elle te reçoit mal? (Il se cache dans la charmille.)

VALENTIN.

Laissez-moi faire, et ne bougez pas. Je suis ravi de vous avoir pour spectateur, et l'ennemi détourne l'allée. Puisque vous m'avez appelé fou, je veux vous montrer qu'en fait d'extravagances, les plus fortes sont les meilleures. Vous allez voir, avec un peu d'adresse, ce que rapportent les blessures honorables reçues pour plaire à la beauté. Considérez cette démarche pensive, et faites-moi la grâce de me dire si ce bras estropié ne me sied pas. Eh! que voulez-vous? C'est qu'on est pâle; il n'y a au monde que cela :

Un jeune malade à pas lents.....

Surtout, pas de bruit; voici l'instant critique; respectez la foi des sermens. Je vais m'asseoir au pied d'un arbre, comme un pasteur des temps passés.

(Entre Cécile un livre à la main.)

VALENTIN.

Déjà levée, mademoiselle, et seule à cette heure dans le bois?

CÉCILE.

C'est vous, monsieur? je ne vous reconnaissais pas. Comment se porte votre foulure?

VALENTIN, à part.

Foulure! Voilà un vilain mot. (Haut.) C'est trop de grâce que vous me faites, et il y a de certaines blessures qu'on ne sent jamais qu'à demi.

CÉCILE.

Vous a-t-on servi à déjeuner?

VALENTIN.

Vous êtes trop bonne; de toutes les vertus de votre sexe, l'hospitalité est la moins commune, et on ne la trouve nulle part aussi douce, aussi précieuse que chez vous; et si l'intérêt qu'on m'y témoigne...

CÉCILE.

Je vais dire qu'on vous monte un bouillon. (Elle sort.)

VAN BUCK, rentrant.

Tu l'épouseras! tu l'épouseras! Avoue qu'elle a été parfaite. Quelle naïveté! quelle pudeur divine! On ne peut pas faire un meilleur choix.

VALENTIN.

Un moment, mon oncle, un moment; vous allez bien vite en besogne.

VAN BUCK.

Pourquoi pas ? Il n'en faut pas plus ; tu vois clairement à qui tu as affaire, et ce sera toujours de même. Que tu seras heureux avec cette femme-là ! Allons tout dire à la baronne ; je me charge de l'apaiser.

VALENTIN.

Bouillon ! Comment une jeune fille peut-elle prononcer ce mot-là ? Elle me déplaît ; elle est laide et sotte. Adieu, mon oncle, je retourne à Paris.

VAN BUCK.

Plaisantez-vous ? où est votre parole ? Est-ce ainsi qu'on se joue de moi ? Que signifient ces yeux baissés, et cette contenance défaite ? Est-ce à dire que vous me prenez pour un libertin de votre espèce, et que vous vous servez de ma folle complaisance, comme d'un manteau pour vos méchans desseins ? N'est-ce donc vraiment qu'une séduction que vous venez tenter ici sous le masque de cette épreuve ! Jour de Dieu ! si je le croyais !...

VALENTIN.

Elle me déplaît, ce n'est pas ma faute, et je n'en ai pas répondu.

VAN BUCK.

En quoi peut-elle vous déplaire ? Elle est jolie, ou je ne m'y connais pas. Elle a les yeux longs et bien fendus, des cheveux superbes, une taille passable. Elle est parfaitement bien élevée ; elle sait l'anglais et l'italien ; elle aura trente mille livres de rente, et en attendant une très belle dot. Quel reproche pouvez-vous lui faire, et pour quelle raison n'en voulez-vous pas ?

VALENTIN.

Il n'y a jamais de raison à donner pourquoi les gens plaisent ou déplaisent. Il est certain qu'elle me déplaît, elle, sa foulure et son bouillon.

VAN BUCK.

C'est votre amour-propre qui souffre. Si je n'avais pas été là, vous seriez venu me faire cent contes sur votre premier entretien, et vous targuer de belles espérances. Vous vous étiez imaginé faire sa conquête en un clin d'œil, et c'est là où le bât vous blesse. Elle vous plaisait hier au soir, quand vous ne l'aviez encore qu'entrevue, et qu'elle s'empressait avec sa mère à vous soigner de votre sot accident. Maintenant, vous la trouvez laide, parce qu'elle a fait à peine attention à vous. Je vous connais mieux que vous ne pensez, et je ne cèderai pas si vite. Je vous défends de vous en aller.

VALENTIN.

Comme vous voudrez ; je ne veux pas d'elle ; je vous répète que je la trouve laide, et elle a un air niais qui est révoltant. Ses yeux sont grands,

c'est vrai, mais ils ne veulent rien dire; ses cheveux sont beaux, mais elle a le front plat; quant à la taille, c'est peut-être ce qu'elle a de mieux, quoique vous ne la trouviez que passable. Je la félicite de savoir l'italien, elle y a peut-être plus d'esprit qu'en français; pour ce qui est de sa dot, qu'elle la garde; je n'en veux pas plus que de son bouillon.

VAN BUCK.

A-t-on idée d'une pareille tête, et peut-on s'attendre à rien de semblable? Va, va, ce que je te disais hier n'est que la pure vérité. Tu n'es capable que de rêver des balivernes, et je ne veux plus m'occuper de toi. Épouse une blanchisseuse si tu veux. Puisque tu refuses ta fortune, lorsque tu l'as entre les mains, que le hasard décide du reste; cherche-le au fond de tes cornets. Dieu m'est témoin que ma patience a été telle depuis trois ans que nul autre peut-être à ma place...

VALENTIN.

Est-ce que je me trompe? Regardez donc, mon oncle. Il me semble qu'elle revient par ici. Oui, je l'aperçois entre les arbres; elle va repasser dans le taillis.

VAN BUCK.

Où donc? quoi? qu'est-ce que tu dis?

VALENTIN.

Ne voyez-vous pas une robe blanche derrière ces touffes de lilas? Je ne me trompe pas; c'est bien elle. Vite, mon oncle, rentrez dans la charmille, qu'on ne nous surprenne pas ensemble.

VAN BUCK.

A quoi bon, puisqu'elle te déplaît?

VALENTIN.

Il n'importe, je veux l'aborder, pour que vous ne puissiez pas dire que je l'ai jugée trop légèrement.

VAN BUCK.

Tu l'épouseras si elle persévère? (Il se cache de nouveau.)

VALENTIN.

Chut! pas de bruit; la voici qui arrive.

CÉCILE, entrant.

Monsieur, ma mère m'a chargée de vous demander si vous comptiez partir aujourd'hui.

VALENTIN.

Oui, mademoiselle, c'est mon intention, et j'ai demandé des chevaux.

CÉCILE.

C'est qu'on fait un whist au salon, et que ma mère vous serait bien obligée si vous vouliez faire le quatrième.

VALENTIN.

J'en suis fâché, mais je ne sais pas jouer.

CÉCILE.

Et si vous vouliez rester à dîner, nous avons un faisan truffé.

VALENTIN.

Je vous remercie ; je n'en mange pas.

CÉCILE.

Après dîner, il nous vient du monde, et nous danserons la mazourke.

VALENTIN.

Excusez-moi, je ne danse jamais.

CÉCILE.

C'est bien dommage. Adieu, monsieur. (Elle sort.)

VAN BUCK, rentrant.

Ah ça ! voyons, l'épouseras-tu ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? Tu dis que tu as demandé des chevaux ; est-ce que c'est vrai ? ou si tu te moques de moi ?

VALENTIN.

Vous aviez raison, elle est agréable ; je la trouve mieux que la première fois ; elle a un petit signe au coin de la bouche que je n'avais pas remarqué.

VAN BUCK.

Où vas-tu ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Veux-tu me répondre sérieusement ?

VALENTIN.

Je ne vais nulle part, je me promène avec vous. Est-ce que vous la trouvez mal faite ?

VAN BUCK.

Moi ? Dieu m'en garde ! je la trouve complète en tout.

VALENTIN.

Il me semble qu'il est bien matin pour jouer au whist ; y jouez-vous, mon oncle ? Vous devriez rentrer au château.

VAN BUCK.

Certainement, je devrais y rentrer ; j'attends que vous daigniez me répondre. Restez-vous ici, oui ou non ?

VALENTIN.

Si je reste, c'est pour notre gageure ; je n'en voudrais pas avoir le démenti ; mais ne comptez sur rien jusqu'à tantôt ; mon bras malade me met au supplice.

VAN BUCK.

Rentrons ; tu te reposeras.

VALENTIN.

Oui, j'ai envie de prendre ce bouillon qui est là-haut; il faut que j'écrive; je vous reverrai à dîner.

VAN BUCK.

Écrire! J'espère que ce n'est pas à elle que tu écriras.

VALENTIN.

Si je lui écris, c'est pour notre gageure. Vous savez que c'est convenu.

VAN BUCK.

Je m'y oppose formellement, à moins que tu me montres ta lettre.

VALENTIN.

Tant que vous voudrez; je vous dis et je vous répète qu'elle me plaît médiocrement.

VAN BUCK.

Quelle nécessité de lui écrire? Pourquoi ne lui as-tu pas fait tout à l'heure ta déclaration de vive voix, comme tu te l'étais promis?

VALENTIN.

Pourquoi?

VAN BUCK.

Sans doute; qu'est-ce qui t'en empêchait? Tu avais le plus beau courage du monde.

VALENTIN.

C'est que mon bras me faisait souffrir. Tenez, la voilà qui repasse une troisième fois; la voyez-vous là bas, dans l'allée?

VAN BUCK.

Elle tourne autour de la plate-bande, et la charmille est circulaire. Il n'y a rien là que de très convenable.

VALENTIN.

Ah! coquette fille! c'est autour du feu qu'elle tourne, comme un papillon ébloui. Je veux jeter cette pièce à pile ou face, pour savoir si je l'aimerai.

VAN BUCK.

Tâche donc qu'elle t'aime auparavant; le reste est le moins difficile.

VALENTIN.

Soit; regardons-la bien tous les deux. Elle va passer entre ces deux touffes d'arbres. Si elle tourne la tête de notre côté, je l'aime, sinon, je m'en vais à Paris.

VAN BUCK.

Gageons qu'elle ne se retourne pas.

VALENTIN.

Oh! que si; ne la perdons pas de vue.

VAN BUCK.

Tu as raison. — Non, pas encore; elle parait lire attentivement.

VALENTIN.

Je suis sûr qu'elle va se retourner.

VAN BUCK.

Non; elle avance; la touffe d'arbres approche. Je suis convaincu qu'elle n'en fera rien.

VALENTIN.

Elle doit pourtant nous voir; rien ne nous cache; je vous dis qu'elle se retournera.

VAN BUCK.

Elle a passé, tu as perdu.

VALENTIN.

Je vais lui écrire, ou que le ciel m'écrase! Il faut que je sache à quoi m'en tenir. C'est incroyable qu'une petite fille traite les gens aussi légèrement. Pure hypocrisie! pur manége! Je vais lui dépêcher un billet en règle; je lui dirai que je meurs d'amour pour elle, que je me suis cassé le bras pour la voir, que si elle me repousse, je me brûle la cervelle, et que si elle veut de moi, je l'enlève demain matin. Venez, rentrons, je veux écrire devant vous.

VAN BUCK.

Tout beau, mon neveu, quelle mouche vous pique? Vous nous ferez quelque mauvais tour ici.

VALENTIN.

Croyez-vous donc que deux mots en l'air puissent signifier quelque chose? Que lui ai-je dit que d'indifférent, et que m'a-t-elle dit elle-même? Il est tout simple qu'elle ne se retourne pas. Elle ne sait rien, et je n'ai rien su lui dire. Je ne suis qu'un sot, si vous voulez; il est possible que je me pique d'orgueil et que mon amour-propre soit en jeu. Belle ou laide, peu m'importe; je veux voir clair dans son ame. Il y a là-dessous quelque ruse, quelque parti pris que nous ignorons; laissez-moi faire, tout s'éclaircira.

VAN BUCK.

Le diable m'emporte, tu parles en amoureux. Est-ce que tu le serais, par hasard?

VALENTIN.

Non; je vous ai dit qu'elle me déplait. Faut-il vous rebattre cent fois la même chose? dépêchons-nous, rentrons au château.

VAN BUCK.

Je vous ai dit que je ne veux pas de lettre, et surtout de celle dont vous parlez.

VALENTIN.

Venez toujours, nous nous déciderons. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

Le Salon.

LA BARONNE et L'ABBÉ, devant une table de jeu préparée.

LA BARONNE.

Vous direz ce que vous voudrez, c'est désolant de jouer avec un mort. Je déteste la campagne à cause de cela.

L'ABBÉ.

Mais où est donc M. Van Buck? est-ce qu'il n'est pas encore descendu?

LA BARONNE.

Je l'ai vu tout à l'heure dans le parc avec ce monsieur de la chaise, qui, par parenthèse, n'est guère poli de ne pas vouloir nous rester à dîner.

L'ABBÉ.

S'il a des affaires pressées...

LA BARONNE.

Bah! des affaires, tout le monde en a. La belle excuse! Si on ne pensait jamais qu'aux affaires, on ne serait jamais à rien. Tenez, l'abbé, jouons au piquet; je me sens d'une humeur massacrante.

L'ABBÉ, mêlant les cartes.

Il est certain que les jeunes gens du jour ne se piquent pas d'être polis.

LA BARONNE.

Polis! je crois bien. Est-ce qu'ils s'en doutent? Et qu'est-ce que c'est que d'être poli? Mon cocher est poli. De mon temps, l'abbé, on était galant.

L'ABBÉ.

C'était le bon, madame la baronne, et plût au ciel que j'y fusse né!

LA BARONNE.

J'aurais voulu voir que mon frère, qui était à Monsieur, tombât de carrosse à la porte d'un château, et qu'on l'y eût gardé à coucher. Il aurait plutôt perdu sa fortune que de refuser de faire un quatrième. Tenez, ne parlons plus de ces choses-là. C'est à vous de prendre; vous n'en laissez pas?

L'ABBÉ.

Je n'ai pas un as; voilà M. Van Buck. (Entre Van Buck.)

LA BARONNE.

Continuons; c'est à vous de parler.

VAN BUCK, bas à la baronne.

Madame, j'ai deux mots à vous dire qui sont de la dernière importance.

LA BARONNE.

Eh bien! après le marqué.

L'ABBÉ.

Cinq cartes, valant quarante et cinq.

LA BARONNE.

Cela ne vaut pas. (A Van Buck.) Qu'est-ce donc?

VAN BUCK.

Je vous supplie de m'accorder un moment; je ne puis parler devant un tiers, et ce que j'ai à vous dire ne souffre aucun retard.

LA BARONNE se lève.

Vous me faites peur; de quoi s'agit-il?

VAN BUCK.

Madame, c'est une grave affaire, et vous allez peut-être vous fâcher contre moi. La nécessité me force de manquer à une promesse que mon imprudence m'a fait accorder. Le jeune homme à qui vous avez donné l'hospitalité cette nuit, est mon neveu.

LA BARONNE.

Ah! bah! quelle idée!

VAN BUCK.

Il désirait approcher de vous sans être connu; je n'ai pas cru mal faire en me prêtant à une fantaisie qui, en pareil cas, n'est pas nouvelle.

LA BARONNE.

Ah! mon Dieu! j'en ai vu bien d'autres!

VAN BUCK.

Mais je dois vous avertir qu'à l'heure qu'il est, il vient d'écrire à mademoiselle de Mantes, et dans les termes les moins retenus. Ni mes menaces, ni mes prières, n'ont pu le dissuader de sa folie; et un de vos gens, je le dis à regret, s'est chargé de remettre le billet à son adresse. Il s'agit d'une déclaration d'amour, et, je dois ajouter, des plus extravagantes.

LA BARONNE.

Vraiment! eh bien! ce n'est pas si mal. Il a de la tête, votre petit bonhomme.

VAN BUCK.

Jour de Dieu! je vous en réponds! ce n'est pas d'hier que j'en sais quelque chose. Enfin, madame, c'est à vous d'aviser aux moyens de détourner les suites de cette affaire. Vous êtes chez vous; et, quant à moi, je vous avouerai que je suffoque, et que les jambes vont me manquer. Ouf!

(Il tombe dans une chaise.)

LA BARONNE.

Ah ! ciel! qu'est-ce que vous avez donc ? Vous êtes pâle comme un linge! Vite ! racontez-moi tout ce qui s'est passé, et faites-moi confidence entière.

VAN BUCK.

Je vous ai tout dit; je n'ai rien à ajouter.

LA BARONNE.

Ah! bah! ce n'est que ça? Soyez donc sans crainte; si votre neveu a écrit à Cécile, la petite me montrera le billet.

VAN BUCK.

En êtes-vous sûre, baronne? Cela est dangereux.

LA BARONNE.

Belle question! Où en serions-nous si une fille ne montrait pas à sa mère une lettre qu'on lui écrit ?

VAN BUCK.

Hum ! je n'en mettrais pas ma main au feu.

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire, monsieur Van Buck? Savez-vous à qui vous parlez? Dans quel monde avez-vous vécu pour élever un pareil doute? Je ne sais pas trop comme on fait aujourd'hui, ni de quel train va votre bourgeoisie; mais, vertu de ma vie, en voilà assez; j'aperçois justement ma fille, et vous verrez qu'elle m'apporte sa lettre. Venez, l'abbé, continuons.

(Elle se remet au jeu. — Entre Cécile, qui va à la fenêtre, prend son ouvrage et s'asseoit à l'écart.)

L'ABBÉ.

Quarante-cinq ne valent pas?

LA BARONNE.

Non, vous n'avez rien; quatorze d'as, six et quinze, c'est quatre-vingt quinze. A vous de jouer.

L'ABBÉ.

Trèfle. Je crois que je suis capot.

VAN BUCK, bas à la baronne.

Je ne vois pas que mademoiselle Cécile vous fasse encore de confidence.

LA BARONNE, bas à Van Buck.

Vous ne savez ce que vous dites; c'est l'abbé qui la gêne; je suis sûre d'elle comme de moi. Je fais repic seulement. Cent dix-sept de reste. A vous à faire.

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. l'abbé, on vous demande; c'est le sacristain et le bedeau du village.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce qu'ils me veulent? je suis occupé.

LA BARONNE.

Donnez vos cartes à Van Buck; il jouera ce coup-ci pour vous.

(L'abbé sort. Van Buck prend sa place.)

LA BARONNE.

C'est vous qui faites, et j'ai coupé. Vous êtes marqué selon toute apparence. Qu'est-ce que vous avez donc dans les doigts?

VAN BUCK, bas.

Je vous confesse que je ne suis pas tranquille; votre fille ne dit mot, et je ne vois pas mon neveu.

LA BARONNE.

Je vous dis que j'en réponds; c'est vous qui la gênez; je la vois d'ici qui me fait des signes.

VAN BUCK.

Vous croyez? moi, je ne vois rien.

LA BARONNE.

Cécile, venez donc un peu ici; vous vous tenez à une lieue. (Cécile approche son fauteuil.) Est-ce que vous n'avez rien à me dire, ma chère?

CÉCILE.

Moi? non, maman.

LA BARONNE.

Ah! bah! Je n'ai que quatre cartes, Van Buck. Le point est à vous; j'ai trois valets.

VAN BUCK.

Voulez-vous que je vous laisse seules?

LA BARONNE.

Non; restez donc, ça ne fait rien. Cécile, tu peux parler devant monsieur.

CÉCILE.

Moi, maman? Je n'ai rien de secret à dire.

LA BARONNE.

Vous n'avez pas à me parler?

CÉCILE.

Non, maman.

LA BARONNE.

C'est inconcevable; qu'est-ce que vous venez donc me conter, Van Buck?

VAN BUCK.

Madame, j'ai dit la vérité.

LA BARONNE.

Ça ne se peut pas : Cécile n'a rien à me dire; il est clair qu'elle n'a rien reçu.

VAN BUCK, se levant.

Eh ! morbleu, je l'ai vu de mes yeux.

LA BARONNE, se levant aussi.

Ma fille, qu'est-ce que cela signifie? levez-vous droite, et regardez-moi. Qu'est-ce que vous avez dans vos poches?

CÉCILE, pleurant.

Mais, maman, ce n'est pas ma faute; c'est ce monsieur qui m'a écrit.

LA BARONNE.

Voyons cela. (Cécile donne la lettre.) Je suis curieuse de lire de son style, à ce monsieur, comme vous l'appelez. (Elle lit.)

« Mademoiselle, je meurs d'amour pour vous. Je vous ai vue l'hiver passé, et, vous sachant à la campagne, j'ai résolu de vous revoir ou de mourir. J'ai donné un louis à mon postillon... »

Ne voudrait-il pas qu'on le lui rende? Nous avons bien affaire de le savoir !

« à mon postillon, pour me verser devant votre porte. Je vous ai rencontrée deux fois ce matin, et je n'ai rien pu vous dire, tant votre présence m'a troublé. Cependant, la crainte de vous perdre, et l'obligation de quitter le château... »

J'aime beaucoup ça. Qu'est-ce qui le priait de partir? C'est lui qui me refuse de rester à dîner.

« me déterminent à vous demander de m'accorder un rendez-vous. Je sais que je n'ai aucun titre à votre confiance... »

La belle remarque, et faite à propos.

« mais l'amour peut tout excuser; ce soir, à neuf heures, pendant le bal, je serai caché dans le bois; tout le monde ici me croira parti, car je sortirai du château en voiture avant dîner, mais seulement pour faire quatre pas et descendre. »

Quatre pas! quatre pas! l'avenue est longue; dirait-on pas qu'il n'y a qu'à enjamber?

« et descendre. Si dans la soirée vous pouvez vous échapper, je vous attends; sinon, je me brûle la cervelle. »

Bien.

« la cervelle. Je ne crois pas que votre mère... »

Ah! que votre mère? voyons un peu cela.

« fasse grande attention à vous. Elle a une tête de gir.... »

Monsieur Van Buck, qu'est-ce que cela signifie?

VAN BUCK.

Je n'ai pas entendu, madame.

LA BARONNE.

Lisez vous-même, et faites-moi le plaisir de dire à votre neveu qu'il sorte de ma maison tout à l'heure, et qu'il n'y mette jamais les pieds.

VAN BUCK.

Il y a *girouette*; c'est positif; je ne m'en étais pas aperçu. Il m'avait cependant lu sa lettre avant que de la cacheter.

LA BARONNE.

Il vous avait lu cette lettre, et vous l'avez laissé la donner à mes gens! Allez, vous êtes un vieux sot, et je ne vous reverrai de ma vie.

(Elle sort. On entend le bruit d'une voiture.)

VAN BUCK.

Qu'est-ce que c'est? mon neveu qui part sans moi? Eh! comment veut-il que je m'en aille? J'ai renvoyé mes chevaux. Il faut que je coure après lui. (Il sort en courant.)

CÉCILE, seule.

C'est singulier; pourquoi m'écrit-il, quand tout le monde veut bien qu'il m'épouse?

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un chemin.

Entrent VAN BUCK et VALENTIN, qui frappe à une auberge.

VALENTIN.

Holà! hé! y a-t-il quelqu'un ici capable de me faire une commission?

UN GARÇON, sortant.

Oui, monsieur, si ce n'est pas trop loin; car vous voyez qu'il pleut à verse.

VAN BUCK.

Je m'y oppose de toute mon autorité, et au nom des lois du royaume.

VALENTIN.

Connaissez-vous le château de Mantes, ici près?

LE GARÇON.

Que oui, monsieur, nous y allons tous les jours. C'est à main gauche; on le voit d'ici.

VAN BUCK.

Mon ami, je vous défends d'y aller, si vous avez quelque notion du bien et du mal.

VALENTIN.

Il y a deux louis à gagner pour vous. Voilà une lettre pour Mlle de Mantes, que vous remettrez à sa femme de chambre, et non à d'autres, et en secret. Dépêchez-vous et revenez.

LE GARÇON.

Oh! monsieur, n'ayez pas peur.

VAN BUCK.

Voilà quatre louis si vous refusez.

LE GARÇON.

Oh! monseigneur, il n'y a pas de danger.

VALENTIN.

En voilà dix; et si vous n'y allez pas, je vous casse ma canne sur le dos.

LE GARÇON.

Oh! mon prince, soyez tranquille; je serai bientôt revenu. (Il sort.)

VALENTIN.

Maintenant, mon oncle, mettons-nous à l'abri; et si vous m'en croyez, buvons un verre de bière. Cette course à pied doit vous avoir fatigué.

(Ils s'asseoient sur un banc.)

VAN BUCK.

Sois-en certain, je ne te quitterai pas; j'en jure par l'ame de feu mon frère et par la lumière du soleil. Tant que mes pieds pourront me porter, tant que ma tête sera sur mes épaules, je m'opposerai à cette action infame et à ses horribles conséquences.

VALENTIN.

Soyez-en sûr, je n'en démordrai pas; j'en jure par ma juste colère et par la nuit qui me protégera. Tant que j'aurai du papier et de l'encre, et qu'il me restera un louis dans ma poche, je poursuivrai et achèverai mon dessein, quelque chose qui puisse en arriver.

VAN BUCK.

N'as-tu donc plus ni foi ni vergogne, et se peut-il que tu sois mon sang? Quoi! ni le respect pour l'innocence, ni le sentiment du convenable, ni la certitude de me donner la fièvre, rien n'est capable de te toucher!

VALENTIN.

N'avez-vous donc ni orgueil ni honte, et se peut-il que vous soyez mon

oncle? Quoi! ni l'insulte que l'on nous fait, ni la manière dont on nous chasse, ni les injures qu'on vous a dit à votre barbe, rien n'est capable de vous donner du cœur!

VAN BUCK.

Encore si tu étais amoureux! si je pouvais croire que tant d'extravagances partent d'un motif qui eût quelque chose d'humain! Mais non, tu n'es qu'un Lovelace, tu ne respires que trahisons, et la plus exécrable vengeance est ta seule soif et ton seul amour.

VALENTIN.

Encore si je vous voyais pester! si je pouvais me dire qu'au fond de l'ame vous envoyez cette baronne et son monde à tous les diables! Mais non, vous ne craignez que la pluie, vous ne pensez qu'au mauvais temps qu'il fait, et le soin de vos bas chinés est votre seule peur et votre seul tourment.

VAN BUCK.

Ah! qu'on a bien raison de dire qu'une première faute mène à un précipice! Qui m'eût pu prédire ce matin, lorsque le barbier m'a rasé, et que j'ai mis mon habit neuf, que je serais ce soir dans une grange, crotté et trempé jusqu'aux os! Quoi! c'est moi! Dieu juste! à mon âge! Il faut que je quitte ma chaise de poste où nous étions si bien installés, il faut que je coure à la suite d'un fou, à travers champs, en rase campagne! Il faut que je me traîne à ses talons, comme un confident de tragédie, et le résultat de tant de sueurs sera le déshonneur de mon nom!

VALENTIN.

C'est au contraire par la retraite que nous pourrions nous déshonorer, et non par une glorieuse campagne dont nous ne sortirons que vainqueurs. Rougissez, mon oncle Van Buck, mais que ce soit d'une noble indignation. Vous me traitez de Lovelace; oui, par le ciel! ce nom me convient. Comme à lui, on me ferme une porte surmontée de fières armoiries; comme lui, une famille odieuse croit m'abattre par un affront; comme lui, comme l'épervier, j'erre et je tournoie aux environs; mais, comme lui, je saisirai ma proie, et comme Clarisse, la sublime bégueule, ma bien-aimée m'appartiendra.

VAN BUCK.

Ah! ciel! que ne suis-je à Anvers, assis devant mon comptoir, sur mon fauteuil de cuir, et dépliant mon taffetas! Que mon frère n'est-il mort garçon, au lieu de se marier à quarante ans passés! Ou plutôt que ne suis-je mort moi-même, le premier jour que la baronne de Mantes m'a invité à déjeuner!

VALENTIN.

Ne regrettez que le moment où, par une fatale faiblesse, vous avez

révélé à cette femme le secret de notre traité. C'est vous qui avez causé le mal ; cessez de m'injurier, moi qui le réparerai. Doutez-vous que cette petite fille, qui cache si bien les billets doux dans les poches de son tablier, ne fût venue au rendez-vous donné ? Oui, à coup sûr elle y serait venue; donc elle viendra encore mieux cette fois. Par mon patron ! je me fais une fête de la voir descendre en peignoir, en cornette et en petits souliers, de cette grande caserne de briques rouillées ! Je ne l'aime pas, mais je l'aimerais, que la vengeance serait la plus forte, et tuerait l'amour dans mon cœur. Je jure qu'elle sera ma maîtresse, mais qu'elle ne sera jamais ma femme; il n'y a maintenant ni épreuve, ni promesse, ni alternative; je veux qu'on se souvienne à jamais dans cette famille du jour où l'on m'en a chassé.

L'AUBERGISTE, sortant de la maison.

Messieurs, le soleil commence à baisser; est-ce que vous ne me ferez pas l'honneur de dîner chez moi ?

VALENTIN.

Si fait; apportez-nous la carte, et faites-nous allumer du feu. Dès que votre garçon sera revenu, vous lui direz qu'il me donne réponse. Allons, mon oncle, un peu de fermeté; venez et commandez le dîner.

VAN BUCK.

Ils auront du vin détestable; je connais le pays; c'est un vinaigre affreux.

L'AUBERGISTE.

Pardonnez-moi; nous avons du champagne, du chambertin, et tout ce que vous pouvez désirer.

VAN BUCK.

En vérité ? dans un trou pareil ? c'est impossible; vous nous en imposez.

L'AUBERGISTE.

C'est ici que descendent les messageries, et vous verrez si nous manquons de rien.

VAN BUCK.

Allons ! tâchons donc de dîner; je sens que ma mort est prochaine, et que dans peu je ne dînerai plus. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

Au château. Un salon.

Entrent LA BARONNE et L'ABBÉ.

LA BARONNE.

Dieu soit loué, ma fille est enfermée. Je crois que j'en ferai une maladie.

L'ABBÉ.

Madame, s'il m'est permis de vous donner un conseil, je vous dirai que j'ai grandement peur. Je crois avoir vu en traversant la cour un homme en blouse, et d'assez mauvaise mine, qui avait une lettre à la main.

LA BARONNE.

Le verrou est mis; il n'y a rien à craindre. Aidez-moi un peu à ce bal; je n'ai pas la force de m'en occuper.

L'ABBÉ.

Dans une circonstance aussi grave, ne pourriez-vous retarder vos projets?

LA BARONNE.

Êtes-vous fou? Vous verrez que j'aurai fait venir tout le faubourg Saint-Germain de Paris, pour le remercier et le mettre à la porte? Réfléchissez donc à ce que vous dites.

L'ABBÉ.

Je croyais qu'en telle occasion, on aurait pu sans blesser personne...

LA BARONNE.

Et au milieu de ça, je n'ai pas de bougies! Voyez donc un peu si Dupré est là.

L'ABBÉ.

Je pense qu'il s'occupe des sirops.

LA BARONNE.

Vous avez raison; ces maudits sirops, voilà encore de quoi mourir. Il y a huit jours que j'ai écrit moi-même, et ils ne sont arrivés qu'il y a une heure. Je vous demande si on va boire ça.

L'ABBÉ.

Cet homme en blouse, madame la baronne, est quelque émissaire, n'en doutez pas. Il m'a semblé, autant que je me le rappelle, qu'une de vos femmes causait avec lui. Ce jeune homme d'hier est mauvaise tête, et il faut songer que la manière assez verte dont vous vous en êtes délivrée....

LA BARONNE.

Bah! des Van Buck? des marchands de toile? qu'est-ce que vous voulez donc que ça fasse? Quand ils crieraient, est-ce qu'ils ont voix? Il faut que je démeuble le petit salon; jamais je n'aurai de quoi asseoir mon monde.

L'ABBÉ.

Est-ce dans sa chambre, madame, que votre fille est enfermée?

LA BARONNE.

Dix et dix font vingt; les Raimbaut sont quatre; vingt, trente. Qu'est-ce que vous dites, l'abbé?

L'ABBÉ.

Je demande, madame la baronne, si c'est dans sa belle chambre jaune que mademoiselle Cécile est enfermée?

LA BARONNE.

Non; c'est là, dans la bibliothèque; c'est encore mieux; je l'ai sous la main. Je ne sais ce qu'elle fait, ni si on l'habille, et voilà la migraine qui me prend.

L'ABBÉ.

Désirez-vous que je l'entretienne?

LA BARONNE.

Je vous dis que le verrou est mis; ce qui est fait est fait; nous n'y pouvons rien.

L'ABBÉ.

Je pense que c'était sa femme de chambre qui causait avec ce lourdaud. Veuillez me croire, je vous en supplie; il s'agit là de quelque anguille sous roche, qu'il importe de ne pas négliger.

LA BARONNE.

Décidément, il faut que j'aille à l'office; c'est la dernière fois que je reçois ici. (Elle sort.)

L'ABBÉ, seul.

Il me semble que j'entends du bruit dans la pièce attenante à ce salon. Ne serait-ce point la jeune fille? Hélas! ceci est inconsidéré!

CÉCILE, en dehors.

Monsieur l'abbé, voulez-vous m'ouvrir?

L'ABBÉ.

Mademoiselle, je ne le puis pas sans autorisation préalable.

CÉCILE, de même.

La clé est là, sous le coussin de la causeuse; vous n'avez qu'à la prendre, et vous m'ouvrirez.

L'ABBÉ, prenant la clé.

Vous avez raison, mademoiselle, la clé s'y trouve effectivement; mais je ne puis m'en servir d'aucune façon, bien contrairement à mon vouloir.

CÉCILE, de même.

Ah! mon Dieu! je me trouve mal!

L'ABBÉ.

Grand Dieu! rappelez vos esprits. Je vais quérir madame la baronne.

Est-il possible qu'un accident funeste vous ait frappée si subitement ? Au nom du ciel ! mademoiselle, répondez-moi, que ressentez-vous ?

CÉCILE de même.

Je me trouve mal ! je me trouve mal !

L'ABBÉ.

Je ne puis laisser expirer ainsi une si charmante personne. Ma foi ! je prends sur moi d'ouvrir ; on en dira ce qu'on voudra. (Il ouvre la porte.)

CÉCILE.

Ma foi, l'abbé, je prends sur moi de m'en aller ; on en dira ce qu'on voudra. (Elle sort en courant.)

SCÈNE III.

Un petit bois.

Entrent VAN BUCK et VALENTIN.

VALENTIN.

La lune se lève et l'orage passe. Voyez ces perles sur les feuilles ; comme ce vent tiède les fait rouler ! A peine si le sable garde l'empreinte de nos pas ; le gravier sec a déjà bu la pluie.

VAN BUCK.

Pour une auberge de hasard, nous n'avons pas trop mal dîné. J'avais besoin de ce fagot flambant ; mes vieilles jambes sont ragaillardies. Eh bien ! garçon, arrivons-nous ?

VALENTIN.

Voici le terme de notre promenade ; mais si vous m'en croyez, à présent, vous pousserez jusqu'à cette ferme dont les fenêtres brillent là-bas. Vous vous mettrez au coin du feu, et vous nous commanderez un grand bol de vin chaud, avec du sucre et de la cannelle.

VAN BUCK.

Ne te feras-tu pas trop attendre ? Combien de temps vas-tu rester ici ? Songe du moins à toutes tes promesses, et à être prêt en même temps que les chevaux.

VALENTIN.

Je vous jure de n'entreprendre ni plus ni moins que ce dont nous sommes convenus. Voyez, mon oncle, comme je vous cède, et comme, en tout, je fais vos volontés. Au fait, dîner porte conseil, et je sens bien que la colère est quelquefois mauvais ami. Capitulation de part et d'autre. Vous me permettez un quart-d'heure d'amourette, et je renonce à toute espèce de vengeance. La petite retournera chez elle, nous à Paris, et tout sera dit. Quant à la détestée baronne, je lui pardonne en l'oubliant.

VAN BUCK.

C'est à merveille! Et n'aie pas de crainte que tu manques de femme pour cela. Il n'est pas dit qu'une vieille folle fera tort à d'honnêtes gens, qui ont amassé un bien considérable, et qui ne sont point mal tournés. Vrai Dieu! il fait beau clair de lune; cela me rappelle mon jeune temps.

VALENTIN.

Ce billet doux que je viens de recevoir, n'est pas si niais, savez-vous? cette petite fille a de l'esprit, et même quelque chose de mieux; oui, il y a du cœur dans ces trois lignes; je ne sais quoi de tendre et de hardi, de virginal et de brave en même temps; le rendez-vous qu'elle m'assigne est, du reste, comme son billet. Regardez ce bosquet, ce ciel, ce coin de verdure dans un lieu si sauvage. Ah! que le cœur est un grand-maître! On n'invente rien de ce qu'il trouve, et c'est lui seul qui choisit tout.

VAN BUCK.

Je me souviens qu'étant à La Haye, j'eus une équipée de ce genre. C'était, ma foi, un beau brin de fille; elle avait cinq pieds et quelques pouces, et une vraie moisson d'appas. Quelles Vénus que ces Flamandes! On ne sait ce que c'est qu'une femme à présent; dans toutes vos beautés parisiennes, il y a moitié chair et moitié coton.

VALENTIN.

Il me semble que j'aperçois des lueurs qui errent là-bas dans la forêt. Qu'est-ce que cela voudrait dire? Nous traquerait-on à l'heure qu'il est?

VAN BUCK.

C'est sans doute le bal qu'on prépare; il y a fête ce soir au château.

VALENTIN.

Séparons-nous pour plus de sûreté; dans une demi-heure, à la ferme.

VAN BUCK.

C'est dit; bonne chance, garçon; tu me conteras ton affaire, et nous en ferons quelque chanson; c'était notre ancienne manière; pas de fredaine qui ne fît un couplet. (Il chante.)

Eh! vraiment, oui, mademoiselle,
Eh! vraiment oui, nous serons trois.

(Valentin sort. On voit des hommes qui portent des torches, rôder à travers la forêt. Entrent la baronne et l'abbé.)

LA BARONNE.

C'est clair comme le jour; elle est folle. C'est un vertige qui lui a pris.

L'ABBÉ.

Elle me crie : « Je me trouve mal; » vous concevez ma position.

VAN BUCK, chantant.

Il est donc bien vrai,
Charmante Colette,
Il est donc bien vrai
Que pour votre fête,
Colin vous a fait...
Présent d'un bouquet.

LA BARONNE.

Et justement, dans ce moment-là, je vois arriver une voiture. Je n'a eu que le temps d'appeler Dupré. Dupré n'y était pas. On entre, on descend. C'étaient la marquise de Valangoujard et le baron de Villebouzin.

L'ABBÉ.

Quand j'ai entendu ce premier cri, j'ai hésité; mais que voulez-vous faire? Je la voyais là, sans connaissance, étendue à terre; elle criait à tue-tête, et j'avais la clé dans ma main.

VAN BUCK, chantant.

Quand il vous l'offrit,
Charmante brunette,
Quand il vous l'offrit,
Petite Colette,
On dit qu'il vous prit....
Un frisson subit.

LA BARONNE.

Conçoit-on ça? je vous le demande. Ma fille qui se sauve à travers champ, et trente voitures qui entrent ensemble. Je ne survivrai jamais à un pareil moment.

L'ABBÉ.

Encore si j'avais eu le temps, je l'aurais peut-être retenue par son schall.... ou du moins.... enfin, par mes prières, par mes justes observations.

VAN BUCK.

Dites à présent,
Charmante bergère,
Dites à présent
Que vous n'aimez guère,
Qu'un amant constant...
Vous fasse un présent.

LA BARONNE.

C'est vous, Van Buck? Ah! mon cher ami, nous sommes perdus; qu'est-ce que ça veut dire? Ma fille est folle, elle court les champs! Avez-vous idée d'une chose pareille? J'ai quarante personnes chez moi; me

voilà à pied par le temps qu'il fait. Vous ne l'avez pas vue dans le bois? Elle s'est sauvée, c'est comme en rêve; elle était coiffée et poudrée d'un côté, c'est sa fille de chambre qui me l'a dit. Elle est partie en souliers de satin blanc; elle a renversé l'abbé qui était là, et lui a passé sur le corps. J'en vais mourir! Mes gens ne trouvent rien; et il n'y a pas à dire, il faut que je rentre. Ce n'est pas votre neveu, par hasard, qui nous jouerait un tour pareil? Je vous ai brusqué, n'en parlons plus. Tenez, aidez-moi et faisons la paix. Vous êtes mon vieil ami, pas vrai? Je suis mère, Van Buck. Ah! cruelle fortune! cruel hasard! que t'ai-je donc fait? (Elle se met à pleurer.)

VAN BUCK.

Est-il possible, madame la baronne! vous, seule à pieds! Vous, cherchant votre fille! Grand Dieu! vous pleurez! Ah! malheureux que je suis!

L'ABBÉ.

Sauriez-vous quelque chose, monsieur? De grâce, prêtez-nous vos lumières.

VAN BUCK.

Venez, baronne; prenez mon bras, et Dieu veuille que nous les trouvions! Je vous dirai tout; soyez sans crainte. Mon neveu est homme d'honneur, et tout peut encore se réparer.

LA BARONNE.

Ah! bah! C'était un rendez-vous? Voyez-vous la petite masque! A qui se fier désormais? (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une clairière dans le bois.

Entrent CÉCILE ET VALENTIN.

VALENTIN.

Qui est là? Cécile, est-ce vous?

CÉCILE.

C'est moi. Que veulent dire ces torches et ces clartés dans la forêt?

VALENTIN.

Je ne sais; qu'importe? Ce n'est pas pour nous.

CÉCILE.

Venez là, où la lune éclaire; la, où vous voyez ce rocher.

VALENTIN.

Non, venez là où il fait sombre; là, sous l'ombre de ces bouleaux. Il est possible qu'on vous cherche, et il faut échapper aux yeux.

CÉCILE.

Je ne verrais pas votre visage; venez, Valentin, obéissez.

VALENTIN.

Où tu voudras, charmante fille; où tu iras, je te suivrai. Ne m'ôte pas cette main tremblante, laisse mes lèvres la rassurer.

CÉCILE.

Je n'ai pas pu venir plus vite. Y a-t-il long-temps que vous m'attendez?

VALENTIN.

Depuis que la lune est dans le ciel; regarde cette lettre trempée de larmes; c'est le billet que tu m'as écrit.

CÉCILE.

Menteur! C'est le vent et la pluie qui ont pleuré sur ce papier.

VALENTIN.

Non, ma Cécile, c'est la joie et l'amour, c'est le bonheur et le désir. Qui t'inquiète? Pourquoi ces regards? que cherches-tu autour de toi?

CÉCILE.

C'est singulier; je ne me reconnais pas; où est votre oncle? Je croyais le voir ici.

VALENTIN.

Mon oncle est gris de chambertin; ta mère est loin et tout est tranquille. Ce lieu est celui que tu as choisi, et que ta lettre m'indiquait.

CÉCILE.

Votre oncle est gris? Pourquoi, ce matin, se cachait-il dans la charmille?

VALENTIN.

Ce matin? où donc? que veux-tu dire? Je me promenais seul dans le jardin.

CÉCILE.

Ce matin, quand je vous ai parlé, votre oncle était derrière un arbre. Est-ce que vous ne le saviez pas? Je l'ai vu en détournant l'allée.

VALENTIN.

Il faut que tu te sois trompée; je ne me suis aperçu de rien.

CÉCILE.

Oh! je l'ai bien vu; il écartait les branches; c'était peut-être pour nous épier.

VALENTIN.

Quelle folie! tu as fait un rêve. N'en parlons plus. Donne-moi un baiser.

CÉCILE.

Oui, mon ami, et de tout mon cœur; asseyez-vous là près de moi.

Pourquoi donc, dans votre lettre d'hier, avez-vous dit du mal de ma mère ?

VALENTIN.

Pardonne-moi ; c'est un moment de délire, et je n'étais pas maître de moi.

CÉCILE.

Elle m'a demandé cette lettre, et je n'osais la lui montrer. Je savais ce qui allait arriver ; mais qui est-ce donc qui l'avait avertie ? Elle n'a pourtant rien pu deviner ; la lettre était là, dans ma poche.

VALENTIN.

Pauvre enfant ! On t'a maltraitée ; c'est ta femme de chambre qui t'aura trahie. A qui se fier en pareil cas ?

CÉCILE.

Oh ! non ; ma femme de chambre est sûre ; il n'y avait que faire de lui donner de l'argent. Mais en manquant de respect pour ma mère, vous deviez penser que vous en manquiez pour moi.

VALENTIN.

N'en parlons plus, puisque tu me pardonnes. Ne gâtons pas un si précieux moment. Oh ! ma Cécile, que tu es belle, et quel bonheur repose en toi ! Par quels sermens, par quels trésors puis-je payer tes douces caresses ? Ah ! la vie n'y suffirait pas. Viens sur mon cœur ; que le tien le sente battre, et que ce beau ciel les emporte à Dieu !

CÉCILE.

Oui, Valentin, mon cœur est sincère. Sentez mes cheveux, comme ils sont doux ; j'ai de l'iris de ce côté-là, mais je n'ai pas pris le temps d'en mettre de l'autre. Pourquoi donc, pour venir chez nous, avez-vous caché votre nom ?

VALENTIN.

Je ne puis le dire ; c'est un caprice, une gageure que j'avais faite.

CÉCILE.

Une gageure ! Avec qui donc ?

VALENTIN.

Je n'en sais plus rien. Qu'importent ces folies ?

CÉCILE.

Avec votre oncle, peut-être : n'est-ce pas ?

VALENTIN.

Oui. Je t'aimais, et je voulais te connaître, et que personne ne fût entre nous.

CÉCILE.

Vous avez raison. A votre place, j'aurais voulu faire comme vous.

VALENTIN.

Pourquoi es-tu si curieuse, et à quoi bon toutes ces questions ? Ne

m'aimes-tu pas, ma belle Cécile? Réponds-moi oui, et que tout soit oublié.

CÉCILE.

Oui, cher, oui, Cécile vous aime, et elle voudrait être plus digne d'être aimée; mais c'est assez qu'elle le soit pour vous. Mettez vos deux mains dans les miennes. Pourquoi donc m'avez-vous refusé tantôt quand je vous ai prié à dîner?

VALENTIN.

Je voulais partir : j'avais affaire ce soir.

CÉCILE.

Pas grande affaire, ni bien loin, il me semble; car vous êtes descendu au bout de l'avenue.

VALENTIN.

Tu m'as vu! Comment le sais-tu?

CÉCILE.

Oh! je guettais. Pourquoi m'avez-vous dit que vous ne dansiez pas la mazourke? je vous l'ai vu danser l'autre hiver.

VALENTIN.

Où donc? Je ne m'en souviens pas.

CÉCILE.

Chez madame de Gesvres, au bal déguisé. Comment ne vous en souvenez-vous pas? Vous me disiez dans votre lettre d'hier que vous m'aviez vue cet hiver; c'était là.

VALENTIN.

Tu as raison; je m'en souviens. Regarde comme cette nuit est pure! Comme ce vent soulève sur tes épaules cette gaze avare qui les entoure! Prête l'oreille; c'est la voix de la nuit; c'est le chant de l'oiseau qui invite au bonheur. Derrière cette roche élevée, nul regard ne peut nous découvrir. Tout dort, excepté ce qui s'aime. Laisse ma main écarter ce voile, et mes deux bras le remplacer.

CÉCILE.

Oui, mon ami. Puissé-je vous sembler belle! Mais ne m'ôtez pas votre main; je sens que mon cœur est dans la mienne, et qu'il va au vôtre par là. Pourquoi donc vouliez-vous partir, et faire semblant d'aller à Paris?

VALENTIN.

Il le fallait; c'était pour mon oncle. Osais-je, d'ailleurs, prévoir que tu viendrais à ce rendez-vous? Oh! que je tremblais en écrivant cette lettre, et que j'ai souffert en t'attendant!

CÉCILE.

Pourquoi ne serais-je pas venue, puisque je sais que vous m'épouserez?

(Valentin se lève et fait quelques pas.) Qu'avez-vous donc? qui vous chagrine? Venez vous rasseoir près de moi.

VALENTIN.

Ce n'est rien; j'ai cru, — j'ai cru entendre, — j'ai cru voir quelqu'un de ce côté.

CÉCILE.

Nous sommes seuls; soyez sans crainte. Venez donc. Faut-il me lever? Ai-je dit quelque chose qui vous ait blessé? Votre visage n'est plus le même. Est-ce parce que j'ai gardé mon schall, quoique vous vouliez que je l'ôtasse? C'est qu'il fait froid; je suis en toilette de bal. Regardez donc mes souliers de satin. Qu'est-ce que cette pauvre Henriette va penser? Mais qu'avez-vous? Vous ne répondez pas; vous êtes triste. Qu'ai-je donc pu vous dire? C'est par ma faute, je le vois.

VALENTIN.

Non, je vous le jure, vous vous trompez; c'est une pensée involontaire qui vient de me traverser l'esprit.

CÉCILE.

Vous me disiez « tu, » tout à l'heure, et même, je crois, un peu légèrement. Quelle est donc cette mauvaise pensée qui vous a frappé tout à coup? Vous ai-je déplu? Je serais bien à plaindre. Il me semble pourtant que je n'ai rien dit de mal. Mais si vous aimez mieux marcher, je ne veux pas rester assise. (Elle se lève.) Donnez-moi le bras, et promenons-nous. Savez-vous une chose? Ce matin, je vous avais fait monter dans votre chambre, un bon bouillon qu'Henriette avait fait. Quand je vous ai rencontré, je vous l'ai dit; j'ai cru que vous ne vouliez pas le prendre, et que cela vous déplaisait. J'ai repassé trois fois dans l'allée; m'avez-vous vue? Alors vous êtes monté. Je suis allée me mettre devant le parterre, et je vous ai vu par votre croisée; vous teniez la tasse à deux mains, et vous avez bu tout d'un trait. Est-ce vrai? l'avez-vous trouvé bon?

VALENTIN.

Oui, chère enfant! le meilleur du monde, bon comme ton cœur et comme toi.

CÉCILE.

Ah! quand nous serons mari et femme, je vous soignerai mieux que cela. Mais dites-moi, qu'est-ce que cela veut dire de s'aller jeter dans un fossé? risquer de se tuer, et pourquoi faire? Vous saviez bien être reçu chez nous. Que vous ayez voulu arriver tout seul, je le comprends; mais à quoi bon le reste? Est-ce que vous aimez les romans?

VALENTIN.

Quelquefois; allons donc nous rasseoir. (Ils se rasseoient.)

CÉCILE.

Je vous avoue qu'ils ne me plaisent guère; ceux que j'ai lus ne signifient rien. Il me semble que ce ne sont que des mensonges, et que tout s'y invente à plaisir. On n'y parle que de séductions, de ruses, d'intrigues, de mille choses impossibles. Il n'y a que les sites qui m'en plaisent; j'en aime les paysages et non les tableaux. Tenez, par exemple, ce soir, quand j'ai reçu votre lettre et que j'ai vu qu'il s'agissait d'un rendez-vous dans le bois, c'est vrai que j'ai cédé à une envie d'y venir, qui tient bien un peu du roman. Mais c'est que j'y ai trouvé aussi un peu de réel à mon avantage. Si ma mère le sait, et elle le saura, vous comprenez qu'il faut qu'on nous marie. Que votre oncle soit brouillé ou non avec elle, il faudra bien se raccommoder. J'étais honteuse d'être enfermée; et, au fait, pourquoi l'ai-je été? L'abbé est venu, j'ai fait la morte; il m'a ouvert, et je me suis sauvée; voilà ma ruse; je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

VALENTIN, à part.

Suis-je un renard pris à son piége, ou un fou qui revient à la raison?

CÉCILE.

Eh bien! vous ne me répondez pas. Est-ce que cette tristesse va durer toujours?

VALENTIN.

Vous me paraissez savante pour votre âge, et en même temps, aussi étourdie que moi, qui le suis comme le premier coup de matines.

CÉCILE.

Pour étourdie, j'en dois convenir ici; mais, mon ami, c'est que je vous aime. Vous le dirai-je? je savais que vous m'aimiez, et ce n'est pas d'hier que je m'en doutais. Je ne vous ai vu que trois fois à ce bal, mais j'ai du cœur, et je m'en souviens. Vous avez valsé avec mademoiselle de Gesvres, et en passant contre la porte, son épingle à l'italienne a rencontré le panneau, et ses cheveux se sont déroulés sur elle. Vous en souvenez-vous maintenant? Ingrat! Le premier mot de votre lettre disait que vous vous en souveniez. Aussi comme le cœur m'a battu! Tenez; croyez-moi, c'est là ce qui prouve qu'on aime, et c'est pour cela que je suis ici.

VALENTIN, à part.

Ou j'ai sous le bras le plus rusé démon que l'enfer ait jamais vomi, ou la voix qui me parle est celle d'un ange, et elle m'ouvre le chemin des cieux.

CÉCILE.

Pour savante, c'est une autre affaire; mais je veux répondre, puisque vous ne dites rien. Voyons, savez-vous ce que c'est que cela?

VALENTIN.

Quoi? cette étoile à droite de cet arbre?

CÉCILE.

Non, celle-là qui se montre à peine, et qui brille comme une larme.

VALENTIN.

Vous avez lu madame de Staël?

CÉCILE.

Oui, et le mot de larme me plaît, je ne sais pourquoi, comme les étoiles. Un beau ciel pur me donne envie de pleurer.

VALENTIN.

Et à moi envie de t'aimer, de te le dire, et de vivre pour toi. Cécile, sais-tu à qui tu parles, et quel est l'homme qui ose t'embrasser?

CÉCILE.

Dites-moi donc le nom de mon étoile. Vous n'en êtes pas quitte à si bon marché.

VALENTIN.

Eh bien! c'est Vénus, l'astre de l'amour, la plus belle perle de l'Océan des nuits.

CÉCILE.

Non pas; c'en est une plus chaste, et bien plus digne de respect; vous apprendrez à l'aimer un jour, quand vous vivrez dans les métairies, et que vous aurez des pauvres à vous; admirez-la, et gardez-vous de sourire; c'est Cérès, déesse du pain.

VALENTIN.

Tendre enfant! je devine ton cœur; tu fais la charité, n'est-ce pas?

CÉCILE.

C'est ma mère qui me l'a appris; il n'y a pas de meilleure femme au monde.

VALENTIN.

Vraiment? je ne l'aurais pas cru.

CÉCILE.

Ah! mon ami, ni vous, ni bien d'autres, vous ne vous doutez de ce qu'elle vaut. Qui a vu ma mère un quart d'heure, croit la juger sur quelques mots au hasard. Elle passe le jour à jouer aux cartes, et le soir à faire du tapis; elle ne quitterait pas son piquet pour un prince; mais que Dupré vienne, et qu'il lui parle bas, vous la verrez se lever de table, si c'est un mendiant qui attend. Que de fois nous sommes allées ensemble, en robe de soie, comme je suis là, courir les sentiers de la vallée, portant la soupe et le bouilli, des souliers, du linge, à de pauvres gens! Que de fois j'ai vu, à l'église, les yeux des malheureux s'humecter de pleurs lorsque ma mère les regardait! Allez, elle a droit d'être fière, et je l'ai été d'elle quelquefois.

VALENTIN.

Tu regardes toujours ta larme céleste, et moi aussi, mais dans tes yeux bleus.

CÉCILE.

Que le ciel est grand! que ce monde est heureux! que la nature est calme et bienfaisante!

VALENTIN.

Veux-tu aussi que je te fasse de la science et que je te parle astronomie? Dis-moi, dans cette poussière de mondes, y en a-t-il un qui ne sache sa route, qui n'ait reçu sa mission avec la vie, et qui ne doive mourir en l'accomplissant? Pourquoi ce ciel immense n'est-il pas immobile? Dis-moi; s'il y a jamais eu un moment où tout fut créé, en vertu de quelle force ont-ils commencé à se mouvoir, ces mondes qui ne s'arrêteront jamais?

CÉCILE.

Par l'éternelle pensée.

VALENTIN.

Par l'éternel amour. La main qui les suspend dans l'espace n'a écrit qu'un mot en lettres de feu. Ils vivent parce qu'ils se cherchent, et les soleils tomberaient en poussière, si l'un d'entr'eux cessait d'aimer.

CÉCILE.

Ah! toute la vie est là.

VALENTIN.

Oui, toute la vie — depuis l'Océan qui se soulève sous les pâles baisers de Diane, jusqu'au scarabée qui s'endort jaloux dans sa fleur chérie. Demande aux forêts et aux pierres ce qu'elles diraient si elles pouvaient parler? Elles ont l'amour dans le cœur et ne peuvent l'exprimer. Je t'aime! voilà ce que je sais, ma chère; voilà ce que cette fleur te dira, elle qui choisit dans le sein de la terre les sucs qui doivent la nourrir; elle qui écarte et repousse les élémens impurs qui pourraient ternir sa fraîcheur! Elle sait qu'il faut qu'elle soit belle au jour, et qu'elle meure dans sa robe de noce devant le soleil qui l'a créée. J'en sais moins qu'elle en astronomie; donne-moi ta main, tu en sais plus en amour.

CÉCILE.

J'espère, du moins, que ma robe de noce ne sera pas mortellement belle. Il me semble qu'on rôde autour de nous.

VALENTIN.

Non, tout se tait. N'as-tu pas peur? Es-tu venue ici sans trembler?

CÉCILE.

Pourquoi? De quoi aurais-je peur? Est-ce de vous ou de la nuit?

VALENTIN.

Pourquoi pas de moi? qui te rassure? Je suis jeune, tu es belle, et nous sommes seuls.

CÉCILE.

Eh bien! quel mal y a-t-il à cela?

VALENTIN.

C'est vrai, il n'y a aucun mal; écoute-moi, et laisse-moi me mettre à genoux.

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc? vous frissonnez.

VALENTIN.

Je frissonne de crainte et de joie, car je vais t'ouvrir le fond de mon cœur. Je suis un fou de la plus méchante espèce, quoique, dans ce que je vais t'avouer, il n'y ait qu'à hausser les épaules. Je n'ai fait que jouer, boire et fumer depuis que j'ai mes dents de sagesse. Tu m'as dit que les romans te choquent; j'en ai beaucoup lu, et des plus mauvais. Il y en a un qu'on nomme Clarisse Harlowe; je te le donnerai à lire quand tu seras ma femme. Le héros aime une belle fille comme toi, ma chère, et il veut l'épouser; mais auparavant il veut l'éprouver. Il l'enlève et l'emmène à Londres, après quoi comme elle résiste, Bedfort arrive.... c'est-à-dire, Tomlinson, un capitaine.... je veux dire Morden... non, je me trompe... Enfin, pour abréger.... Lovelace est un sot, et moi aussi, d'avoir voulu suivre son exemple..... Dieu soit loué! tu ne m'as pas compris..... je t'aime, je t'épouse, il n'y a de vrai au monde que de déraisonner d'amour.

(Entrent Van Buck, la baronne, l'abbé, et plusieurs domestiques qui les éclairent.)

LA BARONNE.

Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. Il est trop jeune pour une noirceur pareille.

VAN BUCK.

Hélas! madame, c'est la vérité.

LA BARONNE.

Séduire ma fille! tromper un enfant! déshonorer une famille entière! Chansons! Je vous dis que c'est une sornette; on ne fait plus de ces choses-là. Tenez, les voilà qui s'embrassent. Bonsoir, mon gendre; où diable vous fourrez-vous?

L'ABBÉ.

Il est fâcheux que nos recherches soient couronnées d'un si tardif succès; toute la compagnie va être partie.

VAN BUCK.

Ah ça! mon neveu, j'espère bien qu'avec votre sotte gageure....

VALENTIN.

Mon oncle, il ne faut jurer de rien, et encore moins défier personne.

ALFRED DE MUSSET.

LES RÉPUBLIQUES MEXICAINES.[1]

Depuis quelques années, les républiques mexicaines, en proie à des dissensions intérieures, ne cessent de lutter péniblement, tantôt contre l'aristocratie envahissante du pays, tantôt contre les prétentions du parti des moines, et tantôt contre l'ambition des chefs militaires, sans avoir pu, jusqu'à présent, arriver à un état de gouvernement stable. Ces affranchis d'un jour, ces esclaves émancipés, en passant tout à coup du joug abrutissant des Espagnols à une entière indépendance, n'ont su retirer de la liberté conquise qu'une hideuse anarchie; aux vices contractés par l'habitude d'un long esclavage ils ont joint ceux qui naissent d'une licence effrénée. Aussi, comme ces malades affaiblis par une longue diète, que l'usage immodéré des alimens replonge bientôt dans un état pire que le premier, sont-ils tombés dans une démoralisation si générale et si profonde, qu'elle paraît désormais sans

(1) Ce travail est le résultat consciencieux des observations d'un homme qui, par sa position au Mexique, et ses relations avec les principales autorités du pays, s'est trouvé plus que personne à même d'étudier les institutions, la religion, les mœurs et la civilisation du peuple mexicain. (*N. du D.*)

sans remède, et doit inévitablement les conduire à la perte de leur indépendance.

Deux partis bien tranchés se disputent la prépondérance dans le gouvernement, le parti des aristocrates et celui des libéraux, ou pour parler plus juste, le parti des gens en place, qui veulent conserver ce qu'ils ont, et le parti des gens qui n'ont rien, et qui veulent avoir; car ce n'est que pour les emplois rétribués qu'on se divise et qu'on se bat. L'agriculture, l'industrie, les arts de toute espèce étant entièrement négligés, une foule d'ambitieux tournent leurs prétentions vers les emplois lucratifs, et veulent servir la patrie en quelque sorte malgré elle. Aussi est-ce un empressement, un patriotisme, qui pourraient enfanter des merveilles, si on pouvait les prendre au sérieux! c'est un assaut d'intrigues et de cabales parmi les *citoyens* qui se disputent les places! Il s'en présente des milliers qui consentiraient à être présidens, des milliers qui se dévouent aux grades de généraux, de colonels, etc. Il en est de même pour les emplois civils. Mais comme la patrie n'a pas besoin de tant de gens de bonne volonté, tous ceux dont elle ne peut accepter les services, n'ont d'autre ressource que de chercher à renverser les élus. Bientôt les mécontens se réunissent, et mus par les mêmes motifs, animés des mêmes espérances, ils prennent les armes, ou, pour nous servir de l'expression consacrée dans le pays, ils se *prononcent*, les uns au nom de la *sainte religion*, les autres pour la *défense de la liberté;* tous, d'un accord unanime, déclarent leurs adversaires *aristocrates* ou *sans-culottes*, *traîtres*, *infames brigands*, les mettent au ban de la nation, et soudain entrent en campagne. Rien de plus ordinaire, de plus simple et de plus facile qu'une révolution militaire au Mexique. Il est bien rare qu'il se passe un intervalle de cinq à six mois sans qu'on voie apparaître le drapeau de la révolte; et comme la plupart de ces révolutions qu'on pourrait appeler périodiques, tournent toujours à bien pour ceux qui les entreprennent, comme les chefs savent toujours habilement en profiter pour leur propre compte, chacun veut en essayer, depuis le général jusqu'au caporal. Ceci est rigoureusement vrai.

Or, voici comment se fait une révolution militaire : un sergent, par exemple, se trouve en garnison dans un village avec vingt hommes; ce nombre est plus que suffisant pour l'exécution de ses desseins; un beau matin, il lui prend un accès de patriotisme, il

veut servir son *idolatrada patria*, en qualité de colonel ou de général. Le dimanche, après la messe, il réunit dans un cabaret ses vingt soudards : là, après quelques libations, il prend un ton solennel, se pose en héros, et leur déclare : « que le gouvernement a violé tel ou tel article de la constitution; que la liberté est menacée, ou que la sainte religion est attaquée; qu'à eux est réservé l'honneur de défendre les glorieuses prérogatives de la nation, et qu'il les guidera dans cette noble entreprise. » Ceux-ci applaudissent l'orateur en criant : *viva! que viva!* Le verre à la main, ils lui jurent fidélité, et le proclament colonel ou général. On convoque *el muy ilustre ajuntamiento*, la très illustre municipalité, qui se compose ordinairement de trois ou quatre *rancheros* (1) ou *vaqueros*, qu'on fait entrer sans peine dans le complot. On a presque toujours sous la main quelque licencié, homme de plume, espèce de magister qui est chargé de rédiger en style intelligible, le *plan*, c'est-à-dire l'énoncé des motifs de la rébellion et son but; puis, séance tenante, on adresse au peuple une proclamation qui commence à peu près en ces termes : « Peuples de l'univers civilisé! soyez témoins de la justice de notre cause! Nos plaintes ont retenti jusqu'à vous; les droits du peuple souverain sont foulés aux pieds, notre sainte liberté attaquée; vous verrez comme les vaillans enfans de Montézuma savent se soustraire à l'esclavage, etc.. » Le peuple souverain qui lit ces belles choses, s'écrie : *Carajo! es verdad! Vamos, carajo!* c'est la vérité, marchons! Chacun alors ceint sa manchette (2) et monte à cheval. S'il se trouve dans les environs quelque chef de voleurs, il ne manque pas de venir, avec sa bande, offrir ses services, qui sont toujours acceptés; on en fait un capitaine, ce qui lui donne l'avantage de piller impunément au nom de la patrie. On marche sur les villages voisins qu'on soulève, on ouvre les prisons, et les brigands et les assassins sont associés aux champions de la *sainte cause*. La renommée annonce le *pronunciamento*, de tous côtés arrivent en grand nombre les mécontens et les gens sans emploi; alors les *prononcés*, au nombre de cinq à six cents, prennent le nom d'armée *libératrice*, *répara-*

(1) *Rancheros*, campagnards. *Vagueros*, vachers.

(2) C'est une longue épée sur laquelle sont gravés ces mots pompeux : *No me saques sin razon, no me envaines sin honor;* ne me tire pas sans raison, ne me rengaine pas sans honneur.

trice, ou de la foi. Dès que le succès devient probable, les gens du parti contraire changent de bannière; s'il y a dans le camp ennemi quelque chef qui fasse mine de vouloir tenir bon pour l'ordre de choses existant, on cherche à le gagner à prix d'argent, et il est bien rare que quelques milliers de piastres ne triomphent pas de sa résistance. C'est avec de tels élémens que l'*armée* marche de succès en succès; on triomphe, et notre sergent, devenu réellement colonel ou général, est proclamé sauveur de la liberté, héros immortel, citoyen *bene merito de la patria en grado heroico*. Voilà, dans toute l'exactitude des faits, ce que c'est qu'une révolution au Mexique; voilà par quels moyens un danseur de corde (1), quelquefois un voleur de grand chemin (2) sont arrivés aux premières dignités de la république. Chacun peut goûter de la présidence ou du généralat, et d autant plus facilement que ceux qui doivent à quelque mouvement populaire le poste éminent qu'ils occupent, sont bientôt renversés par un nouveau bouleversement qui laisse le champ libre à d'autres. Et comment n'en serait-il pas ainsi, quand dix mille concurrens se disputent la même place? Aussi devient-elle l'objet des plus honteuses manœuvres. Pour y arriver, tous les moyens sont mis en jeu, la séduction, l'argent, la prostitution, les intrigues les plus dégoutantes, les plus infames trahisons, le poignard même; ceux qui savent le mieux en tirer parti passent pour *muchachos vivos*, des garçons de talent, et la nation n'est nullement effrayée de voir parmi ses *excelentisimos senores generales*, des hommes qui, chez nous, traîneraient le boulet dans un bagne; le succès justifie tout.

On sent que la conséquence d'un tel état de choses doit être une corruption générale dans toutes les classes de la société. En effet, c'est un débordement de vices effroyables; le vol et l'assassinat se commettent impunément, non-seulement parmi le peuple, mais dans la *gente decente;* il n'est point de ville où l'on ne voie se promener dans les rues et marcher, tête levée, des misérables dont la conscience est chargée de huit ou dix assassinats. Et qu'on ne croie pas qu'ils en soient moins estimés; il est très ordinaire d'en-

(1) Le général M..., l'un des généraux les plus renommés du Mexique, dansait sur la corde, il y a quelques années, à la Nouvelle-Orléans.

(2) Les généraux Tolsa et Angon sont connus de tout le Mexique pour avoir été chefs de voleurs.

tendre dire : *don* un tel a assassiné dix personnes. Le peuple mexicain ignore ces vertus qui font la base de la société humaine; n'attendez de lui ni bonne foi, ni confiance, ni délicatesse dans les rapports ordinaires de la vie. Ainsi, vous laissez vos effets en dépôt chez une personne que vous croyez sûre; quand vous vous présentez pour réclamer ce qui vous appartient, vos effets ont été vendus. Un homme qui se prétend et que vous croyez votre ami vous emprunte pour un instant, dit-il, votre montre ou quelque autre objet de prix, il court le jouer, et qu'il gagne ou qu'il perde, vous n'en avez plus de nouvelles. Ce sont là des espiégleries qu'il serait ridicule de trouver mauvaises. Êtes-vous négociant, marchand, industriel, et voulez-vous dans une foire étaler vos marchandises en public, ne manquez pas de faire veiller votre boutique par deux ou trois soldats que vous paierez largement; autrement, en un clin d'œil, vous serez dévalisé, car là il n'y a ni police ni sergens de ville pour protéger les personnes et les propriétés. Gardez-vous d'avoir jamais de procès avec personne : si vous n'êtes assez riche pour acheter les juges, vous aurez tort. Voyagez-vous pour vos affaires ou votre plaisir, ayez la précaution de vous munir d'un sabre bien affilé, d'une paire de pistolets, d'un fusil; car vous allez avoir bientôt affaire aux héros de grand chemin. Surtout tenez-vous en garde contre le domestique qui vous accompagne; dès qu'il en trouvera l'occasion, il vous pillera, et fera mieux encore s'il le peut. Vos armes seules feront votre sûreté.

Dans les rues, vos yeux sont chaque jour frappés du hideux spectacle de cadavres qu'on emporte tout sanglans, car là on se donne un coup de poignard, comme un coup de poing chez une autre nation, publiquement, en plein jour. Quand un homme tombe assassiné dans la rue, la foule se rassemble, et en attendant qu'on relève le cadavre, les *amateurs* réunis en cercle décident si les coups ont été bien portés, et s'ils méritent l'approbation des connaisseurs. Si, en passant, vous demandez la cause de ce rassemblement : *Nada es, senor, es una muerticida*; ce n'est rien, seigneur, c'est un petit meurtre, vous répond-on avec beaucoup de sang-froid. Ces scènes n'excitent pas la moindre émotion parmi les spectateurs. Souvent même l'assassin ne prend pas la peine de se cacher ou de s'enfuir; il se laisse tranquillement arrêter, car il sait qu'il en sera quitte pour quelques jours de pri-

son. Il faut qu'un homme soit bien coupable, qu'il ait commis bien des assassinats pour que la Thémis mexicaine se décide à le frapper et à en débarrasser la société. Le sang mexicain, disent-ils, est trop précieux pour qu'on le verse légèrement! Si ceux qui prêchent l'abolition de la peine de mort sont allés chercher leurs argumens dans la législation criminelle du Mexique, il faut avouer que leur choix n'est pas heureux.

Pense-t-on qu'un peuple qui s'est ainsi familiarisé avec l'habitude de l'assassinat, puisse avoir une grande horreur pour les autres vices qui infectent la société? Doit-on s'étonner que la nation soit tombée dans la dépravation la plus profonde? Et comment en serait-il autrement, dans un pays où il n'y a ni gouvernement, ni lois, ni frein d'aucune espèce, où chacun n'a de justice à attendre que de soi-même, de sûreté à espérer que dans l'adresse et la force de son bras? Il n'en faut pas douter, le mal vient de ce que le pays étant sans cesse agité par des révolutions aussi funestes qu'elles sont ridicules, il est impossible que les hommes bien intentionnés, s'il s'en trouve dans la république, puissent opérer les réformes salutaires, proposer les mesures que réclame l'intérêt général, et que les institutions aient le temps de s'affermir et de se consolider. Mais, nous le demandons, quels avantages peuvent résulter, pour un pays, de révolutions entreprises par un petit nombre de factieux dans la seule vue de satisfaire une ambition personnelle et un honteux égoïsme? Une nation dont les chefs donnent l'exemple de l'immoralité, et ne se croient élevés aux premières charges de l'état que pour en exploiter les profits, et se disputer comme une proie les honneurs et la puissance, est déjà sur le penchant de sa ruine. Au reste, le peuple mexicain lui-même sait rendre à son pays la justice qu'il mérite : un des hommes les plus célèbres et les plus influens du Mexique, gouverneur d'un des principaux états, assurait que dans toute la république on ne trouverait pas vingt hommes de bien pour la gouverner!

Nous avons vu comment se faisait une révolution militaire au Mexique, esquissons maintenant la physionomie des principaux acteurs de ces drames sanglans. Les soldats sont, au Mexique, ce qu'étaient les Mameluks en Égypte, ou les janissaires à Constantinople, c'est-à-dire les maîtres; car la nation a un grand faible pour les traîneurs de sabre; elle ne veut, pour occuper le siége de la pré-

sidence, que des hommes à épaulettes : c'est l'armée qui commande et qui dispose de tout. Parlons d'abord des officiers. Quand un jeune homme de ceux qu'on appelle *décens*, c'est-à-dire de bonne famille, est trop borné ou trop paresseux pour étudier et se faire *licenciado* (avocat), comme il croirait déroger et s'avilir en cherchant dans le commerce, l'agriculture, les arts ou une industrie quelconque, un moyen de se faire une existence honorable, il ne lui reste que l'alternative de se faire soldat ou moine; il faut qu'il opte entre l'uniforme et le froc; s'il se décide pour le premier, sa famille remue ciel et terre pour lui faire obtenir le grade de sous-lieutenant, et il n'a pas de peine à se faire admettre, car pour peu qu'il sache lire et écrire, c'est tout ce qu'on exige de lui, c'est là le seul examen qu'il ait à subir. Une fois le jeune officier lancé dans les premiers grades, il est sûr de faire son chemin; en *révolutionnant,* en vendant sa noble épée tantôt à un parti, tantôt à un autre, il parviendra rapidement et pourra devenir général, président même. C'est ainsi que presque tous les officiers de l'armée mexicaine sont entrés dans la carrière. Comme il n'y a au Mexique aucune espèce d'écoles militaires, on ne demande aux officiers ni instruction, ni connaissance de l'art, ni aptitude pour le métier; qu'ils sachent dire aux soldats : portez armes! marchez à droite, à gauche! c'est là l'essentiel. Aussi est-il bien certain que le meilleur général mexicain ne serait pas capable d'être un bon lieutenant en Europe, et qu'en campagne il serait battu par un sous-officier de notre armée.

Ces officiers n'ont de militaire que le nom; ils n'en ont même pas la tournure. Ils portent l'uniforme plus mal que ne le ferait le plus lourd paysan de la Bretagne. D'abord ils sont généralement petits, grêles, mal faits, sans poitrine, courbés et disgracieux dans toute leur personne. A ces défauts de la nature, ils joignent le plus grand ridicule et la plus grande négligence dans leur tenue : des épaulettes d'une grosseur démesurée qui retombent sur la poitrine, l'habit déboutonné, laissant à découvert la chemise et les bretelles. Un chapeau rond, à larges bords, est leur coiffure ordinaire. Ils sont le plus souvent sans cravate et sans épée; c'est la petite tenue. Les jours de fête, et quand ils revêtent le grand uniforme, ils portent un haut et large chapeau à trois cornes, excessivement élevé, et surmonté d'une touffe de plumes tellement longues, que toute la coiffure a bien quatre pieds, ce qui contraste merveilleusement avec

leur taille, laquelle n'excède pas quatre pieds et demi. La cocarde est de la largeur d'une assiette; le ceinturon qui supporte le sabre, a bien six pouces de largeur, de sorte qu'il couvre toute la poitrine de ces petits hommes. Le col de la chemise, dépassant la cravatte de plusieurs pouces, s'avance en pointes fort en avant du menton. En regardant de près, on découvre sur leur petite figure basanée une trentaine de poils disséminés sous le nez, et qui forment moustaches. Ils laissent croître leurs cheveux derrière la tête, à la manière de nos séminaristes. Leur uniforme est chargé d'or prodigué avec le plus mauvais goût; rien de plus grotesquement bouffon que de les voir défiler dans leur embarrassant équipage, faisant des efforts incroyables pour marcher au pas.

Il n'y a parmi les officiers ni tenue, ni discipline, ni respect des convenances, ni maintien de grade et de rang; ainsi, un lieutenant s'en va, dans un cabaret, frapper sur l'épaule de son colonel, et s'enivrer avec lui. Un de ces derniers avouait qu'il n'avait jamais pu venir à bout de faire aller ses officiers à la manœuvre. En effet, leur état est ce dont ils s'occupent le moins; et comme leur service se borne à très peu de chose, ils passent leur temps dans des maisons de jeu et de débauche. Un capitaine joua un jour sa solde qu'il venait de recevoir, il la perdit; il joua ensuite les galons de son pantalon; la chance lui ayant été contraire, il joua et perdit ses épaulettes! Telles sont les occupations ordinaires de ces messieurs, depuis le général jusqu'au sergent. Leur solde étant très inexactement payée, les *senores oficiales* ont souvent la bourse plate; mais il est des moyens de se tirer d'affaire : ainsi, le commandant déserte avec la caisse du régiment, le capitaine avec l'argent de sa compagnie, le sergent avec le prêt de son escouade; il n'est pas jusqu'à l'humble caporal qui n'ait aussi sa petite industrie; il fait de légers emprunts aux soldats, et quand ceux-ci réclament ce qu'ils ont prêté, il ne manque pas de bonnes ou mauvaises raisons pour se dispenser de payer; s'ils insistent, il les menace de les faire déchirer de coups de verges à la première faute qu'ils feront, et ce moyen est toujours efficace. Quant aux généraux, ils spéculent plus en grand, et se vendent à quelque parti en armes. C'est ainsi que, dans la révolution de 1832, le général Valencia qui commandait un corps des troupes du gouvernement, ayant fait au jeu des pertes considérables, et se trouvant dans un grand embarras pé-

cuniaire, se vendit pour 20,000 piastres, lui et les siens, au parti du général Santa-Anna qui avait levé l'étendard de la révolte. Le marché conclu, on porta au général vendu un à-compte de 12,000 piastres; le soir même, il les joua avec ses officiers et les perdit. Alors il fit déclarer au général Santa-Anna, que s'il ne lui envoyait pas de suite les 8,000 autres piastres, il allait repasser du côté du gouvernement. On s'empressa de le satisfai e, car sa trahison devait porter un coup mortel au président Bustamente dont *el inm rtal Santa-Anna* voulait prendre la place. Nous tenons ces détails de l'agent même chargé de négocier cette honteuse transaction.

Du côté de la bravoure, les porteurs d'épaulettes mexicains ne sont guère plus recommandables que du côté de la moralité, de l'instruction et de la capac té. Quand l'officier mexicain sort de la ville pour aller guerroyer, et rétablir sur quelque point *el imperio de las leyes,* il s'arme d'un sabre, ou, pour être plus juste, il s'attache à un sabre dont la longueur démesurée produit l'effet le plus bizarre; il porte, en outre, une lance dont le fer est assez long pour enfiler trois hommes de suite. Arrivé au lieu du combat, chaque officier crie à ses soldats : *Adelante, muchachos!* en avant, enfans! Mais en même temps ils ont grand soin de se garantir des projectiles meurtriers, soit en se couchant à plat ventre, pour offrir moins de surface aux balles ennemies, soit en se cachant prudemment derrière quelque abri protecteur. D'ailleurs, il est de règle générale que chaque officier emmène avec lui son bon cheval, moins pour s'épargner une partie des fatigues de la campagne, que pour s'aider à se tirer de la bagarre, si l'affaire devient trop chaude. Tels sont les chefs de l'armée mexicaine, *los heroes, los imortales,* dont les panégyriques remplissent les colonnes des journaux du pays; le plus souvent les journaux d'Europe se font les échos complaisans de ces louanges ridicules.

Par les chefs on peut juger des soldats. Il n'y a, au Mexique, ni conscription, ni mode de recrutement déterminé par une loi, ni engagemens volontaires. On trouve bien des milliers de citoyens qui consentent volontiers à servir la patrie en qualité de colonels ou de généraux; mais personne ne se soucie d'être simple soldat. Quand l'armée de la république a besoin de se recruter, on ramasse de force tous les vagabonds et gens sans aveu qui se rencontrent; quelquefois, si le nombre est insuffisant, on ouvre les

prisons, et les détenus vont grossir le nombre des recrues. Ces recrues ainsi amalgamées sont enfermées dans des casernes, d'où elles ne sortent, pendant un espace de six mois, que pour balayer les rues et pour aller à l'exercice, qu'on leur apprend à grands coups de bâton. Cet apprentissage terminé, on leur fait endosser le fourniment, et on leur laisse un peu plus de liberté; mais une partie ne manque pas d'en profiter pour déserter, et cela presque toujours impunément; car la république n'a pas de gendarmes pour les mettre à la recherche des réfractaires et poursuivre les déserteurs. C'est probablement une des raisons pour lesquelles un régiment n'est jamais au complet; on ne compte guère que trois cents hommes par régiment. En somme, l'armée mexicaine est très peu nombreuse; elle ne se compose que de sept à huit mille hommes au plus. Mais si elle a peu de soldats, on ne compte pas moins de vingt mille officiers sur les registres de l'état, tant en activité qu'en retraite, et tout ce luxe d'état-major est alimenté par la nation.

En campagne, les armées belligérantes ne sont jamais nombreuses, car dès que le soldat sent la poudre, il jette ses armes et déserte en bien plus grand nombre encore et avec bien plus de facilité qu'en temps de paix. Une réunion de quatre cents hommes en armes forme une division. S'il y a deux mille combattans, c'est une *grande armée d'opérations*. Or, dans cette grande armée, il se trouve toujours au moins un millier de femmes, car le Mexicain ne marche jamais sans être suivi de sa femme. Après trois ou quatre mois de préparatifs, si la collision devient inévitable, la grande armée d'opérations s'ébranle et marche à l'ennemi. Cet ennemi n'est autre chose qu'une bande de révoltés, car, jusqu'à présent, les Mexicains n'ont eu d'autres ennemis qu'eux-mêmes. Si le parti qu'on va attaquer est encore à une centaine de lieues, on reste deux ou trois mois en marche, et quelle marche! ou plutôt quel désordre! Enfin, on arrive en présence. Là, aucune disposition stratégique, aucune de de ces manœuvres que conseille la prudence et qui dénotent l'habileté d'un chef. Du plus loin qu'on s'aperçoit, on se provoque de paroles et d'injures. *Vengan, cobardes, alcahuetes, chibatos!* Venez, crie-t-on à l'ennemi, venez, lâches! Celui-ci répond sur le même ton, si bien qu'avant de s'attaquer les armes à la main, les combattans préludent par une scène de nos boulevarts en carnaval. A la fin, on se décide à échanger quelques coups de fusil, mais à une dis-

tance qui permet de le faire impunément. Tels sont, pendant trois ou quatre jours, les préliminaires de la bataille; car c'est à qui n'attaquera pas le premier. Les officiers, dont la modestie va jusqu'à se comparer à nos généraux les plus renommés, disent qu'en cela ils suivent l'exemple de Napoléon, qui n'attaquait jamais le premier! Pourtant, comme il faut en finir, on se détermine à en venir sérieusement aux mains. Le jour fixé pour l'action, après que chacun a pris son chocolat, on se présente au combat. L'affaire commence ordinairement par une canonnade; mais les boulets sont presque tous perdus, les Mexicains n'ayant que de très mauvais artilleurs. Au premier coup de canon, comme on voit de part et d'autre qu'il s'agit de se battre pour tout de bon, on est devenu plus poli; on cesse de s'injurier; on craint de mettre son ennemi trop en colère. Si les coups de canon n'avancent pas la besogne, on en vient à la fusillade. Dans tous les cas, l'action ne dure pas long-temps, car aussitôt que l'un des partis voit tomber sous ses yeux une trentaine des siens, il cède le terrain. Quand on est repoussé, on ne cherche jamais à se rallier et à rétablir le combat : on se sauve à toutes jambes; les officiers donnent l'exemple, et comme ils sont à cheval, la fuite leur devient plus facile. C'est un désordre, un *sauve qui peut* général. A la bataille du Gallinero, un officier-général des milices fit, en se sauvant, cinquante lieues en un jour et une nuit. Il arriva tout hors d'haleine à la ville qu'il habitait; mais la peur d'être atteint par l'ennemi avait tellement fait perdre la tête au pauvre homme, qu'il traversa au galop la rue où il demeurait, et s'en fut frapper à la porte d'une église, la prenant pour sa maison. Les soldats qui n'ont pas de chevaux s'échappent comme ils peuvent, ou se laissent prendre. L'ennemi ne manque jamais d'en massacrer un certain nombre, bien que désarmés. Les officiers surtout montrent un acharnement incroyable pour ces sortes d'assassinats, et frappent à grands coups de lance ces malheureux prisonniers, se vengeant ainsi, après le combat, de la peur qu'ils ont eue avant. C'est ainsi qu'à la bataille du Gallinero *el valiente coronel* Durand massacra deux cents prisonniers désarmés; c'est ainsi qu'on vit le général Tolsa faire percer sous ses yeux à coups de baïonnette un pauvre officier qu'on lui avait amené prisonnier. Ceux qui ne peuvent exercer leur fureur sur des êtres vivans, prennent le barbare divertisse-

ment de plonger leur épée dans un cadavre, afin de la montrer avec orgueil, dégoûtante de sang, et faire croire qu'ils ont bataillé comme des Murat. Les exploits de ces braves guerriers ne se bornent pas là. Après la victoire, on entre dans les villes ou villages ennemis, les officiers donnent l'exemple du pillage, et l'on voit se reproduire tous les excès qui ont lieu en pareilles circonstances.

Voilà, en réalité, la physionomie des armées mexicaines, et le portrait fidèle des chefs qui la commandent. Mais il faut bien se garder de ranger sur la même ligne les anciens officiers qui ont fait la guerre de l'indépendance; ces derniers ont rendu de grands services à leur patrie, ils ont combattu avec courage et long-temps contre les Espagnols, ils ont véritablement conquis la liberté. Il y a eu parmi ces officiers des hommes d'un grand mérite; maintenant ils vivent retirés, gémissant en secret sur l'état d'abjection où est tombé leur malheureux pays. Autant on doit conserver d'estime et de vénération pour ces vétérans de l'honneur et de la liberté, autant on doit avoir de pitié pour ces nouveaux parvenus, qui ne doivent leurs grades et leurs dignités qu'aux désordres et aux révolutions dont ils ont été les moteurs; fanfarons de bravoure, qui n'ont jamais trempé leur épée que dans le sang de leurs concitoyens. C'est dans cette dernière catégorie qu'il faut ranger le général Santa-Anna, président actuel de la république. En Europe on parle beaucoup de cet homme, on se plaît à voir en lui un héros, un nouveau Bolivar: on se trompe singulièrement sur son compte. Ce n'est qu'après dix révolutions qu'il a pu arriver au rang suprême; et ces révolutions n'ont pas été le résultat de son patriotisme et de son courage, mais le fruit de ses perfides machinations. Comme militaire, il n'a ni talens ni bravoure; il a toujours été battu, à Oajaca, par le général Rinçon; à Vera-Cruz, par Calderon; à Coralfalso, à Puebla, il eût été exterminé, si l'ennemi qui l'avait vaincu avait su profiter de la victoire; il n'a échappé à un désastre complet que par l'inhabileté de ses adversaires. Nous disons qu'il n'est arrivé au rang suprême qu'à force de susciter des troubles politiques; en effet, c'est lui qui a, pour ainsi dire, mis à la mode ces interminables révolutions qui désolent son pays. La première qu'il excita fut contre Iturbide, son bienfaiteur, qui l'avait tiré de la foule. Il s'était fait un grand nom et la réputation d'un habile capitaine par la prétendue défaite des Espagnols à Tampico; mais il est à

la connaissance de tout le monde qu'il était lui-même battu, enveloppé de toutes parts, et sur le point de capituler, quand le général Téran arriva à son secours. C'est alors seulement que Barradas, qui avait la moitié de ses soldats malades, que la tempête avait privé de ses vivres et de ses approvisionnemens, et qui de plus avait reçu de faux renseignemens, fut obligé de céder. Aussi ambitieux qu'incapable, Santa-Anna a servi tous les partis pour arriver à son but. Les *liberales* l'ont fait président, mais comme ils ne peuvent et ne veulent pas faire davantage, il s'est donné aux aristocrates et aux moines, dans l'espérance que ceux-ci lui décerneront le titre d'empereur. Naguère il défendait la liberté, maintenant il se proclame le restaurateur de la religion, le protecteur du clergé. Les libéraux l'appelaient le *Mars mexicain*, le mettaient au-dessus de Washington, de Napoléon! Ils faisaient de lui les apologies les plus exagérées et les plus ridicules; aujourd'hui les jésuites des Cordilières ne voient plus en lui qu'un nouveau David, suscité de Dieu pour la conservation et le salut de la ville sainte; c'est un Gédéon, un Macchabée. Notre héros les croit tous sur parole. En attendant qu'on lui élève un trône (et peut-être plus tard un échafaud!), il s'enivre à longs traits de l'encens qu'on lui prodigue, et reçoit d'un air bénin les flagorneries des moines, des abbés et des abbesses. Celles-ci l'introduisent dans le harem du Seigneur, où il va *manger des bonbons* avec les filles du sanctuaire. Il est devenu bigot, mais bigot de bonne foi. A une grande incapacité militaire il joint la lâcheté personnelle; on l'a vu, pendant une bataille, se coucher à plat ventre derrière un mur. La vie privée de l'illustre général n'est guère plus honorable que sa vie politique. Enfant bâtard d'un Espagnol, il n'a même pas reçu la misérable éducation qu'on donne au Mexique à la *gente décente;* sa jeunesse, il l'a passée dans des maisons de débauche et de jeu, où il lui est souvent arrivé de laisser jusqu'à ses premiers vêtemens. Très passionné pour les femmes et le jeu, et n'étant pas riche, il a eu recours bien des fois, pour faire face à des embarras pécuniaires, à certains expédiens qui, dans une autre nation, l'eussent infailliblement envoyé *servir sur les galères du roi*. Il fit deux faux pour des sommes assez considérables. Ces petites espiégleries lui attirèrent quelques démêlés avec la justice; mais comme, au Mexique, la justice est fort indulgente, cela n'eut pas de suites fâcheuses pour lui. Tels ont été les

débuts du général-président. Voici deux faits qui pourront donner la mesure de l'estime qu'il a pour son héroïque personne. Lorsqu'il assiégeait Mexico, il y a deux ans, un Anglais de distinction désira le voir; le général le reçut sur un balcon d'où l'on découvrait toute la capitale. Après quelques momens de conversation, se tournant vers l'étranger : « Ne trouvez-vous pas que je ressemble ici à Napoléon au Kremlin? » lui demanda-t-il naïvement. Il disait après le combat de Zacatécas : « On parle beaucoup de la bataille d'Iéna, mais, en vérité, elle n'est pas à comparer avec celle de Zacatécas. » Or, disons un mot de cette bataille de Zacatécas, gagnée par le moderne Napoléon. De tous les états mexicains, l'état de Zacatécas était le plus tranquille. Depuis longtemps il avait su se préserver des révolutions qui déchirent les pays voisins. Occupé de l'exploitation de ses mines fécondes, il fleurissait dans un état de prospérité qui déplut à Santa-Anna; il fallait qu'il vînt le bouleverser. Ceux de Zacatécas voulurent repousser une injuste agression; mais ils furent trahis. Dans cette *mémorable* journée, que les Mexicains placent en première ligne dans leurs fastes militaires, il périt environ cent hommes, dont les deux tiers furent massacrés, car Santa-Anna avait donné ordre qu'on fît main basse sur tous les officiers. Tel est l'homme! *el nuestro Napoleone*, comme disent les Mexicains. En Europe *el immortal Santa-Anna*, *el Marte mexicano*, *el invicto heroe* (épithètes que les journaux mexicains ont répétées jusqu'à satiété) ne serait pas capable de commander deux cents hommes! Qu'on n'oublie pas que s'il est parvenu aux premières fonctions de la république, c'est que dans ce pays chacun peut y arriver par les moyens dont il s'est servi, les révolutions, l'intrigue, la fourberie et la trahison. Santa-Anna passe à dormir les deux tiers de sa vie. Jamais, dans son intérieur, on ne l'a vu un livre à la main, jamais on ne l'a vu chercher à s'instruire en quoi que ce fût; il dit modestement que la nature l'a doué d'un génie et de dispositions auxquels l'étude, l'instruction et la lecture ne pourraient rien ajouter. Le principal divertissement de son excellence, ce sont les combats de coqs; mais comme il a l'habitude de refuser de payer quand le coq qu'il fait combattre est vaincu, les amateurs ne se soucient pas d'entrer en lice avec lui. L'avarice est une de ses qualités, mais une avarice poussée jusqu'à la plus dégoûtante lésinerie. Quand il est à table avec ses officiers, il a devant lui

une bouteille de vin dont il se garde bien d'offrir à ses convives, qui sont ainsi réduits à boire de l'eau; il est vrai que le vin se vend une piastre la bouteille.

Par ce qu'on vient de lire, on peut se faire une idée exacte de l'état actuel de la république; il nous reste à faire connaître la position des étrangers au Mexique. Peut-être qu'après avoir exposé les choses telles qu'elles sont, et dit la vérité tout entière, nous serons assez heureux pour faire revenir à des idées plus saines ceux qui seraient encore tentés d'aller chercher fortune dans les nouvelles républiques du Sud.

Le Mexicain, en effet, est plus à craindre pour les étrangers que le *vomito* qui dépeuple ses côtes et le nord de son golfe. La haine de l'étranger est générale au Mexique, et cette haine est partagée par toutes les classes, de sorte que tous ceux que les circonstances ont déterminés à venir se fixer dans le pays, y sont à peu près traités comme l'étaient les juifs en Europe au moyen-âge : honnis, insultés, persécutés, volés et assassinés, sans que cela tire à conséquence. S'ils se montrent dans les rues, le lépreux mexicain leur jette des pierres, et fait retentir à leurs oreilles les cris de : *Dehors les étrangers! à mort les étrangers!* Les gens appelés *décens* ne les lapident pas, mais ils excitent la canaille. Cette haine a pour cause principale les préjugés religieux. Les Espagnols ont fait croire autrefois aux Mexicains qu'eux seuls étaient chrétiens, que toutes les autres nations étaient hérétiques, et que par conséquent il fallait les détester et éviter tout contact avec elles. Cette croyance subsiste encore aujourd'hui dans toute sa force, et les étrangers sont généralement regardés comme une race de Caïns, maudite et proscrite à jamais.

Un Mexicain disait un jour à un Français : « Vous autres étrangers, vous n'avez pour vous dans le pays que les femmes et les chiens. » Sans doute, parce que les femmes trouvent les étrangers un peu moins laids et moins disgracieux que leurs créoles basanés et mal faits, et que les animaux s'aperçoivent que ceux-là les traitent avec humanité. Les prêtres combattent autant qu'ils peuvent ce prétendu faible qu'ont les filles d'Israël pour les Amalécites. Malgré cette malédiction dont les étrangers sont l'objet, on rencontre déjà dans le pays bon nombre de jolis enfans aux yeux bleus, aux blonds cheveux, dont la présence témoigne assez que

l'anathème fulminé contre la race étrangère n'a pas eu son plein effet. Quoi qu'il en soit de cette préférence des dames mexicaines, c'est une bien faible compensation pour les vexations et les dangers réels auxquels sont exposés les étrangers qui habitent le pays. La haine des Mexicains est telle qu'on est fondé à redouter un jour chez eux des vêpres siciliennes. Quelques catastrophes récentes prouvent que ces craintes ne sont pas chimériques. En 1833, une famille française, établie dans une ferme auprès de Puebla, fut massacrée tout entière, sans qu'elle eût donné aux habitans le moindre sujet de plainte, le moindre motif de vengeance. Ce fut un moine qui ameuta deux ou trois cents lépreux, les conduisit à la ferme de ces malheureux Français, qui furent impitoyablement poignardés au nombre de neuf. La maîtresse de la maison surtout fut traitée avec une barbarie digne de cannibales. Percée de coups et respirant encore, elle fut attachée à la queue d'un cheval et traînée au galop; son cadavre fut insulté et souillé par les assassins. On égorgea jusqu'aux domestiques de la maison, qui étaient Mexicains, les punissant ainsi d'avoir servi des *juifs*. A la même époque à peu près, un Anglais, qu'on avait injustement emprisonné, fut égorgé dans sa prison par un colonel mexicain, et ce crime resta impuni. Tout récemment, aux environs d'Acapulco, un officier souleva les habitans du pays contre les étrangers, et en massacra cinq, aussi impunément. Mais c'est surtout à la prise de Zacatécas, par Santa-Anna, que la fureur des Mexicains se montra dans toute sa lacheté. L'exploitation des mines avait attiré à Zacatécas un grand nombre d'Européens. Les nobles soldats de l'illustre général entrèrent dans la ville et se répandirent partout en criant : *Mort aux étrangers !* Un Américain fut tué dans sa maison, et toutes les personnes qui s'y trouvaient blessées et plus ou moins maltraitées; une jeune Française, qui tomba au milieu de cette bande d'assassins, fut meurtrie de coups de crosse, dépouillée de ses vêtemens, et traînée dans les rues par les cheveux. « Ouvrons-lui le ventre, disaient les forcénés, nous y trouverons un petit *juif* que nous jetterons aux chiens. » Un Italien fut blessé et sa maison pillée; quatre Anglais furent également blessés, ainsi que plusieurs dames anglaises. Et tous ces excès demeurèrent impunis! pas un soldat ne fut châtié! Et comment l'eussent-ils été, quand les chefs eux-mêmes donnaient

l'exemple, et que le général provoquait à ces sanglantes orgies? car, ayant su que parmi les troupes qui défendaient Zacatécas il se trouvait quatre ou cinq officiers étrangers, il avait donné l'ordre que l'on massacrât tous les officiers prisonniers, afin que ceux-ci ne pussent lui échapper. Cet ordre barbare avait animé ses sicaires contre le reste des étrangers, qui, paisiblement établis dans la ville, n'avaient pris aucune part aux évènemens.

Au milieu de ces troubles populaires qui agitent presque continuellement ce malheureux pays, la vie des Européens se trouve à chaque instant compromise. Quand ils se rencontrent sur le théâtre de ces évènemens politiques, il ne leur reste qu'à s'enfermer chez eux, et tandis que la populace et une soldatesque effrénée vocifèrent des menaces contre eux, munis de fusils, de pistolets, et bien approvisonnés de cartouches, ils attendent, dans des angoisses mortelles, déterminés à vendre le plus chèrement possible leurs biens et leur vie. Oui, les étrangers sont, dans ce pays, sans défense et sans protection : les représentans de leurs gouvernemens ne font absolument rien pour leur sûreté. Quand un Européen a été pillé, volé ou assassiné, non par des voleurs de grand chemin, mais par des *colonels* ou des *généraux*, comme à Zacatécas, le ministre de la nation à laquelle il appartient se borne à faire, de la manière la plus polie, quelques représentations insignifiantes au président de la république, et cette démarche reste presque toujours sans effet. Mais la faute n'en est-elle pas à nos gouvernemens, qui envoient pour les représenter dans ce pays, des hommes sans énergie, sans dignité, des hommes de bureau qui ne voient dans leurs fonctions que les agrémens qu'elles procurent et l'argent qu'elles rapportent? Et ce n'est plus aujourd'hui seulement la populace mexicaine qui insulte et maltraite les étrangers : cette animosité est partagée par ceux-là même qui devraient s'étudier à détruire les préjugés qu'on nourrit contre eux. Quelle peut être leur sécurité, quand les journaux du pays et les pièces officielles, que publient les dépositaires de l'autorité, ne cessent d'envenimer les mauvaises passions de la populace, en leur prodiguant la menace et l'injure? Pense-t-on que leur amour-propre national n'ait pas à souffrir, lorsque dans ces assemblées qu'on appelle pompeusement, au Mexique, *soberanos congreros*, ils entendent un stupide *vaquero* se permettre d'insulter la *veja Europa?* Un des *pères*

conscripts du sénat de Mexico disait dernièrement : « Tandis que « la *vieja Europa, caduca y flaquea cada dia mas!* tandis que la *vieille* « *Europe tombe en décrépitude et maigrit chaque jour davantage*, nos « jeunes républiques croissent à l'ombre de la liberté!... » Ne serait-il pas temps de faire cesser toutes ces ridicules fanfaronnades? Quels égards doit-on à une nation qui fait profession de mépriser toutes les autres, de les vouer à l'insulte et au poignard? Croira-t-on qu'après la bataille de Zacatécas, un général, dans l'ivresse du triomphe, disait à un étranger : « Vous voyez à présent ce que nous savons faire, et que nous ne craignons aucune nation du monde; nous allons maintenant donner une bonne leçon à nos insolens voisins du nord (les Américains), et ensuite à l'orgueilleuse Angleterre.—Mais, reprit l'autre, n'êtes-vous pas d'avis d'en faire autant à l'égard de la Russie et de la France? — Peut-être... un peu plus tard; jusqu'à présent, nous n'avons pas trop à nous plaindre de ces deux puissances! — Que la France se rassure pourtant : il faudrait que *el immortal* Santa-Anna passât les mers avec ses lépreux mexicains, et la *marina nacional* de la jeune république consiste en.... une goëlette de six canons!!

La position des sujets européens au Mexique est plus précaire encore depuis que le parti des moines a le dessus. On conçoit, en effet, que les moines soient les plus grands ennemis des étrangers, car ils savent que par leur contact avec ceux-ci, les Mexicains ne peuvent manquer de sortir de l'abrutissement où ils les tiennent plongés; aussi ne cessent-ils de soulever contre eux la colère du peuple, qui, dans son aveuglement et ses sottes préventions, ne voit pas tout ce dont il est redevable aux Européens. Ce sont les droits perçus sur les importations étrangères qui alimentent et soutiennent son gouvernement; s'il s'est introduit quelques améliorations, de quelque genre que ce soit, dans ses institutions, dans ses mœurs et jusque dans les commodités de la vie; s'il y a dans la capitale quelque mouvement, quelque commerce, quelque luxe, c'est aux étrangers qu'il le doit. Si le riche a une habitation commode, des meubles somptueux et de bon goût, s'il porte un habit de drap fin et d'une coupe gracieuse, il doit en remercier l'industriel étranger qui est venu de deux mille lieues lui révéler des jouissances qu'il ne connaissait pas. Si la piquante Mexicaine porte à ses jambes de riches

bas de soie, si ses jolis pieds sont enfermés dans une chaussure d'une forme élégante, elle doit une tendre reconnaissance à l'ouvrier étranger. Si la *mantilla*, son costume ordinaire, qui n'était autrefois qu'un froc de religieuse, est devenue aujourd'hui une mise des plus élégantes, qui relève infiniment ses attraits naturels, c'est parce qu'une modiste française est venue apporter dans sa confection les améliorations du bon goût, en y adaptant la ceinture, les voiles de dentelle, et toutes les coquetteries de la mode. Il n'est pas jusqu'au lépreux mexicain qui ne doive à l'industrie d'un étranger le poignard avec lequel il assassine. En un mot, tout ce qui est objet d'art et d'industrie, dans les choses de luxe comme dans celles de première nécessité, provient de l'étranger; car, ainsi que nous l'avons dit, l'industrie, au Mexique, est absolument nulle. Si les mines de ce pays se sont rouvertes, et recommencent à répandre leurs trésors, c'est parce que des étrangers sont venus y dépenser des millions pour les remettre en exploitation. Enfin, si le Mexicain veut faire quelques pas dans la civilisation, et sortir de l'état d'abjection où il est plongé, il ne le peut qu'en appelant à son aide les lumières et les arts des nations plus avancées. Ne devrait-il pas faire en sorte que l'Européen qui vient apporter à son pays le tribut de ses talens et de son industrie, au lieu d'entendre retentir autour de lui des cris de rage et de mort, y reçût un accueil amical et bienveillant, et qu'il trouvât sûreté pour sa personne et sa propriété? Le Mexicain comprend parfaitement combien il est en arrière des autres nations sous le rapport de la civilisation, de l'industrie et des arts; il sent tout ce qui lui manque, et quel besoin il a de l'étranger; mais sa haine est plus forte que sa conviction. Le Mexicain semble avoir déclaré la guerre à toutes les autres nations, il les abhorre toutes, et il ne les respectera jamais qu'autant qu'il les craindra.

UN VOYAGEUR.

ÉCRIVAINS CRITIQUES
ET MORALISTES
DE LA FRANCE.

IV.

LA BRUYÈRE.

Vers 1687, année où parut le livre des *Caractères*, le siècle de Louis XIV arrivait à ce qu'on peut appeler sa troisième période; les grandes œuvres qui avaient illustré son début et sa plus brillante moitié étaient accomplies; les grands auteurs vivaient encore la plupart, mais se reposaient. On peut distinguer, en effet, comme trois parts dans cette littérature glorieuse. La première, à laquelle Louis XIV ne fit que donner son nom et que prêter plus ou moins sa faveur, lui vint toute formée de l'époque précédente; j'y range les poètes et écrivains nés de 1620 à 1626, ou même avant 1620, La Rochefoucauld, Pascal, Molière, La Fontaine, Mme de Sévigné. La maturité de ces écrivains répond ou au commencement ou aux plus belles années du règne auquel on les rapporte, mais elle se produisait en vertu d'une force et d'une nourriture antérieures. Une seconde génération très distincte et propre au règne même de

Louis XIV est celle en tête de laquelle on voit Boileau et Racine, et qui peut nommer encore Fléchier, Bourdaloue, etc., etc., tous écrivains ou poètes, nés à dater de 1632, et qui débutèrent dans le monde au plus tôt vers le temps du mariage du jeune roi. Boileau et Racine avaient à peu près terminé leur œuvre à cette date de 1687; ils étaient tout occupés de leurs fonctions d'historiographe. Heureusement, Racine allait être tiré de son silence de dix années par Mme de Maintenon. Bossuet régnait pleinement par son génie en ce milieu du grand règne, et sa vieillesse commençante en devait long-temps encore soutenir et rehausser la majesté. C'était donc un admirable moment que cette fin d'été radieuse, pour une production nouvelle de mûrs et brillans esprits. La Bruyère et Fénelon parurent et achevèrent, par des graces imprévues, la beauté d'un tableau qui se calmait sensiblement et auquel il devenait d'autant plus difficile de rien ajouter. L'air qui circulait dans les esprits, si l'on peut ainsi dire, était alors d'une merveilleuse sérénité. La chaleur modérée de tant de nobles œuvres, l'épuration continue qui s'en était suivie, la constance enfin des astres et de la saison, avaient amené l'atmosphère des esprits à un état tellement limpide et lumineux, que, du prochain beau livre qui saurait naître, pas un mot immanquablement ne serait perdu, pas une pensée ne resterait dans l'ombre, et que tout naîtrait dans son vrai jour. Conjoncture unique! éclaircissement favorable en même temps que redoutable à toute pensée! car combien il faudra de netteté et de justesse dans la nouveauté et la profondeur! La Bruyère en triompha. Vers les mêmes années, ce qui devait nourrir à sa naissance et composer l'aimable génie de Fénelon était également disposé et comme pétri de toutes parts; mais la fortune et le caractère de La Bruyère ont quelque chose de plus singulier.

On ne sait rien ou presque rien de la vie de La Bruyère, et cette obscurité ajoute, comme on l'a remarqué, à l'effet de son livre, et, on peut dire, au bonheur piquant de sa destinée. S'il n'y a pas une seule ligne de son livre unique qui, depuis le premier instant de la publication, ne soit venue et restée en lumière, il n'y a pas, en revanche, un détail particulier de l'auteur qui soit bien connu. Tout le rayon du siècle est tombé juste sur chaque page du livre, et le visage de l'homme qui le tenait ouvert à la main s'est dérobé.

Jean de La Bruyère était né dans un village proche Dourdan, en

1639, disent les uns; en 1644, disent les autres et d'Olivet le premier, qui le fait mourir à cinquante-deux ans (1696). En adoptant cette date de 1644, La Bruyère aurait eu vingt ans quand parut *Andromaque;* ainsi tous les fruits successifs de ces riches années mûrirent pour lui et furent le mets de sa jeunesse; il essuyait, sans se hâter, la chaleur féconde de ces soleils. Nul tourment, nulle envie. Que d'années d'étude ou de loisir durant lesquelles il dut se borner à lire avec douceur et réflexion, allant au fond des choses et attendant! Il résulte d'une note écrite vers 1720, par le père Bougerel ou par le père Le Long, dans des mémoires particuliers qui se trouvaient à la bibliothèque de l'Oratoire, que La Bruyère a été de cette congrégation (1). Cela veut-il dire qu'il y fut simplement élevé ou qu'il y fut engagé quelque temps? Sa première relation avec Bossuet se rattache peut-être à cette circonstance. Quoi qu'il en soit, il venait d'acheter une charge de trésorier de France à Caen lorsque Bossuet, qu'il connaissait on ne sait d'où, l'appela près de M. le Duc pour lui enseigner l'histoire. La Bruyère passa le reste de ses jours à l'hôtel de Condé à Versailles, attaché au prince en qualité d'homme de lettres avec mille écus de pension.

D'Olivet qui est malheureusement trop bref sur le célèbre auteur, mais dont la parole a de l'autorité, nous dit en des termes excellens : « On me l'a dépeint comme un philosophe, qui ne son-« geait qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres, faisant un « bon choix des uns et des autres; ne cherchant ni ne fuyant le « plaisir; toujours disposé à une joie modeste, et ingénieux à la faire « naître; poli dans ses manières et sage dans ses discours; crai-« gnant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit. » Le témoignage de l'académicien se trouve confirmé d'une manière frappante par celui de Saint-Simon qui insiste, avec l'autorité d'un témoin non suspect d'indulgence, précisément sur ces mêmes qualités de bon goût et de sagesse : « Le public, dit-il, perdit bientôt « après (1696) un homme illustre par son esprit, par son style et « par la connaissance des hommes; je veux dire La Bruyère, qui « mourut d'apoplexie à Versailles, après avoir surpassé Théo-« phraste en travaillant d'après lui et avoir peint les hommes de « notre temps dans ses nouveaux *Caractères* d'une manière inimi-

(1) Histoire manuscrite de l'Oratoire, par Adry, aux Archives du Royaume.

« table. C'était d'ailleurs un fort honnête homme, de très bonne « compagnie, simple, sans rien de pédant et fort désintéressé. Je « l'avais assez connu pour le regretter et les ouvrages que son « âge et sa santé pouvaient faire espérer de lui. » Boileau se montrait un peu plus difficile en fait de ton et de manière que le duc de Saint-Simon, quand il écrivait à Racine, 19 mai 1687 : « Maximi- « lien (*pourquoi ce sobriquet de Maximilien?*) m'est venu voir à Au- « teuil et m'a lu quelque chose de son *Théophraste*. C'est un fort « honnête homme à qui il ne manquerait rien si la nature l'avait fait « aussi agréable qu'il a envie de l'être. Du reste, il a de l'esprit, du « savoir et du mérite. » Nous reviendrons sur ce jugement de Boileau : La Bruyère était déjà un peu à ses yeux un homme des générations nouvelles, un de ceux en qui volontiers l'on trouve que l'envie d'avoir de l'esprit après nous, et autrement que nous, est plus grande qu'il ne faudrait.

Ce même Saint-Simon, qui regrettait La Bruyère, et qui avait plus d'une fois causé avec lui, nous peint la maison de Condé et M. le Duc en particulier, l'élève du philosophe, en des traits qui réfléchissent sur l'existence intérieure de celui-ci. A propos de la mort de M. le Duc, 1710, il nous dit avec ce feu qui mêle tout, et qui fait tout voir à la fois : « Il était d'un jaune livide, l'air presque tou- « jours furieux, mais en tout temps si fier, si audacieux, qu'on « avait peine à s'accoutumer à lui. Il avait de l'esprit, de la lecture, « des restes d'une excellente éducation (*je le crois bien*), de la poli- « tesse et des graces même quand il voulait, mais il voulait très « rarement.... Sa férocité était extrême, et se montrait en tout. « C'était une meule toujours en l'air, qui faisait fuir devant elle, et « dont ses amis n'étaient jamais en sûreté, tantôt par des insultes « extrêmes, tantôt par des plaisanteries cruelles en face, etc. » A l'année 1697, il raconte comment, tenant les états de Bourgogne à Dijon à la place de M. le Prince son père, M. le Duc y donna un grand exemple de l'amitié des princes et une bonne leçon à ceux qui la recherchent. Ayant un soir, en effet, poussé Santeuil de vin de Champagne, il trouva plaisant de verser sa tabatière de tabac d'Espagne dans un grand verre de vin et le lui offrit à boire; le pauvre *Théodas* si naïf, si ingénu, si bon convive et plein de verve et de bons mots, mourut dans d'affreux vomissemens. Tel était le petit-fils du grand Condé et l'élève de La Bruyère. Déjà le poète Sarra-

sin était mort autrefois sous le bâton d'un Conti dont il était secrétaire. A la manière énergique dont Saint-Simon nous parle de cette race des Condés, on voit comment par degrés en elle le héros en viendra à n'être plus que quelque chose tenant du chasseur ou du sanglier. Du temps de La Bruyère, l'esprit y conservait une grande part; car, comme dit encore Saint-Simon de Santeuil, « M. le « Prince l'avait presque toujours à Chantilly quand il y allait; M. le « Duc le mettait de toutes ses parties; c'était de toute la maison de « Condé à qui l'aimait le mieux, et des assauts continuels avec lui « de pièces d'esprit en prose et en vers, et de toutes sortes d'amu- « semens, de badinages et de plaisanteries. » La Bruyère dut tirer un fruit inappréciable, comme observateur, d'être initié de près à cette famille si remarquable alors par ce mélange d'heureux dons, d'urbanité brillante, de férocité et de débauche. Toutes ses remarques sur les *héros* et les *enfans des dieux* naissent de là; il y a toujours dissimulé l'amertume : « Les Enfans des Dieux, pour ainsi « dire, se tirent des règles de la nature et en sont comme l'excep- « tion. Ils n'attendent presque rien du temps et des années. Le « mérite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits, et ils sont « plus tôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort « de l'enfance. » Au chapitre des *Grands* il s'est échappé à dire ce qu'il avait dû penser si souvent : « L'avantage des Grands sur les « autres hommes, est immense par un endroit : je leur cède leur « bonne chère, leurs riches ameublemens, leurs chiens, leurs che- « vaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs; « mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui « les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelque- « fois. » Les réflexions inévitables, que le scandale des mœurs princières lui inspirait, n'étaient pas perdues, on peut le croire, et ressortaient moyennant détour : « Il y a des misères sur la terre « qui saisissent le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux ali- « mens; ils redoutent l'hiver; ils appréhendent de vivre. L'on « mange ailleurs des fruits précoces; l'on force la terre et les sai- « sons, pour fournir à sa délicatesse. De simples bourgeois, seule- « ment à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avaler en un « seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui pourra « contre de si grandes extrémités, je me jette et me réfugie dans « la médiocrité. » Les *simples bourgeois* viennent là bien à propos

pour endosser le reproche, mais je ne répondrais pas que la pensée ne fut écrite un soir en rentrant d'un de ces soupers de demi-dieux, où M. le Duc *poussait de champagne* Santeuil.

La Bruyère, qui aimait la lecture des anciens, eut un jour l'idée de traduire Théophraste, et il pensa à glisser à la suite et à la faveur de sa traduction quelques-unes de ses propres réflexions sur les mœurs modernes. Cette traduction de Théophraste n'était-elle pour lui qu'un prétexte ou fut-elle vraiment l'occasion déterminante et le premier dessein principal? On pencherait plutôt pour cette supposition moindre, en voyant la forme de l'édition dans laquelle parurent d'abord les *Caractères*, et combien Théophraste y occupe une grande place. La Bruyère était très pénétré de cette idée, par laquelle il ouvre son premier chapitre, que *tout est dit et* que *l'on vient trop tard après plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent*. Il se déclare de l'avis que nous avons vu de nos jours partagé par Courier, lire et relire sans cesse les anciens, les traduire si l'on peut, et les imiter quelquefois : « On ne saurait « en écrivant rencontrer le parfait, et, s'il se peut, surpasser les « anciens, que par leur imitation. » Aux anciens, La Bruyère ajoute *les habiles d'entre les modernes* comme ayant enlevé à leurs successeurs tardifs le meilleur et le plus beau. C'est dans cette disposition qu'il commence à *glaner*, et chaque épi, chaque grain qu'il croit digne, il le range devant nous. La pensée du difficile, du mûr et du parfait l'occupe visiblement, et atteste avec gravité, dans chacune de ses paroles, l'heure solennelle du siècle où il écrit. Ce n'était plus l'heure des coups d'essai. Presque tous ceux qui avaient porté les grands coups vivaient. Molière était mort; long-temps après Pascal, La Rochefoucauld avait disparu; mais tous les autres restaient là rangés. Quels noms! quel auditoire auguste, consommé, déjà un peu sombre de front, et un peu silencieux! Dans son discours à l'Académie, La Bruyère lui-même les a énumérés en face; il les avait passés en revue dans ses veilles bien des fois auparavant. Et ces Grands, rapides connaisseurs de l'esprit! et Chantilly, *écueil des mauvais ouvrages!* et ce Roi, *retiré dans son balustre*, qui les domine tous! quels juges, pour qui, sur la fin du grand tournoi, s'en vient aussi demander la gloire! La Bruyère a tout prévu, et il ose. Il sait la mesure qu'il faut tenir et le point où il faut frapper. Modeste et sûr, il s'avance; pas un ef-

fort en vain! pas un mot de perdu! du premier coup, sa place qui ne le cède à aucune autre est gagnée. Ceux qui, par une certaine disposition trop rare de l'esprit et du cœur, *sont en état*, comme il dit, *de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage*, ceux-là éprouvent une émotion, d'eux seuls concevable, en ouvrant la petite édition in-12, d'un seul volume, année 1688, de trois cent soixante pages en fort gros caractères, desquelles Théophraste, avec le discours préliminaire, occupe cent quarante-neuf, et en songeant que, sauf les perfectionnemens réels et nombreux que reçurent les éditions suivantes, tout La Bruyère est déjà là.

Plus tard, à partir de la troisième édition, La Bruyère ajouta successivement et beaucoup à chacun de ses seize chapitres. Des pensées qu'il avait peut-être gardées en portefeuille dans sa première circonspection, des ridicules que son livre même fit lever devant lui, des originaux qui d'eux-mêmes se livrèrent, enrichirent et accomplirent de mille façons le chef-d'œuvre. La première édition renferme surtout incomparablement moins de portraits que les suivantes. L'excitation et l'irritation de la publicité les fit naître sous la plume de l'auteur, qui avait principalement songé d'abord à des réflexions et remarques morales, s'appuyant même à ce sujet du titre de *Proverbes* donné au livre de Salomon. Les *Caractères* ont singulièrement gagné aux additions : mais on voit mieux quel fut le dessein naturel, l'origine simple du livre et, si j'ose dire, son accident heureux, dans cette première et plus courte forme.

En le faisant naître en 1644, La Bruyère avait quarante-trois ans en 87. Ses habitudes étaient prises, sa vie réglée; il n'y changea rien. La gloire soudaine qui lui vint ne l'éblouit pas; il y avait songé de longue main, l'avait retournée en tous sens, et savait fort bien qu'il aurait pu ne point l'avoir et ne pas valoir moins pour cela. Il avait dit dès sa première édition : « Combien d'hommes ad« mirables et qui avaient de très beaux génies sont morts sans « qu'on en ait parlé! Combien vivent encore dont on ne parle point « et dont on ne parlera jamais! » Loué, attaqué, recherché, il se trouva seulement peut-être un peu moins heureux après qu'avant son succès, et regretta sans doute à certains jours d'avoir livré au public une si grande part de son secret. Les imitateurs qui lui survinrent de tous côtés, les abbés de Villiers, les abbés de Bellegarde (en attendant les Brillon, Alléaume et autres, qu'il ne connut

pas et que les Hollandais ne surent jamais bien distinguer de lui), ces auteurs *nés copistes* qui s'attachent à tout succès comme les mouches aux mets délicats, ces *Trublets* d'alors, durent par momens lui causer de l'impatience : on a cru que son conseil à un auteur *né copiste* (chap. *des Ouvrages de l'Esprit*), qui ne se trouvait pas dans les premières éditions, s'adressait à cet honnête abbé de Villiers. Reçu à l'Académie le 15 juin 1693, époque où il y avait déjà eu en France sept éditions des *Caractères*, La Bruyère mourut subitement d'apoplexie en 1696 et disparut ainsi en pleine gloire, avant que les biographes et commentateurs eussent avisé encore à l'approcher, à le saisir dans sa condition modeste et à noter ses réponses. On lit dans la note manuscrite de la bibliothèque de l'Oratoire, citée par Adry, « que Mme la marquise de Belleforière, de qui « il était fort l'ami, pourrait donner quelques mémoires sur sa vie « et son caractère. » Cette Mme de Belleforière n'a rien dit et n'a probablement pas été interrogée. Vieille en 1720, date de la note manuscrite, était-elle une de ces personnes dont La Bruyère, au chapitre *du Cœur*, devait avoir l'idée présente quand il disait : « Il y « a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si « tendres engagemens que l'on nous défend, qu'il est naturel de « désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne « peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par « vertu. » Était-elle celle-là même qui lui faisait penser ce mot d'une délicatesse qui va à la grandeur? « L'on peut être touché de cer- « taines beautés si parfaites et d'un mérite si éclatant, que l'on se « borne à les voir et à leur parler (1). »

Il y a moyen, avec un peu de complaisance, de reconstruire et de rêver plus d'une sorte de vie cachée pour La Bruyère, d'après quelques-unes de ses pensées qui recèlent toute une destinée et, comme il semble, tout un roman enseveli. A la manière dont il parle de l'amitié, de ce *goût* qu'elle a et *auquel ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres*, on croirait qu'il a renoncé pour elle à l'amour; et à la façon dont il pose certaines questions ravissantes, on jurerait qu'il a eu assez l'expérience d'un grand amour pour devoir négliger l'amitié. Cette diversité de pensées accomplies, des-

(1) Cette dame était, selon toute vraisemblance, Justine-Hélène de Hénin, fille du seigneur de Querevain, mariée à Ferdinand, seigneur de Belleforière. (Voir Moreri.)

quelles on pourrait tirer tour à tour plusieurs manières d'existence charmantes ou profondes, et qu'une seule personne n'a pu directement former de sa seule et propre expérience, s'explique d'un mot : Molière, sans être Alceste, ni Philinte, ni Orgon, ni Argan, est successivement tout cela; La Bruyère, dans le cercle du moraliste, a ce don assez pareil, d'être successivement chaque cœur; il est du petit nombre de ces hommes qui ont tout su.

Molière, à l'étudier de près, ne fait pas ce qu'il prêche. Il représente les inconvéniens, les passions, les ridicules, et dans sa vie il y tombe; La Bruyère jamais. Les petites inconséquences du *Tartuffe*, il les a saisies, et son *Onuphre* est irréprochable : de même pour sa conduite, il pense à tout et se conforme à ses maximes, à son expérience. Molière est poète, entraîné, irrégulier, mélange de naïveté et de feu, et plus grand, plus aimable peut-être par ses contradictions mêmes; La Bruyère est sage. Il ne se maria jamais : « Un homme libre, avait-il observé, et qui n'a point de femme, s'il « a quelque esprit, peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler « dans le monde et aller de pair avec les plus honnêtes gens. Cela « est moins facile à celui qui est engagé; il semble que le mariage « met tout le monde dans son ordre. » Ceux à qui ce calcul de célibat déplairait pour La Bruyère, peuvent supposer qu'il aima en lieu impossible et qu'il resta fidèle à un souvenir dans le renoncement.

On a remarqué souvent combien la beauté humaine de son cœur se déclare énergiquement à travers la science inexorable de son esprit : « Il faut des saisies de terre, des enlèvemens de meubles, « des prisons et des supplices, je l'avoue; mais justice, lois et be- « soins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler « avec quelle férocité les hommes traitent les autres hommes. » Que de réformes, poursuivies depuis lors et non encore menées à fin, contient cette parole! le cœur d'un Fénelon y palpite sous un accent plus contenu. La Bruyère s'étonne, comme d'une chose *toujours nouvelle*, de ce que Mme de Sévigné trouvait tout simple, ou seulement un peu drôle : le XVIIIe siècle, qui s'étonnera de tant de choses, s'avance. Je ne fais que rappeler la page sublime sur les paysans : « Certains animaux farouches, etc. (chap. *de l'Homme*). » On s'est accordé à reconnaître La Bruyère dans le portrait du philosophe qui, assis dans son cabinet et toujours accessible

malgré ses études profondes, vous dit d'entrer, et que vous lui apportez quelque chose de plus précieux que l'or et l'argent, *si c'est une occasion de vous obliger.*

Il était religieux, et d'un spiritualisme fermement raisonné, comme en fait foi son chapitre des *Esprits forts*, qui, venu le dernier, répond tout ensemble à une beauté secrète de composition, à une précaution ménagée d'avance contre des attaques qui n'ont pas manqué, et à une conviction profonde. La dialectique de ce chapitre est forte et sincère; mais l'auteur en avait besoin pour racheter plus d'un mot qui dénote le philosophe aisément dégagé du temps où il vit, pour appuyer surtout et couvrir ses attaques contre la fausse dévotion alors régnante. La Bruyère n'a pas déserté sur ce point l'héritage de Molière : il a continué cette guerre courageuse sur une scène bien plus resserrée (l'autre scène, d'ailleurs, n'eût plus été permise), mais avec des armes non moins vengeresses. Il a fait plus que de montrer au doigt le courtisan, *qui autrefois portait ses cheveux*, en perruque désormais, l'habit serré et le bas uni, parce qu'il est dévot; il a fait plus que de dénoncer à l'avance les représailles impies de la régence, par le trait ineffaçable : *Un dévot est celui qui sous un roi athée serait athée;* il a adressé à Louis XIV même ce conseil direct, à peine voilé en éloge : « C'est une chose délicate à un prince religieux de réformer la « cour et la rendre pieuse : instruit jusques où le courtisan veut « lui plaire et aux dépens de quoi il ferait sa fortune, il le ménage « avec prudence; il tolère, il dissimule, de peur de le jeter dans « l'hypocrisie ou le sacrilége; il attend plus de Dieu et du temps « que de son zèle et de son industrie. »

Malgré ses dialogues sur le quiétisme, malgré quelques mots qu'on regrette de lire sur la révocation de l'édit de Nantes, et quelque endroit favorable à la magie, je serais tenté plutôt de soupçonner La Bruyère de liberté d'esprit que du contraire. *Né chrétien et Français*, il se trouva plus d'une fois, comme il dit, *contraint dans la satire*, car s'il songeait surtout à Boileau en parlant ainsi, il devait par contre-coup songer un peu à lui-même, et à ces *grands sujets* qui lui étaient *défendus*. Il les sonde d'un mot, mais il faut qu'aussitôt il s'en retire. Il est de ces esprits qui auraient eu peu à faire (s'ils ne l'ont pas fait) pour sortir sans effort et sans étonne-

ment de toutes les circonstances accidentelles qui restreignent la vue. C'est bien moins d'après tel ou tel mot détaché, que d'après l'habitude entière de son jugement qu'il se laisse voir ainsi.

On doit lire sur La Bruyère trois morceaux essentiels, dont ce que je dis ici n'a nullement la prétention de dispenser. Le premier morceau en date est celui de l'abbé d'Olivet dans son *Histoire de l'Académie*. On y voit trace d'une manière de juger littérairement l'illustre auteur, qui devait être partagée de plus d'un esprit *classiq e* à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle : c'est le développement et, selon moi, l'éclaircissement du mot un peu obscur de Boileau à Racine. D'Olivet trouve à La Bruyère trop d'*art*, trop d'*esprit*, quelque abus de *métaphores* : « Quant au style préci« sément, M. de La Bruyère ne doit pas être lu sans défiance, parce « qu'il a donné, mais pourtant avec une modération, qui, de nos « jours, tiendrait lieu de mérite, dans ce style affecté, guindé, entor« tillé, etc. » Nicole, dont La Bruyère a dit en un endroit *qu'il ne pensait pas assez*, devait trouver, en revanche, que le nouveau moraliste pensait trop, et se piquait trop vivement de raffiner la tâche. Nous reviendrons sur cela tout à l'heure. On regrette qu'à côté de ces jugemens, qui, partant d'un homme de goût et d'autorité, ont leur prix, d'Olivet n'ait pas procuré plus de détails, au moins académiques, sur La Bruyère. La réception de La Bruyère à l'Académie donna lieu à des querelles, dont lui-même nous a entretenus dans la préface de son discours et qui laissent à désirer quelques explications. Si heureux d'emblée qu'eût été La Bruyère, il lui fallut, on le voit, soutenir sa lutte à son tour comme Corneille, comme Molière en leur temps, comme tous les vrais grands. Il est obligé d'alléguer son chapitre des *Esprits f rts* et de supposer à l'ordre de ses matières un dessein religieux un peu subtil, pour mettre à couvert sa foi. Il est obligé de nier la réalité de ses portraits, de rejeter au visage des fabricateurs *ces ins lentes clés* comme il les appelle : Martial avait déjà dit excellemment : *Improbè faci qui in alieno libro ingeniosus est.* — « En vérité, je ne doute point, s'écrie « La Bruyère avec un accent d'orgueil auquel l'outrage a forcé sa « modestie, que le public ne soit enfin étourdi et fatigué d'entendre « depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux « qui, d'un vol libre et d'une plume légère, se sont élevés à quel« que gloire par leurs écrits. » Quel est ce corbeau qui croassa, ce

Théobalde qui bâilla si fort et si haut à la harangue de La Bruyère, et qui avec quelques académiciens, faux confrères, ameuta les coteries et *le Mercure Galant*, lequel se vengeait (c'est tout simple) d'avoir été mis *immédiatement au-dessous de rien?* Benserade, à qui le signalement de *Théobalde* sied assez, était mort; était-ce Boursault qui, sans appartenir à l'Académie, avait pu se coaliser avec quelques-uns du dedans? Était-ce le vieux Boyer ou quelque autre de même force? D'Olivet montre trop de discrétion là-dessus. Les deux autres morceaux essentiels à lire sur La Bruyère sont une notice exquise de Suard écrite en 1782, et un *Éloge* approfondi par Victorin Fabre (1810). On apprend d'un morceau qui se trouve dans *l'Esprit des Journaux* (février 1782), et où l'auteur anonyme apprécie fort délicatement lui-même la notice de Suard, que La Bruyère, déjà moins lu et moins recherché au dire de D'Olivet, n'avait pas été complètement mis à sa place par le XVIIIe siècle: Voltaire en avait parlé légèrement dans le *Siècle de Louis XIV*: « Le marquis de « Vauvenargues, dit l'auteur anonyme (qui serait digne d'être Fon-« tanes ou Garat), est presque le seul de tous ceux qui ont parlé de « La Bruyère qui ait bien senti ce talent vraiment grand et original. « Mais Vauvenargues lui-même n'a pas l'estime et l'autorité qui de-« vraient appartenir à un écrivain qui participe à la fois de la sage « étendue d'esprit de Locke, de la pensée originale de Montesquieu, « de la verve de style de Pascal, mêlée au goût de la prose de Vol-« taire; il n'a pu faire ni la réputation de La Bruyère, ni la sienne. » Cinquante ans de plus, en achevant de consacrer La Bruyère comme génie, ont donné à Vauvenargues lui-même le vernis des maîtres. La Bruyère, que le XVIIIe siècle était ainsi lent à apprécier, avait avec ce siècle plus d'un point de ressemblance qu'il faut suivre de plus près encore.

Dans ces diverses études charmantes ou fortes sur La Bruyère, comme celles de Suard et de Fabre, au milieu de mille sortes d'ingénieux éloges, un mot est lâché qui étonne, appliqué à un aussi grand écrivain du XVIIe siècle. Suard dit en propres termes que La Bruyère avait *plus d'imagination que de goût*. Fabre, après une analyse complète de ses mérites, conclut à le placer dans le si petit nombre des parfaits modèles de l'art d'écrire, *s'il montrait toujours autant de goût qu'il prodigue d'esprit et de talent*. C'est la première fois qu'à propos d'un des maîtres du grand siècle on entend toucher

cette corde délicate, et ceci tient à ce que La Bruyère, venu tard et innovant véritablement dans le style, penche déjà vers l'âge suivant. Il nous a tracé une courte histoire de la prose française en ces termes : « L'on écrit régulièrement depuis vingt années; l'on « est esclave de la construction; l'on a enrichi la langue de nouveaux « tours, secoué le joug du latinisme, et réduit le style à la phrase « purement française ; l'on a presque retrouvé le nombre que Mal- « herbe et Balzac avaient les premiers rencontré, et que tant d'auteurs « depuis eux ont laissé perdre; l'on a mis enfin dans le discours tout « l'ordre et toute la netteté dont il est capable : cela conduit insen- « siblement à y mettre de l'esprit. » Cet esprit, que La Bruyère ne trouvait pas assez avant lui dans le style, dont Bussy, Fléchier, Bouhours, lui offraient bien des exemples, mais sans assez de continuité, de consistance ou d'originalité, il l'y voulut donc introduire. Après Pascal et La Rochefoucauld, il s'agissait pour lui d'avoir une grande, une délicate manière, et de ne pas leur ressembler. Boileau, comme moraliste et comme critique, avait exprimé bien des vérités en vers avec une certaine perfection. La Bruyère voulut faire dans la prose quelque chose d'analogue, et, comme il se le disait peut-être tout bas, quelque chose de mieux et de plus fin. Il y a nombre de pensées droites, justes, proverbiales, mais trop aisément communes, dans Boileau, que La Bruyère n'écrirait jamais et n'admettrait pas dans son élite. Il devait tr uver au fond de son ame que c'était un peu trop de pur bon sens, et, sauf le vers qui relève, aussi peu rare que bien des lignes de Nicole. Chez lui tout devient plus détourné et plus neuf; c'est un repli de plus qu'il pénètre. Par exemple, au lieu de ce genre de sentences familières à l'auteur de l'*Art poétique :*

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, etc., etc.,

il nous dit, dans cet admirable chapitre des *Ouvrages de l'Esprit*, qui est son *art poétique* à lui et sa *rhétorique* : « Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, « il n'y en a qu'une qui soit la bonne : on ne la rencontre pas tou- « jours en parlant ou en écrivant; il est vrai néanmoins qu'elle « existe, que tout ce qui ne l'est point est faible et ne satisfait point

« un homme d'esprit qui veut se faire entendre. » On sent combien la sagacité si vraie, si judicieuse encore, du second critique, enchérit pourtant sur la raison saine du premier. A l'appui de cette opinion, qui n'est pas récente, sur le caractère de novateur entrevu chez La Bruyère, je pourrais faire usage du jugement de Vigneul-Marville et de la querelle qu'il soutint avec Coste et Brillon à ce sujet; mais le sentiment de ces hommes en matière de style ne signifiant rien, je m'en tiens à la phrase précédemment citée de d'Olivet. Le goût changeait donc, et La Bruyère y aida t *insensiblement*. Il était bientôt temps que le siècle finît, la pensée de dire autrement, de varier et de rajeunir la forme, a pu naître dans un grand esprit; elle deviendra bientôt chez d'autres un tourment plein de saillies et d'étincelles. Les *Lettres Persannes*, si bien annoncées et préparées par La Bruyère, ne tarderont pas à marquer la seconde époque. La Bruyère n'a nul tourment encore et n'éclate pas, mais il est déjà en quête d'un agrément neuf et du trait. Sur ce point il confine au XVIIIe siècle plus qu'aucun grand écrivain de son âge; Vauvenargues, à quelques égards, est plus du XVIIe siècle que lui. Mais non;... La Bruyère en est encore pleinement, de son siècle incomparable, en ce qu'au milieu de tout ce travail contenu de nouveauté et de rajeunissement, il ne manque jamais, au fond, d'un certain goût simple.

Quoique ce soit l'homme et la société qu'il exprime surtout, le pittoresque, chez La Bruyère, s'applique déjà aux choses de la nature plus qu'il n'était ordinaire de son temps. Comme il nous dessine dans un jour favorable la petite ville qui lui paraît *peinte sur le penchant de la colline!* Comme il nous montre gracieusement, dans sa comparaison du prince et du pasteur, le troupeau, répandu par la prairie, qui broute l'herbe *menue et tendre!* Mais il n'appartient qu'à lui d'avoir eu l'idée d'insérer au chapitre *du Cœur* les deux pensées que voici : « Il y a des lieux que l'on admire; il y en a « d'autres qui touchent et où l'on aimerait à vivre. » — « Il me « semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la pas- « sion, le goût et les sentimens. » Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre, avec leur amour des lieux, se chargeront de développer un jour toutes les nuances, closes et sommeillantes, pour ainsi dire, dans ce propos discret et charmant. Lamartine ne fera que traduire poétiquement le mot de La Bruyère, quand il s'écriera :

Objets inanimés, avez-vous donc une ame
Qui s'attache à notre ame et la force d'aimer?

La Bruyère est plein de ces germes brillans.

Il a déjà l'art (bien supérieur à celui des *transitions* qu'exigeait trop directement Boileau), de composer un livre, sans en avoir l'air, par une sorte de lien caché, mais qui reparaît, d'endroits en endroits, inattendu. On croit au premier coup d'œil n'avoir affaire qu'à des fragmens rangés les uns après les autres, et l'on marche dans un savant dédale où le fil ne cesse pas. Chaque pensée se corrige, se développe, s'éclaire, par les environnantes. Puis l'imprévu s'en mêle à tout moment, et dans ce jeu continuel d'entrées en matière et de sorties, on est plus d'une fois enlevé à de soudaines hauteurs que le discours continu ne permettrait pas: *Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire,* etc. Un fragment de lettre ou de conversation, imaginé ou simplement encadré au chapitre *des Jugemens : Il disait que l'esprit dans cette belle personne était un diamant bien mis en œuvre*, etc., est lui-même un adorable joyau que tout le goût d'un André Chénier n'aurait pas *mis en œuvre* et en valeur plus artistement. Je dis André Chénier à dessein, malgré le disparate des genres et des noms; et chaque fois que j'en viens à ce passage de La Bruyère, le motif aimable

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine, etc.,

me revient en mémoire et se met à chanter en moi.

Si l'on s'étonne maintenant que, touchant et inclinant par tant de points au XVIIIe siècle, La Bruyère n'y ait pas été plus invoqué et célébré, il n'y a qu'une réponse : c'est qu'il était trop sage, trop désintéressé et reposé pour cela; c'est qu'il s'était trop appliqué à l'homme pris en général ou dans ses variétés de toute espèce et il parut un allié peu actif, peu spécial, à ce siècle d'hostilité et de passion. Il convenait à un esprit calme et fin comme l'était Suard, de réparer cette négligence injuste. Aujourd'hui La Bruyère n'est plus à remettre à son rang. On se révolte, il est vrai, de temps à autre, contre ces belles réputations simples et hautes, conquises à si peu de frais, ce semble. On en veut secouer

le joug. Mais à chaque effort contre elles, de près, on retrouve cette multitude de pensées admirables, concises, éternelles, comme autant de chaînons indestructibles; on y est repris de toutes parts comme dans les divines mailles des filets de Vulcain.

La Bruyère fournirait à des choix piquans de mots et de pensées qui se rapprocheraient avec agrément de pensées presque pareilles de nos jours. Il en a sur le cœur et les passions surtout qui rencontrent à l'improviste les analyses intérieures de nos contemporains. J'avais noté un endroit où il parle des jeunes gens, lesquels, à cause des passions *qui les amusent*, dit il, supportent mieux la solitude que les vieillards, et je rapprochais sa remarque d'un mot de *Lélia* sur les promenades solitaires de Sténio. J'avais noté aussi sa plainte sur l'infirmité du cœur humain trop tôt consolé, qui manque *de sources inépuisables de douleur pour certaines pertes*, et je la rapprochais d'une plainte pareille de René. La rêverie enfin, à côté des personnes qu'on aime, apparaît dans tout son charme chez La Bruyère. Mais bien que, d'après la remarque de Fabre, La Bruyère ait dit que *le choix des pensées est invention*, il faut convenir que cette invention est trop facile et trop séduisante avec lui pour qu'on s'y livre sans réserve. — En politique, il a de simples traits qui percent les époques et nous arrivent comme des flèches : « Ne penser qu'à soi et au présent, source d'erreur en poli-« tique. »

Il est principalement un point sur lequel les écrivains de notre temps ne sauraient trop méditer La Bruyère, et sinon l'imiter, du moins l'honorer et l'envier. Il a joui d'un grand bonheur et a fait preuve d'une grande sagesse : avec un talent immense, il n'a écrit que pour dire ce qu'il pensait; le mieux dans le moins, c'est sa devise. En parlant une fois de Mme Guizot, nous avons indiqué de combien de pensées mémorables elle avait parsemé ses nombreux et obscurs articles, d'où il avait fallu qu'une main pieuse, un œil ami, les allât discerner et détacher. La Bruyère, né pour la perfection dans un siècle qui la favorisait, n'a pas été obligé de semer ainsi ses pensées dans des ouvrages de toutes les sortes et de tous les instans; mais plutôt il les a mises chacune à part, en saillie, sous la face apparente, et comme on piquerait sur une belle feuille blanche de riches papillons étendus. « L'homme du meilleur « esprit, dit-il, est inégal..... il entre en verve, mais il en sort :

« alors, s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point..... Chante-t-on « avec un rhume? Ne faut-il pas attendre que la voix revienne? » C'est de cette habitude, de cette nécessité de *chanter* avec toute espèce de voix, d'avoir de la verve à toute heure, que sont nés la plupart des défauts littéraires de notre temps. Sous tant de formes gentilles, sémillantes ou solennelles, allez au fond : la nécessité de remplir des feuilles d'impression, de pousser à la colonne ou au volume sans faire semblant, est là. Il s'ensuit un développement démesuré du détail qu'on saisit, qu'on brode, qu'on amplifie et qu'on effile au passage, ne sachant si pareille occasion se retrouvera. Je ne saurais dire combien il en résulte, à mon sens, jusqu'au sein des plus grands talens, dans les plus beaux poèmes, dans les plus belles pages en prose, — oh! beaucoup de savoir-faire, de facilité, de dextérité, de main-d'œuvre savante, si l'on veut; mais aussi ce je ne sais quoi que le commun des lecteurs ne distingue pas du reste, que l'homme de goût lui-même peut laisser passer dans la quantité s'il ne prend garde, — le simulacre et le faux-semblant du talent, ce qu'on appelle *chique* en peinture et qui est l'affaire d'un pouce encore habile même alors que l'esprit demeure absent. Ce qu'il y a de *chique* dans les plus belles productions du jour est effrayant, et je ne l'ose dire ici que parce que, parlant au général, l'application ne saurait tomber sur aucun illustre en particulier. Il y a des endroits où, en marchant dans l'œuvre, dans le poème, dans le roman, l'homme qui a le pied fait s'aperçoit qu'il est sur le creux : ce creux ne rend pas l'écho le moins sonore pour le vulgaire. Mais qu'ai-je dit? c'est presque là un secret de procédé qu'il faudrait se garder entre artistes pour ne pas décréditer le métier. L'heureux et sage La Bruyère n'était point tel en son temps; il traduisait à son loisir Théophraste et produisait chaque pensée essentielle à son heure. Il est vrai que ses mille écus de pension comme homme de lettres de M. le Duc et le logement à l'hôtel de Condé lui procuraient une condition à l'aise qui n'a point d'analogue aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, et sans faire injure à nos mérites laborieux, son premier petit in-12 devrait être à demeure sur notre table, à nous tous écrivains modernes, si abondans et si assujettis, pour nous rappeler un peu à l'amour de la sobriété, à la proportion de la pensée

au langage. Ce serait beaucoup déjà que d'avoir regret de ne pouvoir faire ainsi.

Aujourd'hui que l'*Art poétique* de Boileau est véritablement abrogé et n'a plus d'usage, la lecture du chapitre des *Ouvrages de l'Esprit* serait encore, chaque matin, pour les esprits critiques ce que la lecture d'un chapitre de l'*Imitation* est pour les ames tendres.

La Bruyère, après cela, a bien d'autres applications possibles par cette foule de pensées ingénieusement profondes sur l'homme et sur la vie. A qui voudrait se réformer et se prémunir contre les erreurs, les exagérations, les faux entraînemens, il faudrait, comme au premier jour de 1688, conseiller le moraliste immortel. Par malheur, on n'arrive à le goûter et on ne le découvre, pour ainsi dire, que lorsqu'on est déjà soi-même au retour, plus capable de voir le mal que de faire le bien, et ayant déjà épuisé à faux bien des ardeurs et des entreprises. C'est beaucoup néanmoins que de savoir se consoler ou même se chagriner avec lui.

SAINTE-BEUVE.

DE

L'ASSASSINAT POLITIQUE.

Le jésuite Mariana, au XVI[e] siècle, mit en scène, dans son livre intitulé de *Rege et regis institutione*, Jacques Clément frappant Henri III, et son récit dramatique implique une approbation véritable. Après la tragédie vient la dissertation, et le jésuite démontre la légitimité du régicide. C'est de la scholastique appliquée au crime; c'est le sophisme venant s'offrir pour guide au poignard de l'assassin.

De nos jours, on n'écrit plus en latin sur le régicide; mais chez certains esprits, et heureusement ils sont en bien petit nombre, il s'est glissé cette désastreuse imagination, qu'assassiner un roi qu'on n'aime pas, est un acte humainement indifférent et politiquement glorieux.

C'est d'abord une étrange manière de ramener les rois au culte d'une égalité fraternelle, que de les mettre eux-mêmes hors l'humanité. Vous frémissez à l'idée de frapper l'homme obscur qui vous coudoie dans les flots de la foule; mais vous irez à votre fantaisie vous ruer sur le chef de l'état; et parce qu'il est roi, il ne sera plus pour vous un homme. Inepte et affreuse contradiction!

Le cœur, par cette action, s'avilit autant que la raison. Il est lâche de frapper un homme qui ne peut ni prévoir le coup, ni le repousser, ni le rendre. En vain on répond qu'on a mis sa vie comme enjeu de cette partie, on a toujours lâchement attaqué celle d'autrui. Là où la défense n'est pas possible, l'infamie est pour l'agresseur. Nous ne les appellerons pas des assassins, les insurgés de Lyon et de Saint-Méry : ils combattaient, ils moururent. Mais aller frapper un homme qui se présente à vous paisible et désarmé,

Comme un bon citoyen, dans le sein de sa ville,

faire siffler la balle entre sa femme et sa sœur, il n'y a pas de sophisme au monde qui puisse relever cet acte de la plus infamante bassesse.

Voilà pour l'humanité. Que si nous entrons dans l'ordre politique, nous demanderons quel assassinat a jamais suspendu le cours naturel des choses? Il y a quatre ans, en esquissant le caractère et les destinées de Lafayette, nous jetions en passant un regard sur la liberté antique, pour mieux saisir l'originalité de la liberté moderne, et nous disions : « Regardez Rome après l'immolation de César. Où va-t-elle? que veut-t-elle? César était mort; mais la liberté n'en était pas plus vivante. Avaient-ils changé leur siècle par un coup de poignard, Brutus et Cassius? »

Brutus et Cassius ont tourné bien des têtes; mais il faudrait savoir les comprendre et les juger. Écoutons le César français sur la destinée et le meurtre du César romain : « En immolant César, Brutus céda à un préjugé d'éducation qu'il avait puisé dans les écoles grecques; il l'assimila à ces obscurs tyrans des villes du Péloponèse qui, à la faveur de quelques intrigues, usurpèrent l'autorité de la ville; il ne voulut pas voir que l'autorité de César était légitime, parce qu'elle était nécessaire et protectrice, parce qu'elle conservait tous les intérêts de Rome, parce qu'elle était l'effet de l'opinion et de la volonté du peuple (1). » Jamais jugement plus juste et plus sain ne fut porté sur une action historique. Brutus se trompa lourdement; sa sanglante méprise ne releva pas la république, et le fit seulement douter de la vertu.

(1) *Précis des guerres de Jules César*, par l'empereur Napoléon, pag. 218.

Mais enfin il avait pratiqué cette vertu jusqu'au moment où il en doutait à son heure suprême. Insensé qui parlez de Brutus et qui vous réclamez de son patronage, savez-vous ce qu'était cet homme? Il fut élève de Caton, il combattit à Pharsale; après le meurtre de Pompée, et la grande scène d'Utique, il était le chef avoué d'un immense parti, il n'obéit qu'aux provocations réitérées de la moitié de Rome et de la république; on lui reprochait son inaction, qu'on appelait sommeil; il fut mis en demeure de frapper, sous peine de n'être plus réputé Romain. Mais vous, déplorable fou, qui, dix-neuf siècles après, arrivez à la malheureuse imitation de Brutus, qui êtes-vous? Avez-vous qualité pour agir? qui vous a chargé de frapper? La société a-t-elle réclamé votre secours, votre bras?

Le régicide est une énorme chose. Deux grandes nations, l'Angleterre et la France, ont été la proie de violentes convulsions avant d'aboutir à cette tragique extrémité; et encore, au moment fatal, elles en ont délibéré avec épouvantement. Les plus fermes courages et les plus grands esprits sont partagés : Milton, la Bible à la main, commente le meurtre de Charles Ier; Saumaise le maudit en s'appuyant sur d'autres textes. En France les soutiens de la république se divisent sur cette redoutable question : beaucoup d'hommes des plus dévoués à la révolution votèrent la vie de Louis XVI; le père de Camille Desmoulins écrivait à son fils, le 10 janvier 1793 : « Mon fils, vous pouvez encore vous immortaliser, mais vous n'avez plus qu'un moment : c'est l'avis d'un père qui vous aime. Récusez-vous pour le jugement du roi; vous avez dénoncé Louis XVI dans un grand nombre de vos écrits, vous ne pouvez pas le juger. » Que de doutes! que de perplexités dans les esprits! On se contredit; on se combat, on tremble; l'immolation judiciaire du roi est arrachée à grand'peine par une majorité de quelques voix.

On ne saurait nier la grandeur de ces fatalités historiques; mais quand une société les a traversées, qui donc a le droit de les lui rendre? de lui en offrir la désastreuse parodie, et de la souiller par des crimes pauvres et bêtes? Malheureux! es-tu Robespierre ou Cromwell? Peux-tu défendre une société que tu ne comprends pas?

Ces aveugles fureurs feraient rebrousser les sociétés humaines, si la chose était possible; elles coupent, pour un instant, toute issue au progrès; elles frappent d'une apparente stérilité les con-

quêtes des idées; elles rendraient, en se reproduisant, les institutions et les réformes impraticables; elles mettraient en fuite la liberté démocratique pour ériger, en sa place, le pouvoir absolu et personnel d'un seul. Nous n'avons en France que trop de pente à nous précipiter dans l'adoption d'un homme comme symbole de l'état et de la société; que sera-ce lorsque la civilisation épouvantée excitera elle-même le pouvoir à la défendre, dût-il même peser sur elle?

La liberté moderne a horreur de l'assassinat; elle peut produire, elle peut excuser l'ardeur des guerres civiles; le sang coule dans ces luttes, mais au moins la dignité humaine n'y succombe pas, elle peut même y grandir; mais l'assassinat, mais le guet-apens, mais le coup frappé par derrière ne seront jamais instrumens de liberté. Dans notre civilisation moderne le christianisme et la philosophie s'accordent à repousser le meurtre, la mort arbitraire de l'homme par l'homme. Il n'est pas dans la destinée de la démocratie d'avancer à coups de poignard comme une nouvelle Frédegonde; elle devra, comme elle a dû jusqu'ici, ses progrès à la pensée. Un homme qui vient de disparaître au milieu de trop d'oubli et d'indifférence, un des pères de la révolution française, l'abbé Syeyes, dans son rapport sur la première loi qui ait été faite sur la presse, nous a enseigné la nouveauté féconde de la liberté moderne. « Les philosophes et les publicistes, a-t-il écrit, se sont trop hâtés de nous décourager en prononçant que la liberté ne pouvait appartenir qu'à de petits peuples; ils n'ont su lire l'avenir que dans le passé... Élevons-nous à de plus hautes espérances; sachons que le territoire le plus vaste, que la plus nombreuse population se prête à la liberté. Pourquoi en effet un instrument (la presse) qui saura mettre le genre humain en communauté d'opinion, l'émouvoir et l'animer d'un même sentiment, l'unir du lien d'une constitution vraiment sociale, ne serait-il pas appelé à agrandir indéfiniment le domaine de la liberté?.... »

Voilà effectivement la descendance de la démocratie nouvelle; elle est fille de la pensée et de la presse. C'est dans cette conviction que nous nous sommes élevés avec énergie contre les lois de septembre, qui n'ont été à nos yeux qu'une immolation inutile et condamnable de principes sacrés. Le dogme de l'*intimidation* a-t-il empêché une nouvelle tentative d'assassinat? Il ne valait pas la

peine d'apostasier la liberté de l'intelligence; on aiguise les poignards quand on veut avilir les ames.

Quelques amis de M. Guizot ont répandu le bruit que l'attentat du 25 juin lui frayait le retour au pouvoir : ce bruit est une mortelle injure pour l'historien de *la Révolution d'Angleterre;* ses partisans étourdis ne se sont pas aperçus que par ces rumeurs ils tendaient à faire de leur chef une espèce de Tristan, de grand prévôt, qu'on appelle dans les extrémités violentes. Jamais homme d'état n'eut plus à se plaindre de ses amis que M. Guizot, et ses adversaires politiques lui rendent plus de justice.

Le gouvernement et la société ont chacun, dans ces tristes conjonctures, leurs devoirs à remplir. Nous reconnaissons volontiers que le ministère n'a pas hésité à considérer l'attentat du 25 juin comme l'acte isolé d'un insensé, qui ne pouvait être rattaché à aucun complot positif; il n'a pas songé à une convocation extraordinaire de la chambre des députés, et donne tous ses soins à une rapide exécution des lois en ce qui concerne la juridiction de la chambre des pairs. La cour souveraine qui siége au Luxembourg estimera sans doute utile et salutaire d'imprimer à ce procès une austère simplicité. L'opinion publique n'a pas approuvé la faiblesse fastueuse de ses condescendances pour la vanité de Fieschi, qui s'était fait un théâtre du prétoire aristocratique.

La société doit se sentir humiliée et blessée de ces actes extravagans : c'est à elle de leur infliger le châtiment de l'opinion. On lui demande ses applaudissemens pour de sanglantes folies; qu'elle réponde par son exécration et son mépris. Qu'elle condamne l'assassinat politique à la même infamie que l'assassinat qui vole de l'or. Faveur et sympathie pour les nobles efforts, pour le travail, pour le talent; secours du gouvernement et de la société à la pauvreté laborieuse qui veut s'élever au bien-être et à la réputation par d'honorables labeurs; indulgence et mansuétude intelligente pour les passions sincères, si ardentes qu'elles soient, tant qu'elles restent généreuses. Mais anathème de mépris, excommunication sociale, sur l'infamante absurdité de l'assassinat politique.

Il y va de l'honneur de la civilisation française. L'expédient du meurtre est anti-national; la guerre et le duel ont toujours été dans les mœurs françaises, l'assassinat jamais : doit-il donc aujourd'hui recevoir du génie de la liberté droit de bourgeoisie?

Non, un peuple ne déprave pas ainsi ses instincts et sa dignité, et malgré la tristesse de quelques épisodes, la cause de la civilisation n'est pas près de faillir. Les excès des anabaptistes n'ont pu ni déshonorer ni compromettre l'avenir de la réforme. Les meurtres de l'ordre des assassins n'ont pas obscurci l'éclatante générosité de la civilisation arabe. C'est l'honneur de la nature humaine que le crime aboutit toujours à une obscure impuissance. La société, troublée un instant à la surface, referme ses flots sur ce qui les avait agités, et précipitant d'impurs débris au fond de l'abîme, elle continue son cours, sous l'attraction irrésistible des lois éternelles.

LERMINIER.

30 juin 1836.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1836.

Les évènemens politiques de la quinzaine ont tous disparu devant l'acte d'horrible démence qui, dans la soirée du 25 juin, est venu surprendre et consterner Paris et la France. L'assassin est un nommé Louis Alibeau de Nîmes, âgé de vingt-six ans et se disant commis négociant. Nous ne reproduirons pas ici les détails donnés par les feuilles quotidiennes sur l'arrestation de ce malheureux, sur ses habitudes dépravées et son langage depuis qu'il occupe, à la Conciergerie, la chambre de Fieschi.

Le fanatisme d'Alibeau est froid et taciturne; avec plus d'instruction que Louvel, il lui ressemble en plusieurs points. Comme lui, il a longtemps nourri son sinistre projet; depuis trois ans, il a conçu et entretenu l'idée d'assassiner le roi, et si, jusqu'ici, il avait consenti à en ajourner l'exécution, c'est qu'il attendait qu'une révolution vînt renverser le gouvernement de juillet, et lui épargner ainsi la peine, les dangers et l'immortalité de l'assassinat. On trouve ainsi, dans cet homme, ces espérances vagues d'un nouvel état social brusquement improvisé, cette attente de l'imprévu, cette invocation paresseuse de l'impossible, cette oisiveté mécontente, qui, tout en cherchant des distractions dans la débauche, se tient, l'arme au bras, à la disposition de l'émeute. Il est remarquable qu'Alibeau a été déterminé à hâter l'exécution de son crime par la tranquillité même dont jouit la société; il appelait les convulsions de la guerre civile, et, désespéré par le calme qui régnait autour de lui, il s'est adressé à l'assassinat pour contraindre le pays à une révolution.

On ne saurait trop déplorer la confusion des idées qui précipite dans le crime ces imaginations dépravées. Il y a vraiment dans notre société quelques hommes qui sont encore plus malades que coupables Alibeau a fait quelques lectures; on a trouvé chez lui un volume des *Martyrs* de M. de Châteaubriand, et un volume de Saint-Just. Quelques lectures de plus et quelques vices de moins, il eût compris que les premiers chrétiens propageaient leur croyance et leur foi par le martyre et non par l'assassinat, et il n'eût pas cru se mettre à côté des hauts révolutionnaires de l'époque exceptionnelle de 93, en dressant un guet-apens contre le roi, le malheureux eût encore compris combien la société, dont il voulait se porter l'interprète et le vengeur, était loin d'accorder la moindre sympathie à ses sauvages opinions. Étrange délire que de vouloir entraî-

ner à sa suite une société dans laquelle on n'a pas même su prendre la moindre place par le travail, la vertu ou le talent. On ne saurait trop s'élever contre ce pernicieux mélange de vanité et de paresse qui porte certains esprits à délaisser les nobles labeurs, la persévérance de tous les jours dans un art, dans une profession, dans la science, pour demander à de brutales violences un rôle éclatant, qui les gorge de jouissances et de bruit; ils ont oublié que, dans tous les temps, la réputation et le bien-être n'ont été la conquête que de la constance. Pour tous les hommes vraiment illustres, la gloire et la fortune ont toujours été lentes à venir. Michel-Ange travaillait aussi rudement qu'un maçon.

La société devrait pourtant être comprise dans ses sentimens et ses volontés, car son attitude est un grave enseignement pour qui veut l'interroger et la servir; elle est calme, elle se sent forte, elle ne se prend ni à la colère ni au désespoir, elle est sûre d'elle-même et de ses destinées. On dirait que dans son apathie plus apparente que réelle, elle sourit ironiquement des tentatives de ceux qui veulent l'emporter là où elle ne veut pas aller, à savoir en arrière ou au-delà des bornes nécessaires du présent et du siècle.

Il serait à désirer que les hauts fonctionnaires, qui représentent le double intérêt du gouvernement et de la société, montrassent, dans leurs actes et dans leurs proclamations, un sentiment vrai de l'état social. Les préfets, à l'occasion de l'attentat du 25 juin, ont adressé à leurs administrés une proclamation pour exprimer et appeler l'indignation générale de la France sur cet acte odieux. Plusieurs d'entre eux ont représenté l'état et la société même à deux doigts de leur ruine, si l'assassin eût réussi dans son exécrable dessein. Ils oublient donc que la mort tragique du roi, si affreuse et si déplorable qu'elle ût, ne saurait ébranler dans ses fondemens la constitution de la société. N'y aurait-il donc plus de lois, de Charte, de dynastie, de chambres, de magistrature, d'armée, de garde nationale? N'y aurait-il donc plus de société, avec se traditions, sa volonté, et la puissance de les faire triompher. Il est fâcheux que dans la haute administration on puisse noter une telle absence de tact. Ayez du zèle, messieurs, mais plus d'habileté. On ne vous demande pas des phrases d'adulation, mais de la bonne et ferme administration.

Avant le 25 juin, avant d'être exclusivement absorbée par l'attentat d'Alibeau, la presse quotidienne avait passé une longue revue de la session qui vient de finir. Les avis sévères n'avaient pas été épargnés à nos législateurs. A vrai dire, quelques-unes des censures n'étaient pas sans fondement. Il s'est perdu bien du temps que réclamaient d'utiles travaux interrompus ou à commencer. Toutefois, de l'aveu même des censeurs les plus austères, la chambre se recommande cette année par l'adoption de deux importantes mesures, empreintes l'une et l'autre d'un esprit de progrès et de perfectionnement notables. Nous voulons parler de la loi des *douanes* et de celle des *chemins vicinaux*. Deux lois libérales et populaires, est-ce donc si peu? Une session est-elle absolument stérile quand elle les a produites? Plusieurs des dernières sessions du parlement anglais ont été moins fécondes encore.

Au dehors, beaucoup de petites nouvelles, mais peu d'importantes. En Espagne, toujours le même sommeil général. L'esprit public et la guerre civile semblent dormir pareillement. Mais la prochaine session des chambres ne tardera pas à réveiller en sursaut tout le pays. Pour l'instant', les officiers de l'armée du général Évans sont les seuls qui donnent quelque signe de vie. Au défaut des opérations militaires, ils ont organisé des courses au clocher. Des courses au clocher en Biscaye où ce n'est que montagnes et ravins! Ces Anglais doivent être contens. Nulle part ils n'auraient trouvé d'aussi belles occasions de se rompre le cou.

En Portugal, dona Maria a dissout sans cérémonie la chambre de ses députés, parce qu'ils avaient prétendu discuter sérieusement les lois financières qui leur étaient soumises, et pour lui avoir contesté le droit d'investir du commandement de l'armée son nouvel époux. Quand nous regardions cette jeune princesse danser follement à Paris, il y a quatre ans, qui nous eût dit qu'elle serait bientôt une reine si mauvaise tête, et si peu regardante aux coups d'état?

En Angleterre, la grande querelle entre les deux chambres n'a pas fait beaucoup de pas vers l'accommodement. Les lords sont saisis du bill des corporations irlandaises réamendé par les communes, et leurs seigneuries ne paraissent pas fort empressées de choisir entre la paix et la guerre. D'ailleurs, bien qu'il attende avec une impatience fiévreuse le dénouement de la collision, le parlement ne demeure pas pour cela inactif Diverses scènes comiques ont beaucoup égayé le débat sur la réduction des droits de timbre qu'on a votée conformément aux résolutions du chancelier de l'échiquier. L'amendement développé par M. Kearsly a surtout diverti l'assemblée. L'honorable membre avait proposé, avec une imperturbable gravité, de dégrever le savon, au lieu de dégrever les journaux Puis, durant la même discussion, est survenue l'aimable dispute entre M. Roebuck et le même M. Kearsly : M Kearsly avait déclaré le discours de M. Roebuck dégoûtant; M. Roebuck a déclaré que M. Kearsly ne s'était pas assez abstenu de trop boire à son dîner.

Ces gentillesses parlementaires n'ont jamais, du reste, des suites bien sanglantes, grace à l'intervention omnipotente du *speaker*, qui calme les antagonistes les plus fougueux, en les faisant enfermer dans les prisons de la chambre jusqu'à complète pacification. Ainsi, et en vertu des salutaires réflexions qu'inspire la prison, s'est terminée la terrible affaire entre M. Trench et M. Wason, qui ne voulaient rien moins que s'aller entretuer à Calais. Celle de sir John Hobhouse et du colonel Sibthorp ne semblait pas devoir se conclure si aisément. Sir John, interrompu, pendant qu'il parlait, par un ricanement du colonel, avait riposté poliment: « Il n'y a rien de si sot qu'un sot rire. » Là dessus le colonel de jeter feu et flamme. Rien ne le pouvait satisfaire que le sang répandu, et voilà que soudain cette colère s'apaise et tombe devant une rétractation indirecte de sir John, et quelques avis paternels du *speaker*. M. O'Connel a bien eu également sa petite altercation avec M. Richards; mais comme le grand agitateur est rigoureusement fidèle à son vœu de ne plus se battre, ses affaires d'honneur sont les plus faciles de toutes à arranger. Ces combats singu-

liers de paroles seraient bien ridicules et bien intolérables, s'ils se répétaient souvent. Ils ont été beaucoup plus fréquens cette quinzaine qu'ils ne le sont d'ordinaire. Il faut les attribuer à l'excitation que cause dans la chambre le conflit avec la pairie. C'est de la colère surabondante; on se bat avec qui l'on peut, en attendant la grande mêlée.

La chambre des lords a repoussé, à une immense majorité, le bill qui tendait à introduire quelques indispensables réformes dans la cour de chancellerie. C'est que ce bill était un acheminement à des réformes bien plus graves. Il conduisait à remanier la juridiction monstrueuse des lords jugeant comme cour d'appel. Il menait à séparer les fonctions politiques et judiciaires du chancelier. Or, ces questions touchent essentiellement à la constitution même de la pairie. On conçoit qu'à l'heure qu'il est les pairs ne soient guère empressés d'ouvrir une voie aux assaillans qui les battent en brèche.

Mais c'est hors du parlement que s'est jouée la principale scène. Le procès intenté à lord Melbourne n'était au fond qu'un procès politique sur lequel les tories fondaient de grandes espérances. Les tories ont fait cette année une campagne peu honorable et peu dans les habitudes parlementaires du pays. Désespérant de détruire le caractère public de leurs ennemis, ils ont essayé de détruire leur caractère privé; ainsi ont-ils attaqué la moralité de lord Melbourne, de même qu'ils s'en étaient pris à la probité d'O'Connel, au sujet de l'élection de Carlow. Cette seconde tentative sans générosité ne leur a pas mieux réussi que la première. Un jury anglais n'admet pas légèrement la culpabilité en fait d'adultère; il ne se décide point d'après de simples présomptions, sur la foi de témoins douteux. Bien plus, la loi impose une condition essentielle au mari qui demande des dommages-intérêts. La loi veut qu'il ait été vigilant; qu'il se soit montré le constant et jaloux observateur de sa femme; qu'il n'ait jamais paru insoucieux de cet honneur dont il vient réclamer le paiement. Or, tel n'était point le cas de M. Norton. M. Norton n'avait été ni vigilant, ni jaloux; il n'avait nullement été un sévère gardien de son honneur. Au contraire, il avait fermé les yeux; il avait été volontairement aveugle. Ces considérations dictaient d'avance le *verdict* qui a proclamé la double confusion des tories et de leur déplorable instrument. Rien n'a manqué à celle de M. Norton. Il n'a pas même obtenu cette précieuse fiche de consolation du *farthing* qui eût rejeté les frais à la charge du défendeur; et l'on sait qu'ils sont considérables en Angleterre lorsqu'il s'agit d'une audition de témoins.

— C'est un véritable évènement littéraire que la double publication de l'*Essai sur la littérature anglaise* et de la traduction du *Paradis perdu* de Milton, par M. de Chateaubriand. Nous ne pouvons que signaler aujourd'hui à l'attention publique ces deux ouvrages, que recommande assez le nom de l'illustre écrivain. Nous les examinerons une autre fois avec l'étendue et le soin qu'exige une œuvre de cette importance.

F. BULOZ.